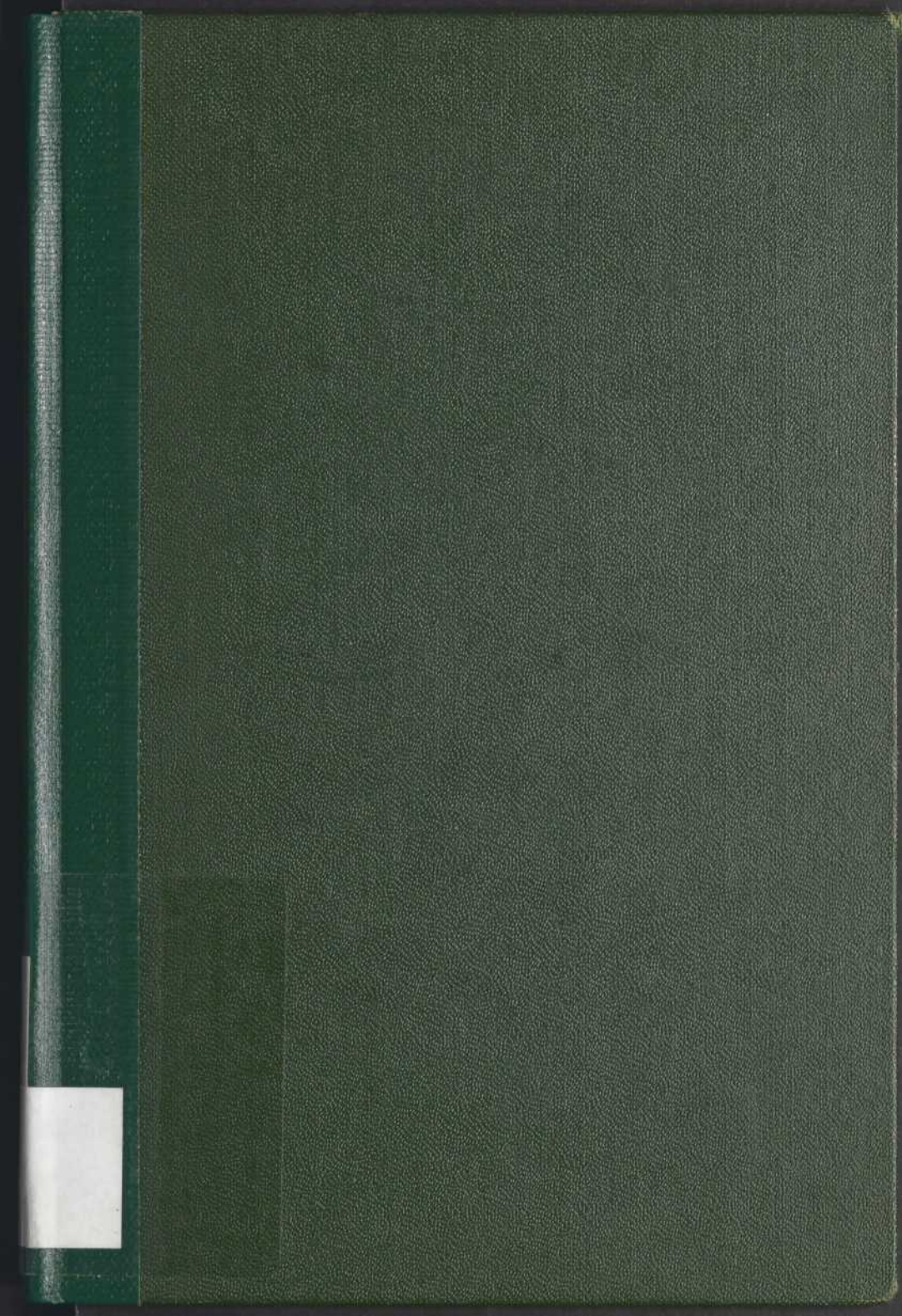


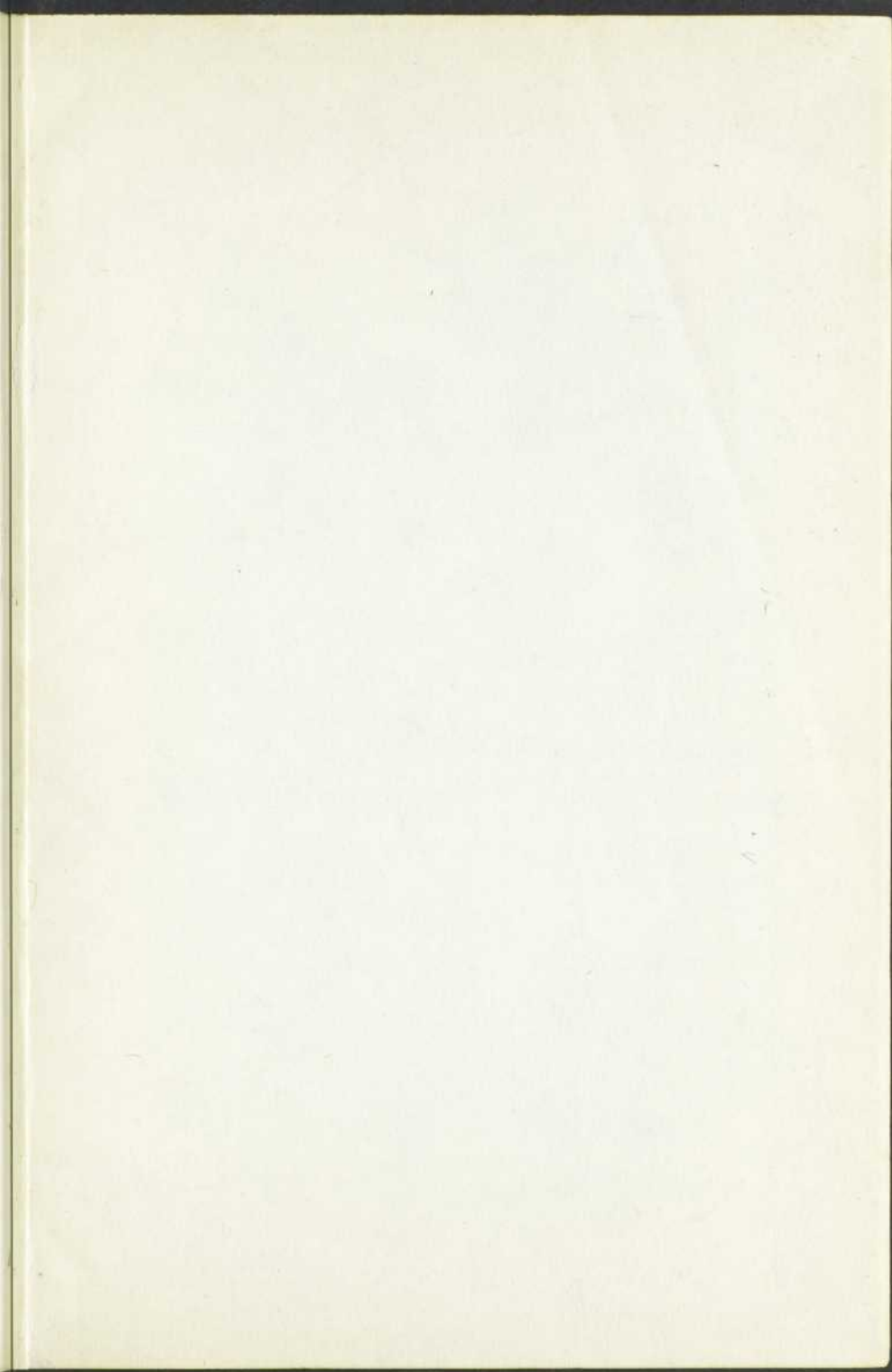


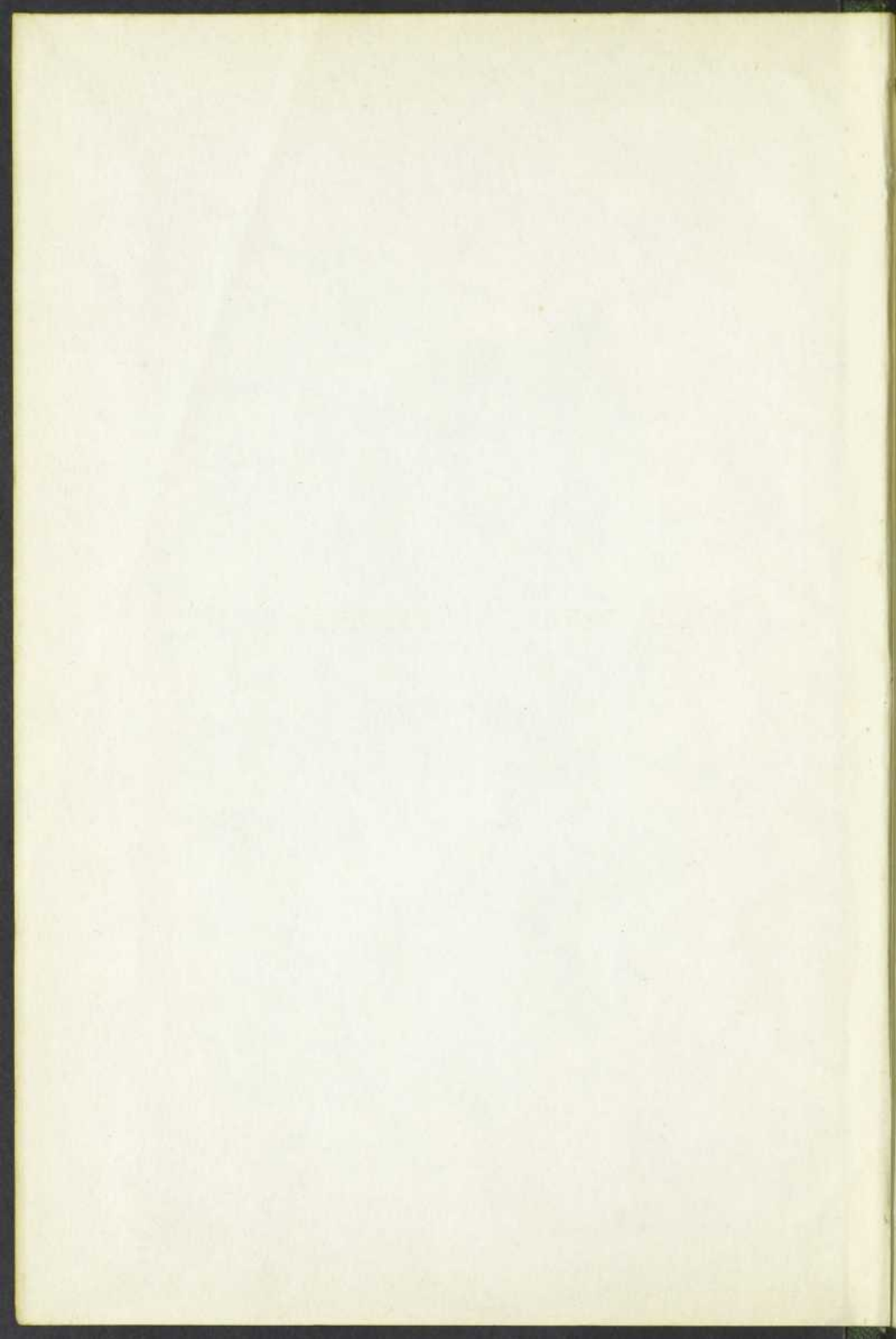


La Reliure
Mauricienne
C. C. rig.
Trois-Rivières









LES CANADIENS ERRANTS

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous les pays, y compris l'URSS.

Copyright in the U.S.A., 1954
by Le Cercle du Livre de France, Ltée

Copyright, Ottawa, Canada, 1954
by Jean Vaillancourt et
Le Cercle du Livre de France, Ltée

JEAN VAILLANCOURT

**LES
CANADIENS
ERRANTS**

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

LE CERCLE DU LIVRE DE FRANCE



PS
9543
A3C3
1954

3000TOL88
309.02-TMA2

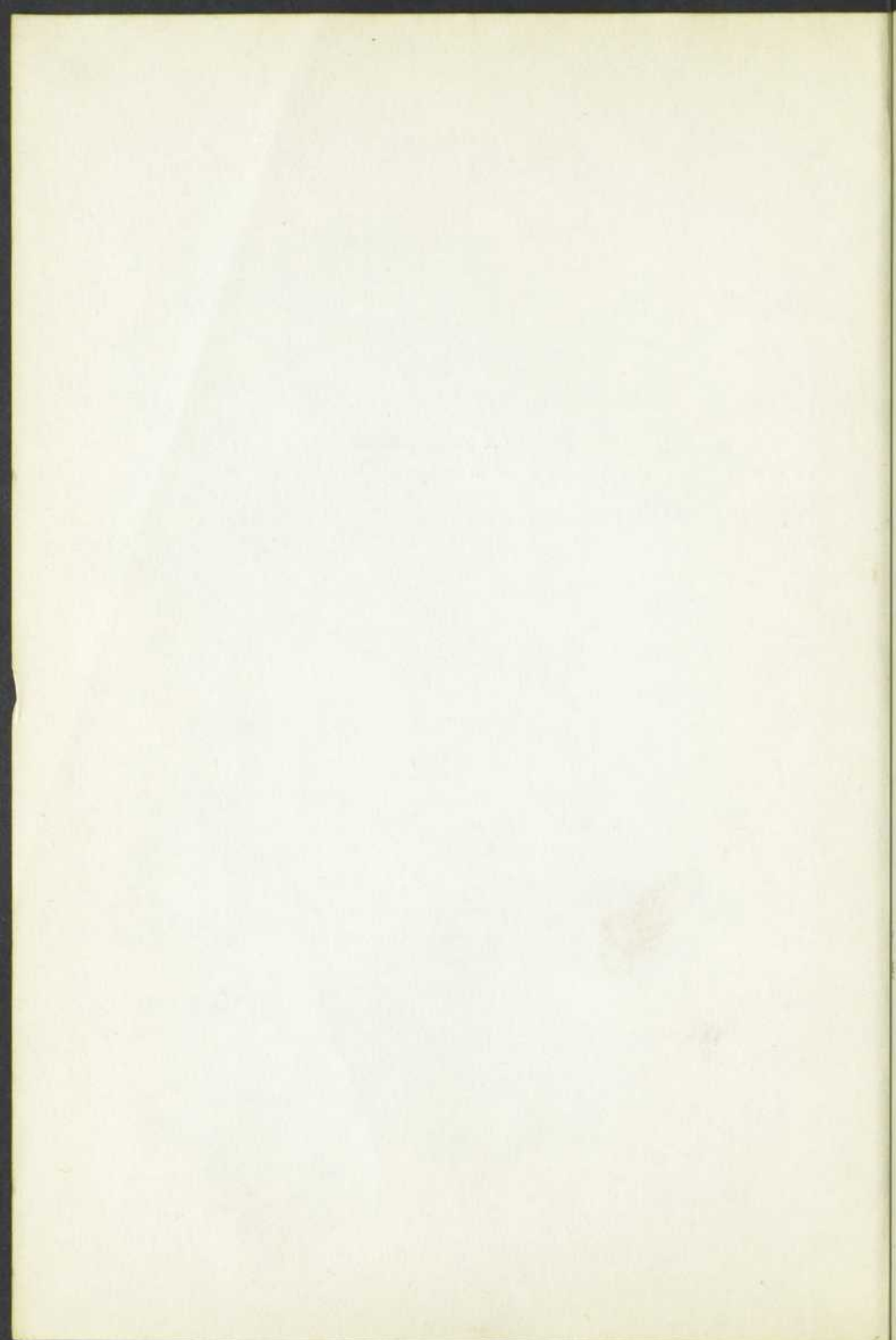
15

AIC-21-3-72



B. Q. R.
NO. 914

*(A ceux qui ne sont pas revenus,
et aux autres.)*

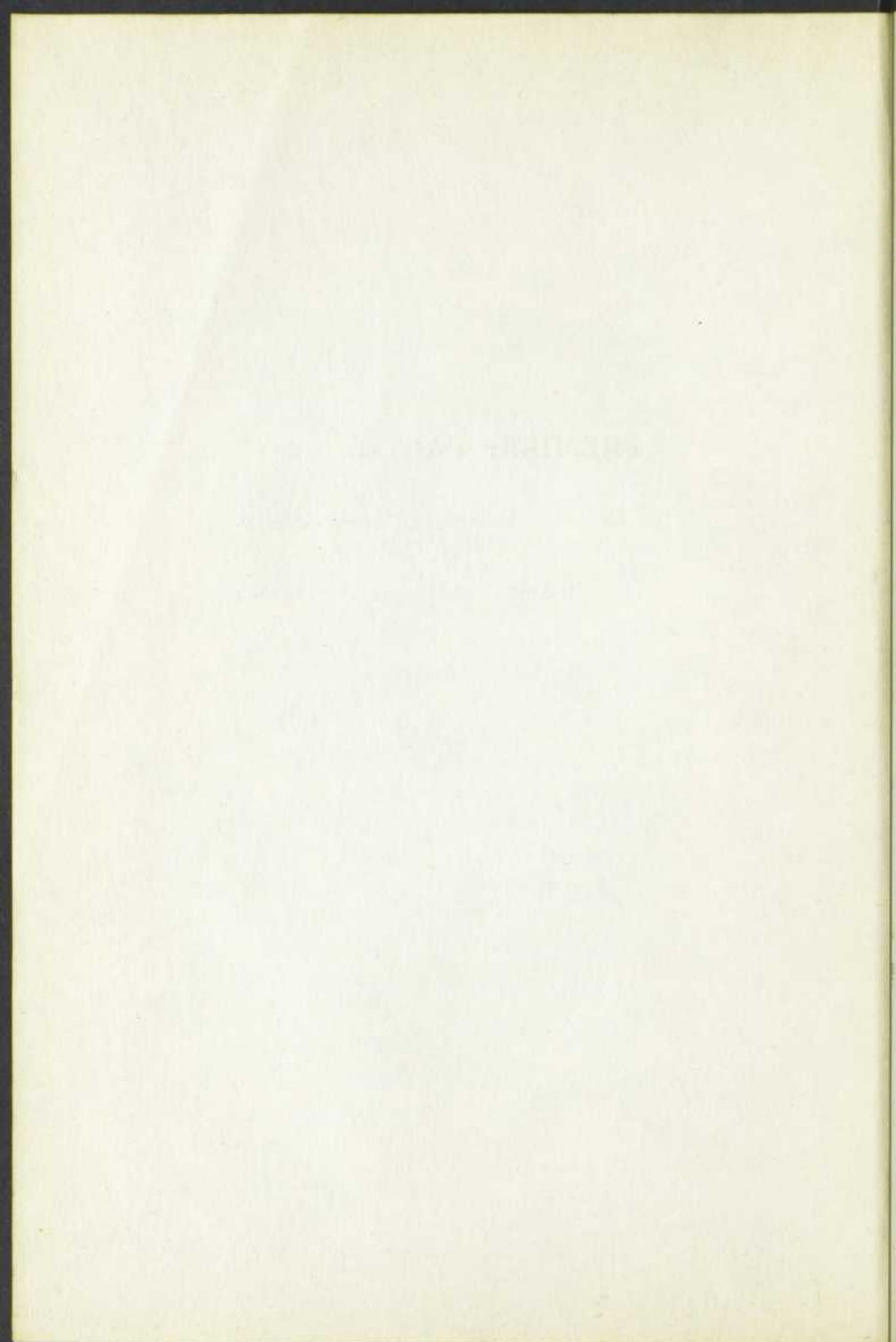


PREMIÈRE PARTIE

"La guerre moderne est avare de gloire..."

(Colonel C. P. Stacey,

"L'Armée canadienne, 1939-1945")



CHAPITRE I

En attendant de rencontrer l'ennemi, le bataillon avançait dans l'inconnu.

Depuis que les hommes de cette unité canadienne de combat avaient débarqué sur le littoral normand, ils auraient pu se croire en expédition sur une planète à l'agonie. Maintes fois ils s'étaient retournés pour revoir l'horizon bleu de la mer dont chaque pas les éloignait; puis ils avaient compris qu'un monde se refermait derrière eux, et le passé immédiat devenait une préhistoire.

Ils roulèrent toute une nuit au long d'une route cahoteuse, bordée interminablement de maisons qui étaient presque toutes éventrées par les bombes. Le lendemain, ils virent la rase campagne : le soleil éclatait par-dessus, il faisait féroce-ment beau, tous les champs étaient parsemés de bestiaux morts. L'odeur était exquise et abominable. Elle régnait comme une sorte d'entité imprégnant un nuage poudreux qu'entretenait sur les chemins le roulage incessant de l'armée. Cette entité pestilente attaquait les narines, envahissait les vêtements, dénaturait le goût des vivres, troublait les hommes jusque dans leur sommeil : on eût dit l'âme même de la Mort.

Parfois une charrette branlante, tirée par un cheval de labour et encombrée d'un mobilier confus, apparaissait sur un de ces chemins. Le conducteur, avec sa famille, était debout parmi les débris de son foyer; lorsqu'un soldat lui demandait où il allait, l'homme se prenait la tête à deux mains et la secouait en gémissant d'une voix sourde.

On traversa des hameaux silencieux où quelques sinistres, faisant fi du danger, étaient revenus inventorier leurs ruines. Ils semblaient résignés à leur sort et déploaient mélancoliquement la guerre. Parfois ils exprimaient une certaine amertume à l'endroit des armées de la libération, qui détruisaient sur leur passage ce que les Allemands n'avaient pu emporter; puis ils s'échauffaient pour flétrir l'ennemi commun. Ils disaient :

— Ils nous en ont fait voir, les sales cochons ! C'qu'ils nous en ont fait voir, monsieur ! . . .

On arriva dans un village dont l'unique habitant, un garagiste aux allures d'ermite, échangea quelques mots avec les Canadiens, puis s'éloigna. On sut un peu plus tard que sa tête était mise à prix par les Boches, à qui il avait causé plus de dommages qu'une Forteresse volante. Le mitrailleur Richard Lanoue causa dix minutes avec une robuste jeune fille, infirmière de profession, qui lui apprit que son fiancé avait été fusillé le mois précédent pour avoir secouru un parachutiste anglais. Elle ajouta qu'au lieu de suivre sa famille en exode, elle venait d'offrir ses services à l'hôpital d'une ville voisine où se trouvaient des Allemands blessés, afin d'assouvir sur l'un d'eux sa vengeance.

Les manifestations de la vie normale étaient rares. Un jour, toutefois, on vit un homme perché sur un trac-

teur qui travaillait au bout d'un champ, pendant que des obus tombaient à l'autre extrémité. Deux soldats, terrés dans un bosquet voisin, l'approchèrent : il leur dit qu'il labourait une pièce de son champ qui avait été abîmée par le passage des tanks.

Les terriens demeuraient la force primordiale du monde.

* * *

Sauf quelques groupes de prisonniers hagards qu'on avait vu passer, trottant ou marchant en silence devant des motocyclistes qui leur aboyaient des injures, sauf les cadavres vêtus de vert qui dormaient dans les champs ou sur le bord des routes, pourrissant au soleil, le bataillon n'avait pas encore rencontré l'ennemi. On savait seulement qu'on allait vers lui.

Le jour, haut dans l'espace, c'étaient les duels des avions de combat se disputant le ciel. On s'en occupait peu, et le son de leurs mitrailleuses parvenait faiblement jusqu'à la terre; l'un des chasseurs, de temps à autre, tombait en tournoyant ou en planant, blessé à mort, et il hurlait comme une sirène d'alerte pendant que s'échappait la fumée de son pétrole en flammes. Quand c'était un allié, il s'efforçait d'aller mourir dans un lieu désert. Mais lorsque c'était un ennemi, "Focke-Wulf" ou "Stuka", il plongeait parfois sur un champ où campait une compagnie et s'abattait au milieu d'elle, toutes mitrailleuses ouvertes. Il arrivait que l'appareil demeurât presque intact après sa chute. Un jour on trouva, dans la main du jeune pilote allemand qui venait de mourir, une note où était écrit : *We're waiting for you, Chums !*

On s'habitua aux salves brèves, longuement apprêtées, des canons du crépuscule. Un soir, les hommes de tout un peloton, leurrés par un silence qui durait depuis midi, s'étaient mis en file pour recevoir leur repas; un obus surgi de nulle part s'écrasa dans les marmites à l'instant où le cuisinier se mettait au travail, et le désastre fut grand.

La nuit, de fantasmagoriques apparitions de fusées, nombreuses et multicolores, illuminèrent soudain un pré où dormait une centaine d'hommes. Elles avaient été précédées par le ronron mystérieux d'un avion de reconnaissance, volant si lentement et si bas que les sentinelles, debout dans leurs abris, croyaient pouvoir le toucher de la main; puis l'artillerie éclatait, bouleversant le camp. On voyait alors des soldats, mal réveillés et pris de panique, courir en zigzaguant dans l'illumination meurtrière. Les fusées dites "à parachute" descendaient si lentement vers le sol, pendant que les obus tonnaient, qu'elles semblaient accrochées dans la nuit comme les lanternes d'une fiesta.

CHAPITRE II

Le bataillon traversait l'Orne sur un pont flottant qui oscillait tel un ber. Les "Quebec Guards" avaient établi la tête de pont à l'aube en y perdant trente-deux hommes, d'après une discrète rumeur qui cheminaït parmi la troupe. C'était le premier bataillon du "Régiment du St-Laurent" qui montait à l'attaque pour aller prendre sa place dans la grande offensive commencée depuis un mois; il était près de neuf heures du matin, les soldats hâtaient le pas parce que leur unité était en retard sur son horaire. Le jour était déjà très chaud. L'ardeur de l'été sur ce continent demeurait une surprise pour les envahisseurs venus d'outre-Manche.

Leur premier objectif était un faubourg niché dans un escarpement qui dominait la rivière et une ville. Ils avaient traversé la ville pleine de ruines en chantant des refrains français aux acclamations des habitants. La guerre était finie pour ces derniers et ils étaient en liesse, malgré leurs deuils; ils avaient lancé des bravos et des fleurs, offert des victuailles et des verres de calvados, donné des poignées de main, des encouragements suivis d'invitations à revenir, et les baisers gracieux des filles. Puis le silence s'était établi par degrés dans les rangs des fantassins. Ils songeaient. Leurs yeux changeaient.

— Vous allez recevoir aujourd'hui votre baptême du feu, avait dit le colonel. Personne n'avait été pris au dépourvu; c'était seulement plus grave qu'on ne l'avait imaginé.

Le peloton quatre, compagnie "B", s'était vu conférer l'honneur d'ouvrir la marche et de servir de pointe au bataillon, longue flèche que l'on tirait au flanc de l'ennemi. Le meneur de la première file était Ti-Gars Garneau, le sergent qui veillait sur son peloton avec le zèle d'un chien de berger. On l'appelait "Ti-Gars" malgré ses trente ans parce qu'il était petit de taille et qu'il avait une figure de gamin ridée par la misère. Il avait aussi la voix pointue et infatigable des gavroches de Québec, sa ville natale. Le sergent Garneau était aussi naturellement chef d'un peloton d'infanterie qu'il avait été, dans son enfance, chef d'une bande de voleurs de pommes et de sonneurs de fausses alertes; dans la vie, on ne voyait pas ces gars-là ailleurs que dans l'infanterie. Ses hommes, bien qu'il fût depuis longtemps sorti du rang, n'avaient jamais cessé de le considérer comme un des leurs, les officiers l'avaient en haute estime.

Le lieutenant marchait à l'arrière de la première section avec le porteur du "walkie-talkie", un nommé Giroux, ancien étudiant de l'Université d'Ottawa que la vie militaire avait rendu un peu canaille. Le lieutenant était un homme grand et fort, paisible comme une bête de charrue. Il était né dans une ferme du comté de Lotbinière et il avait une nature profonde, on l'aimait.

Le défilé des hommes khakis acheva de faire gémir le ponton sous son poids et s'engagea dans un chemin montueux. Les habitants du faubourg trouvaient refuge depuis deux semaines dans les boyaux de mine qui ser-

pentent sous cette région. Quelques jolies filles, sorties au soleil pour voir arriver les Canadiens, prétendirent drôlement "qu'il n'y avait plus de danger du tout"; le sergent Garneau eut vite fait de les persuader du contraire et elles disparurent à nouveau comme des lièvres. Les équipements trop complets étaient lourds à porter. La chaleur grandissante semblait y couler du plomb, les courroies rongeaient les épaules mouillées de sueur. Les carabines suspendues à l'épaule droite par la bretelle, que tendait le pouce, étaient pointées vers les nuages. Les pelles et pioches de terrassiers, accrochés aux sacs à dos, produisaient ce cliquetis qui est le son propre aux régiments canadiens. Les casques d'acier tout ronds, enveloppés de filets de camouflage verts que gonflaient les paquets de pansements, étaient durement enfoncés sur les crânes, et les mentonnières tendues semblaient pétrifier les mâchoires de tous ces garçons dont certains n'avaient pas vingt ans.

Le sergent Garneau était suivi de près par Richard Lanoue, le Bren-gunner du peloton. On lui avait confié depuis deux ans la charge de la mitrailleuse légère, « jusqu'à ce que mort s'ensuive », disaient ses copains pour l'encourager. Il était suivi lui-même par Benoît Thivierge, le « numéro 2 de la Bren », qui avait un sourire candide d'enfant d'orphelinat grandi loin du monde. Il n'avait que dix-huit ans. Il ne lâchait par Lanoue d'une semelle depuis huit jours; Lanoue surprenait parfois ses yeux bleus qui contemplaient, avec une douce convoitise, la mitrailleuse bien astiquée. Un peu mal à l'aise, il lui avait dit une fois :

— Qu'est-ce que tu lui veux donc à ma Bren ? J't'la passerais ben si j'pouvais, tu sais !

L'orphelin lui avait tout de suite fait honte avec son sourire d'enfant trop humble. Thivierge était de ceux dont la mère, s'il en avait eu une, aurait demandé à un copain de veiller sur lui. (Comme si on pouvait veiller sur quelqu'un à la guerre.) Lanoue avait tâché de faire plaisir à Benoît en l'appelant son « héritier présomptif » : une joie non équivoque était montée dans ses yeux doux.

Il y avait plus loin Larose, l'ancien lutteur du stade Frontenac. Il avait un gros corps assez court, pour un lutteur, mais plus rempli de muscles épais qu'aucun autre homme dans la compagnie. Il en aurait bien pris trois à la lutte, du moins l'aurait-il fait au temps où il fréquentait Sam Chuck et Bob Birno. Il était noir comme un Iroquois, ivrogne comme sept Iroquois. C'était fini pour lui, le sport. Il passait son temps à dire qu'il allait se marier après la guerre et « se partir une p'tite business tranquille ».

Il y avait aussi le petit Bolduc, le bûcheron de la Beauce au torse long et aux jambes courtes, qui marchait avec une drôle d'allure roulante comme les marins. Il avait de puissants yeux magnétiques entourés de très longs cils qui auraient pu être ceux d'un Hindou. Et il était le gars le plus admirablement téméraire qu'on eût jamais vu. Il y avait ceux qui arrivaient à paraître braves à force d'être plus orgueilleux qu'un général de division, puis de prier secrètement la sainte Vierge quand les choses allaient trop mal; Bolduc, lui, était brave. Un soir, en Angleterre, il avait marché sur un lance-caporal que trop d'alcool avait rendu furieux et qui braquait sur lui une carabine chargée en hurlant qu'il allait le tuer. (Il y en avait qui sautaient par les fenêtres.) Bolduc l'avait désarmé avec élégance, d'abord; puis il lui avait décoché un

coup de poing dont l'écho avait retenti jusqu'à l'étage au-dessus. Le lance-caporal furieux avait dormi comme un chérubin jusqu'au jour. Bolduc riait, quand on lui rappelait cet exploit, comme il riait toujours des choses qui font frémir. C'était un ange, à sa manière.

Le chemin, étroit et tortueux comme une couleuvre, était semé de maisons dont la plupart étaient démolies. Ce n'étaient que des murs en ruine, des toits effondrés tout d'une pièce, des façades béantes qui étalaient le secret des demeures. Des tas de tuiles et de moellons, ici et là, barraient la route. Il fallait faire des détours pour passer. Un gars se détacha un moment pour aller regarder dans la cour d'une grande maison de pierre où on avait aperçu, au passage, un cadavre d'Allemand qui semblait paisiblement endormi, sans blessure visible; le lieutenant le rappela brutalement, d'une voix qu'on ne lui avait jamais connue.

L'angoisse commençait à étreindre les poitrines. Les premiers hommes du peloton quatre parvinrent enfin à une haute barricade de troncs d'arbres qui bloquait la route. La file s'immobilisa. Lanoue demanda au sergent Garneau ce qu'il fallait faire. Le sergent répondit :

— Toé, Lanoue, assure-toé que la Bren est ben chargée, et suis-moé. On va voère ensemble c'qui se mijote de l'autre côté.

Ti-Gars cala la poignée de son Sten sur son ventre.

Il n'y avait rien de l'autre côté, sauf quelques pièces d'équipement allemand, pelles, grenades et gamelles à moitié remplies de nourriture, semées sur le chemin. Le tout prouvait que l'ennemi venait de quitter les lieux en assez grande hâte. Mais où diable était-il passé ? On ne voyait rien à l'horizon, que le déploiement immense de

la plaine, à l'autre bout du faubourg. Richard Lanoue sentit sourdre en lui un involontaire espoir : peut-être ne se battraient-ils pas aujourd'hui ? Pourtant, il avait eu une si grande hâte d'aller au front !

Le petit sergent devait en savoir plus long que lui, car il marmonna entre ses dents : « ça va chauffer t'à l'heure ! » Puis il retraversa la barricade et cria :

— Préparez-vous, les gars !

La file se remit en marche derrière Garneau et avança encore d'une centaine de verges, jusqu'à ce que le dernier homme du peloton eût dépassé la barricade. Puis on s'arrêta là. Ce premier groupe constituant le peloton de tête de la compagnie, les autres resteraient en réserve. L'ordre arriva de bouche en bouche, transmis par le lieutenant qui communiquait par T.S.F. avec l'H-Q, de se coucher sur le bord de la route et d'attendre :

« Le feu de barrage va commencer dans trois minutes. N'ayez pas peur, nos obus vont tomber à cent verges en avant. Faites passer. »

La route n'avait pas de fossé à l'endroit où se trouvaient Garneau, Lanoue et Thivierge; elle était de macadam jusqu'à un mur de pierre qui s'élevait sur leur gauche. Thivierge, insouciant pourvu qu'il fût derrière Lanoue, s'allongea le premier. Lanoue s'allongea à son tour et posa sa Bren à sa droite. Garneau inspectait l'horizon, sa main en visière prolongeant le rebord de son casque : il avait toujours eu cette manie, en toute circonstance, d'en savoir plus long que les officiers eux-mêmes. Lanoue se mit à observer la limite du faubourg entre les jambes de Garneau. Les premiers obus du barrage commençaient à éclater à deux cents verges en avant dans la plaine. Puis les boules tourbillonnantes de fumée

noire, suivies d'explosions pareilles à des grognements étranglés, se rapprochèrent peu à peu des dernières maisons : c'était là que devait être retranché l'ennemi. Garneau finit par s'aplatir, après s'être assuré que tous les hommes de la section avaient obéi au mot d'ordre. Les gars de la deuxième section, avec le lieutenant, étaient étendus à la droite du chemin, parallèles à eux. Ceux de la troisième section, commandés par le caporal Lanthier, avaient envahi un verger qui bordait la route; ils s'installaient sous les pommiers en fleur.

Le cyclone se rapprochait. Le bout du faubourg fut bientôt englouti dans un épais nuage; tout était en règle, c'était même un beau spectacle. Dès que le barrage cessait, on allait bondir et vider ces maisons à coups de grenades, s'il y restait de l'ennemi vivant. Les soldats caressaient leurs armes. Ils rêvaient du moment où ils pourraient enfin s'en servir pour tuer.

Mais tout à coup se fit entendre sur la droite une suite de détonations très rapides, — comme le bruit, centuplé par un amplificateur, d'une demi-douzaine de coups de poing assénés sur un punching ball. Les hommes tournèrent la tête : ils virent le verger englouti dans une épaisse fumée. Ils entendirent aussitôt après une série de bruits rauques, comme issus des détonations, puis d'espace de longs mugissements de vache déchirèrent le ciel.

C'étaient ces fameux mortiers à six barils dont les Allemands avaient volé le secret aux Russes. On les appelait « Moaning Minnies », « la vache », « l'orgue de Staline »; les civils français disaient simplement : « la machine infernale ». Ce n'étaient, sans doute, que des mortiers. Mais les obus, lancés par paquets de six ou huit — souvent de

douze ou seize, quand deux mortiers placés côte à côte tiraient de concert — annonçaient leur venue trente secondes à l'avance pour bien affoler leurs victimes, puis s'écrasaient enfin au sol à la manière d'un monstrueux sommier. Ils pouvaient labourer un champ en quelques minutes.

Les hommes baissèrent la tête et enfouirent leurs figures dans leurs bras. La meuglante salve venait vers eux, dans un crescendo à leur tordre les entrailles. Le paquet complet explosa sur la route, un peu en avant d'eux, et les fit tressauter. Ils relevèrent la tête un moment; ils entendirent une autre volée qui venait : cinq secondes, dix secondes, douze secondes, treize... Cela descendait tout droit sur eux, avec une précision plus angossante encore que la première fois.

Lanoue se rapprochait inconsciemment, à petits coups, du mur de pierre sur sa gauche, pour se caler à sa base; il sentit soudain un corps dur s'appuyer sur son casque. C'était Ti-Gars Garneau, non moins instinctif que lui sans doute, qui se reculait sur son ventre pour le toucher de ses pieds. Il sentit pareillement, sur ses semelles, le casque de Thivierge. C'était mauvais comme tactique, ils ne l'ignoraient pas. Ils auraient dû au contraire s'éparpiller le plus possible. Ils continuaient quand même à abouter leurs corps avec un invincible instinct de solidarité, pour ne pas perdre le contact humain. Lanoue allongea son bras vers sa Bren et la tira vers lui. « Souvenez-vous toujours que votre arme est votre meilleur ami... » Les lieux communs de l'instruction militaire lui revenaient ainsi, dans la confusion des idées qui tourbillonnaient sous son casque. Il descendit enfin ce dernier sur ses yeux et enfouit sa figure dans ses bras.

L'avalanche arriva, dévastatrice. Lanoue se sentit soulevé et projeté contre le mur de pierre. Il lui sembla que le vent d'un ouragan s'engouffrait dans ses oreilles pour ressortir par sa bouche ouverte. Puis il retomba sur le macadam, suffoquant dans la fumée. Des fragments de pierre détachés du mur lui pleuvaient sur le dos.

Il entendit soudain Thivierge qui hurlait :

— J'suis blessé, j'suis blessé !... Les maudits cochons !...

— Où est-ce que t'es blessé ?

— J'sais pas... Dans le dos, j'pense.

Lanoue se recula rapidement vers lui et aperçut dans son dos une plaie large comme deux doigts, qui débordait de sang. Il se souleva à demi, arracha le pansement de son casque; Thivierge se dressa à quatre pattes et entreprit de se lever pour fuir. Lanoue l'agrippa par l'épaule et tenta de le tirer vers lui en lui disant de rester couché. Mais il ne voulait rien entendre. Il se libéra en frappant Lanoue avec une force d'hystérique, se leva, fit quelques pas et tomba sur les genoux, puis tenta de se relever, y parvint. « Pourquoi ont-ils envoyé un gars comme Thivierge au front », songea Lanoue.

Il entendit ensuite des sifflements d'obus de canons qui n'avaient rien de commun avec « la vache ». Comme si les salves de mortier n'eussent été qu'un prélude à ce qu'on leur avait préparé. Il se dit stupidement que cette fois, « ils exagéraient ». Les sifflements étaient nombreux. Il entendit en arrière, probablement au delà de la barricade, les explosions étrangement familières, puis elles parurent avoir franchi la barricade. Lanoue se rua au

sol en calant son crâne contre les talons du sergent Garneau.

Il entendit alors, de l'autre côté de la route, le lieutenant qui psalmodiait :

— Bonne sainte Vierge, protégez vos pauvres enfants !...

Il crut rêver. Le lieutenant Taillefer avait toujours passé pour un type qui ne faisait pas de religion. Il eut encore le temps de lever la tête une seconde et de voir Ti-Gars qui se soulevait sur les poignets, le fou, pour observer quelque chose. « Un gars comme Garneau est le contraire d'un gars comme Thivierge », pensa-t-il stupidement. Il se colla la figure contre le macadam en se bouchant les oreilles, songeant à ceux du verger qui avaient au moins, eux, de la terre à mordre. Il en aurait mangé, en ce moment.

Il se dit que cette fois, c'était la fin; il eut des idées comme celles du lieutenant Taillefer.

La seconde d'après, il fut de nouveau soulevé. Il se vit environné de flammes; il vit en même temps une pluie de sang devant ses yeux, ne sachant même pas si c'était le sien. Puis il reçut comme un coup de masse au front. En retombant sur le ventre, il sentit un corps mou qui s'abattait sur lui. Il n'eut pas la force de faire un geste. La détonation était entrée en lui comme un obus qui perce la carapace d'un char et fait sauter les munitions à l'intérieur. Une, deux, trois minutes s'écoulèrent. Il restait en hébétude, trop brisé pour avoir peur. « Ils » pouvaient bien faire ce qu'ils voulaient, maintenant...

Les explosions se succédèrent autour de lui, décuplées par la dureté du macadam. Elles cognaient comme des coups de bélier sur le tympan. Il crut qu'il saignait des

oreilles. C'était la pire souffrance. S'il en avait eu seulement la force, il se serait levé pour narguer la mort. Comme Thivierge tout à l'heure. Mieux que Thivierge. Il lui aurait fait signe. C'était bien pour cela qu'ils étaient venus de si loin, cette chose : tout était dans l'ordre, ils n'avaient même pas le droit d'être étonnés. — Et que pensait de tout cela leur froid commandant, lui qui avait eu l'air si assuré ce matin ? — Il aurait voulu cesser tout à fait de penser, mais cela même lui était interdit. Il ne sut comment lui revenait à la mémoire le titre d'un portrait de Gauguin par lui-même, dont le mystère l'avait hanté, jadis, quand il était au séminaire : « L'Esprit veille. » Il n'y eut bientôt plus, dans les ténèbres qui envahissaient sa tête, que cette étincelle de pensée luisant faiblement : « L'esprit veille... l'esprit veille... l'esprit veille... » — Puis il entendit subitement, avec une puissance et une clarté qu'aucun orchestre symphonique placé derrière lui n'aurait su rendre, les accents de la Cinquième symphonie de Beethoven. Il crut que son âme s'arrachait de son corps. Il avait aimé cette musique, tout au long de son adolescence, au point d'en faire son évangile. Quelle était aujourd'hui cette opération magique de la mémoire sensorielle ?

Il ne savait à quelle profondeur de lui-même il était descendu. Il sut seulement comment il mourrait un jour.

Puis le rêve splendide s'éloigna, et il revint à lui par degrés.

CHAPITRE III

Les obus avaient cessé de tomber directement sur le peloton. On devait les croire tous en bouillie, là-bas; on changeait de cible.

Lanoué sentait depuis une minute quelque chose qui lui envahissait doucement le cou, comme un liquide chaud. Il se dressa : il sentit glisser sur son dos un corps, qui s'abattit à côté de lui. C'était Garneau. Le sergent avait été projeté sur lui tout à l'heure. Peut-être même devait-il la vie à cette cuirasse de chair. L'un des pieds du p'tit gars était complètement déchiqueté, presque détaché de la jambe. Sa pauvre figure était méconnaissable. Deux trous rouges remplaçaient la bouche et le nez. Les yeux, pourtant, vivaient encore, et les membres étaient agités par des crispations. Lanoué l'appela, lui parla, approcha sa main de sa figure pour faire bouger ces yeux qui blanchissaient. Il n'était pas question de le panser. Lanoué se leva et hissa tant bien que mal le p'tit gars sur son épaule, puis il partit pour tâcher d'atteindre le poste de secours à l'arrière. Personne n'était en vue pour donner des ordres. Lanoué les eût probablement ignorés.

Il se demandait où étaient passés les brancardiers de la compagnie, eux qui avaient eu l'air si zélé avant l'attaque; il entendit venir tout à coup un autre ouragan de fer.

Cette fois il ne songea pas à se garer et le tout lui passa par-dessus la tête dans un souffle, pour aller atterrir un peu plus loin. Il n'avait même pas baissé la tête. Il est des moments, dans la vie d'un homme, où il se sent à l'abri de Dieu lui-même. Au bout de quelques pas, il buta presque contre le corps de Thivierge, gisant au milieu de la route dans une mare rouge. Il était vidé de tout son sang; on aurait dit qu'il avait été réduit à la taille d'un garçonnet.

La tête de Garneau se mit à gémir derrière l'épaule de Lanoue. Il craignit qu'il ne mourût dans ses bras. Il retransa la barricade et vit la route, labourée par les obus et pleine de gars blessés qui se dirigeaient vers l'arrière. Des dix hommes de la première section, deux avaient été tués et trois blessés. Trois autres, enfreignant les ordres reçus, étaient allés se réfugier, au milieu du barrage, dans une maison voisine qui avait été miraculeusement épargnée. Le peloton quatre, d'ailleurs, n'avait pas été seul à essayer le feu : le bombardement avait balayé le faubourg comme une traînée de poudre en suivant la route. Le tir était merveilleusement pointé.

Lanoué vit la compagnie "A" qui montait pour venir prendre la relève; elle se dirigeait vers la barricade. Il la rencontra bientôt. Son capitaine ouvrait la marche avec un lieutenant, et Lanoue l'entendit déclarer, chronomètre en main :

— Le barrage a duré exactement vingt-trois minutes.

Un peu plus loin c'était le commandant du bataillon, qui marchait en devisant avec l'adjutant. Il jeta un coup d'oeil sur la loque humaine que portait Lanoue et lui demanda, au passage :

— « Qu'est-ce qu'il a, celui-là ? »

Lanoué ne répondit pas.

Le lieutenant-colonel Robitaille était un officier de bureau au visage hâve et au dos légèrement voûté, bien qu'il n'eût pas quarante ans. Il marchait toujours avec nonchalance, ne mettait même pas d'énergie dans un salut. On disait qu'il avait beaucoup travaillé pour le bataillon, en Angleterre, au cours de nombreuses nuits d'insomnie; on disait également qu'il aurait dû rester en Angleterre. Lanoue fut soulagé quand il l'eut dépassé. Il ne savait pas encore que le lieutenant-colonel venait de perdre son plus vieux camarade, le major Harel, tué d'un éclat d'abus à la tempe. Il pleurait ce soir quand il serait seul, comme on dit que font les rois.

Un peu plus loin encore, Lanoue assista à un curieux spectacle : Larose, le lutteur, était debout au milieu de la route et se débattait comme un fou furieux, avec deux gars qui le tenaient par les bras et tentaient de l'emmener. Tout à coup il s'échappa et se rua tête première contre un mur, puis il répéta le manège. D'autres gars sautèrent sur lui pour le maîtriser : ils allèrent tous au sol et se battirent comme des chiens dans la poussière. Un copain renseigna Lanoue. Larose n'avait pas reçu de blessure, mais la secousse nerveuse avait été trop forte pour son organisme brûlé par l'alcool. On ne devait pas le revoir au front.

Arrivant enfin au poste de secours régimentaire, établi dans une école, Lanoue passa auprès d'une large tranchée allemande qu'une explosion avait bouleversée. Il s'y pencha et aperçut les cadavres de deux brancardiers de la compagnie "B", dans un état indescriptible. Il comprit pourquoi on n'avait pas vu de brancardiers en avant. Les deux autres devaient être affairés autour du médecin.

Il entra, titubant sous le poids de sa charge. Il fut pris tout de suite à la gorge par l'odeur d'éther, d'iode et de

sueur. Il plaça Garneau sur une civière vide, à côté de plusieurs autres qui étaient déjà occupées par des blessés, et il reconnut parmi ceux-ci le petit Bolduc, le bûcheron de la Beauce. Il le reconnut à son sourire. Il avait été criblé d'une infinité de minuscules fragments d'obus, comme d'une poussière de métal; sa figure toute tuméfiée était à peine reconnaissable. Sauf l'immuable sourire. Dès qu'il aperçut Lanoue, il lui lança une de ses plaisanteries :

— Comment, tu marches encore, mon Richard ? Y me semble que t'aurais fait un beau mort !

Devant l'air consterné de Lanoue, il éclata de rire. Le rire d'un gars comme Bolduc était immortel. « Riez, ou vous périrez tous ! » avait pensé un jour Lanoue en regardant Bolduc raconter une histoire à ses camarades. C'est un million d'hommes comme lui, les hommes de bonne volonté, qu'il eût fallu pour faire un monde meilleur.

Un infirmier s'approcha de Garneau, qui râlait vaguement sur sa civière. Voyant dans quel état il était, il lui donna une pique de morphine et appela le médecin. Celui-ci arriva, lâchant temporairement un autre blessé. Il dit :

— Il faut lui amputer le pied tout de suite. Pour le reste, on verra... (il haussa les épaules). Lavigne, passez-moi un bistouri.

Il fit signe à Lanoue de sortir. Lanoue sortit et resta près de la porte; deux minutes environ s'écoulèrent, puis il entendit un cri déchirant. On avait amputé à froid le pied du p'tit gars. Le sergent Garneau ne mènerait plus son peloton à l'attaque.

Il mourut deux heures plus tard, après une agonie peu commune.

CHAPITRE IV

Lanoué s'était remis en marche pour rejoindre ses compagnons. Un nuage passa devant ses yeux, un instant. La sueur lui donna la sensation de fondre. La tête, surtout, lui faisait mal. Il se raidit par un effort de volonté et retraversa la procession des éclopés qui se dirigeaient tous vers le poste de secours, se soutenant les uns les autres. Il n'avait jamais imaginé pareil massacre. Il songea que personne n'avait tiré un coup de fusil. Il comprenait tout à fait, maintenant, le sens de cette expression tant de fois entendue et lue : « La guerre des nerfs ». C'était au front qu'avait lieu la guerre des nerfs autant que celle du sang, les intrigants d'ambassades étaient des farceurs. Il n'avait pas le temps de réfléchir à tout cela aujourd'hui. Il devait tout de même y avoir une autre façon de se battre pour des soldats d'assaut.

Il vit venir le major Guy Harel, un officier qui l'avait toujours intimidé par ses airs hautains. (Cet animal avait déjà rappelé dans la rue un soldat à bicyclette qui était passé sans le saluer.) Il marchait avec le padre.

Lanoué eut la surprise de sa carrière militaire : le major lui sourit avec bienveillance, presque avec mansuétude, puis il lui demanda sur un ton paternel :

— Ça va pas trop mal, mon Lanoué ?

Lanoue n'avait jamais été dans sa compagnie et c'était la première fois, depuis '39, que cet officier lui adressait la parole. Il remarqua aussi que sa figure avait beaucoup changé : on aurait dit qu'il avait laissé tomber un masque qu'il ne remettrait plus.

L'autre major Harel, tué une heure auparavant, était son frère.

Lanoue retrouva sa Bren, intacte, et l'examina avec beaucoup de curiosité : le métal blanc du canon était légèrement noirci de poudre. Il se rendit jusqu'au bout du faubourg, à ce groupe de maisons où des Allemands, cachés au fond des caves, avaient dirigé par T.S.F. le tir de leur artillerie. Il y en avait aussi dans les autres maisons qui bordaient la rue. Il n'était pas étonnant que l'ennemi eût si bien visé la compagnie : il était au milieu d'elle. Les gars de la "A" extirpaient les embusqués de leurs cachettes, un à la fois ou par paires. Les « Fraus », craignant qu'on ne leur fît un mauvais parti, semblaient avoir décidé d'attendre qu'on vînt à eux. On voyait s'agiter de petits drapeaux blancs dans les soupiraux. Ils reprirent vite leur aplomb, toutefois. Cette extraordinaire assurance du Nazi qui croit sa personne sacrée. Ils sortaient militairement en jetant leurs carabines dans la rue, puis ils joignaient leurs mains derrière la tête, criant :

— Nicht kaputt ! — Kamerad !

Les Canadiens les observaient avec une attention aigüe. Lanoue remarqua avec surprise, pour sa part, trois de ces « Nazis » qui avaient la peau cuivrée, les yeux bridés et les pommettes saillantes, des cheveux en chignons : on eût dit des sauvages de Caughnawaga. Un sergent-major, près de lui, lui apprit que c'étaient des Mongols, capturés sur le front de Russie et incorporés à l'armée allemande.

— On ferait aussi ben de les tuer tout de suite, ajouta le sergent-major, goguenard. On risque de les retrouver devant nous à la prochaine guerre.

Ils étaient absolument stupides et ne pouvaient valoir grand'chose comme combattants; mais c'étaient des tireurs d'élite. Ils avaient en effet des faces de tueurs de profession. Des choses s'éclairaient pour Lanoue. Il avait vu tout à l'heure, appuyé au mur d'une maison, le cadavre assis d'un gars du peloton six : il avait dans une tempe un minuscule trou rouge qui ne ressemblait guère à une blessure d'obus. Lanoue ramassa l'une des carabines jetées par les Mongols : il vit que c'était une carabine de franc-tireur, surmontée d'un télescope. Il comprit. Les petits amis avaient profité de la confusion qui avait suivi le bombardement pour canarder; le gars du peloton six avait reçu l'une des balles et il était tombé raide mort contre ce mur. Sa tête, au lieu de choir en avant, s'était inclinée doucement sur l'épaule. La cigarette qu'il avait à la bouche avait brûlé jusqu'à ses lèvres, puis s'était éteinte là.

L'ordre du rassemblement arriva enfin. Le lieutenant Taillefer, qui n'avait pas une égratignure, appela ses hommes. Le peloton quatre, diminué de moitié se regroupa. Les autres pelotons arrivaient à leur tour; la compagnie « B » se reforma au bord de la plaine. Les autres compagnies étaient déjà parties en avant.

* * *

Devant les Canadiens se déroulait la plaine normande, avec sa mer de blés presque aussi hauts que les plus petits d'entre eux et que le soleil illuminait. La brise, tout à coup, était tendre et parfumée comme celle d'un jardin.

Le ciel était infiniment pacifique. On aurait dit que la fumée de la bataille avait été aspirée par l'astre de midi. Qui aurait cru en ce moment que ces garçons livraient la guerre la plus sanglante et la plus féroce de l'Histoire ? Il n'avait jamais fait si beau au-dessus d'une tuerie... Peut-être le ciel était-il ainsi, dans la lointaine Judée, le jour du massacre des Saints Innocents.

— Déployez-vous en ligne de tirailleurs ! » claironna le lieutenant Taillefer qui avait repris son équilibre. On eût été mal venu de lui demander en ce moment ce qui lui avait fait réciter des litanies. Le lieutenant était un brave type, le plus brave de tous. Le lieutenant Taillefer, malgré son nom à faire trembler les lions dans la montagne, n'était pas fait plus que les autres pour cette chose du diable qu'on appelait la guerre. Aucun de ses hommes n'aurait voulu se voir à sa place, responsable de tout un peloton sous le feu, dans cette solitude morale. Plus tard, il serait blessé ; mais il se verrait décerner la Médaille Militaire pour ses mérites dans la campagne de Normandie et monterait jusqu'au grade de major. Il ne l'aurait pas volé.

Les hommes de la compagnie « B » avancèrent en ligne de tirailleurs dans la plaine. Puis ils reçurent l'ordre de se terrer. Ceux de la compagnie « A » s'étaient immobilisés à cent verges devant eux, bientôt rejoints par la « C » et la « D » ; les épis ondulaient furieusement dans leur territoire. La « B » se mit à creuser à son tour.

Lanoue faisait une tranchée double avec Gagnon, un grand gaillard de la troisième section que le lieutenant lui avait donné comme assistant de la Bren pour remplacer Thivierge. Ils creusèrent d'abord l'espace néces-

saire pour installer « le bébé » (la mitrailleuse). Devant eux, sur de nouvelles hauteurs, se silhouettaient les clochers de deux villages. C'étaient les prochains objectifs. Lanoue et Gagnon terminèrent rapidement leur abri, dans la riche terre à blé qui cédait facilement sous les pelles. Puis Gagnon s'installa à la Bren en observateur. Lanoue s'assit dans un coin pour fumer une cigarette. Il se sentait très fatigué maintenant et il avait un peu la fièvre.

CHAPITRE V

Ceux qui n'avaient pas de montre ne savaient pas quelle heure il était, sauf si un voisin en avait une; mais à juger par la position du soleil, l'après-midi était sûrement avancée.

Ils étaient au moins délivrés du tourment de la soif. Lanoue et Gagnon étaient retournés dans le faubourg, une heure plus tôt, avec des colliers de gourdes vides sur les épaules. Ils avaient découvert, au fond d'un garage, l'une des entrées secrètes du souterrain; ils avaient fait connaissance avec les civils qui s'y trouvaient entassés comme les premiers chrétiens dans leurs catacombes, et ils étaient revenus aux tranchées avec les gourdes remplies de bière française. Mais la fatigue, due surtout à la détente nerveuse, se faisait lourdement sentir parmi les soldats. Plusieurs somnolaient, pendant que les autres montaient la garde au bord des abris. Ils se relayaient de temps à autre.

Tout était au calme plat. Le silence était à peine troublé par de lointains grondements d'artillerie. La plaine où se trouvait le Régiment du St-Laurent était, pour l'heure, le point le plus avancé du front de Normandie : on n'au-

rait pas cru que le front pût devenir aussi calme en plein jour. On attendait quelque chose. Mais on ne savait pas quoi.

Lanoue commençait à être troublé, malgré lui, par le sentiment qu'ils s'étaient fait massacrer pour rien. Garneau, Thivierge, Bolduc, le major Harel, les deux brancardiers, le gars du peloton six, tous les autres. Il avait rencontré, dans le faubourg, un officier d'artillerie qui lui avait fait de singulières révélations sur le bombardement. Il songea à une chose dont lui et ses compagnons avaient beaucoup entendu parler en Angleterre : le moral des troupes. Combien de temps pouvait durer ce qu'on appelait le moral des troupes ? Dans quelles conditions pouvait-il tenir aussi longtemps qu'on voulait qu'il tînt, dans quelles circonstances pouvait-il flancher ? De cela on ne leur avait jamais parlé. Ils n'avaient pas été instruits en vue d'une défaite possible.

Lanoue fut brusquement interrompu dans ses réflexions par un brouhaha étrange. Qu'est-ce qui leur arrivait encore ? C'était un grand bruit de ferraille, venant du faubourg derrière eux. Tous les hommes tournèrent la tête : cinq minutes après, à la bordure du faubourg, apparut un gros insecte vert qu'ils identifièrent aussitôt : un tank. Il s'arrêta un moment, comme indécis; puis il repartit et déboucha dans la plaine, bientôt suivi d'un autre tank, puis d'un autre, puis d'un autre . . . Ils étaient cinq en tout. Cinq formidables mastodontes munis de tourelles, de canons et de mitrailleuses. Lanoue se dit que s'ils n'étaient pas des leurs, il aurait envie de s'enterrer dans sa tranchée plutôt que leur faire face. (Les tanks, et l'idée de tomber prisonnier aux mains de l'ennemi, étaient les deux choses qui lui faisaient vraiment peur.)

Tout à coup, dans les secteurs des compagnies « A », « C » et « D », des hourras et des exclamations de toutes sortes jaillirent des tranchées. Les chars étaient pour eux. Ils n'attendaient que ça, on le comprit enfin, pour marcher à l'assaut des villages. On entendit un loustic qui criait :

— C'est-y le Jour de l'An dans c'pays-icitte ? Regardez, les gars, les étrennes que son oncle Crerar (1) nous envoie !

Et les exclamations reprirent de plus belle. Les chars s'étaient déployés rapidement et progressaient en mordant la plaine. Ils furent bientôt à la hauteur de la compagnie « B », la traversèrent sans ralentir; ils rampaient avec des grincements et des halètements de monstres préhistoriques, on aurait dit les plésiosaures de « Fantasia » en quête de la terre d'abondance où ils pussent assouvir leur soif. Ils y seraient tout à l'heure.

Une voix s'éleva d'une tranchée du peloton quatre :

— Les beautés ! Les beautés ! . . .

C'était le gros Hurtubise de la deuxième section, que la vue des chars emballait.

— Pour dire le vrai, répliqua Gagnon en dépliant son grand corps maigre, j'aime autant voëre ces beautés-là aujourd'hui qu'les celles de la rue St-Laurent à Montréal !

Tout le monde s'esclaffa et le souvenir de Montréal, ce bon vieux « Grand Morial » qu'on n'avait pas vu depuis si longtemps, parut dégeler tous les coeurs. L'esprit du régiment était ressuscité; l'on sentait d'un coup que c'était

(1) Le général Crerar commandait les troupes canadiennes dans le Nord-Ouest de l'Europe, à cette époque, ayant succédé au général McNaughton.

durable, permanent. Pour certains, c'était simplement l'Esprit, qui redescendait sur eux.

Une demi-heure après, les trois compagnies étaient loin en avant. La « B » était laissée temporairement dans ses positions comme compagnie de réserve; mais tous les yeux étaient fixés là-bas, vers l'horizon lointain et mystérieux comme l'avenir. Le barrage ennemi avait repris. L'un des tanks fut atteint : il s'enflamma au milieu des blés. L'averse d'obus continuait de s'écraser tout autour et la fumée s'élevait comme les vapeurs d'un matin d'automne. Mais les quatre autres tanks, escortés par l'infanterie, étaient presque arrivés à leur objectif; l'un des deux villages s'embrasa. Il devait faire chaud là-bas. Un poste de l'artillerie alliée, camouflé dans un bocage sur la droite, venait d'entrer en action. Il tirait sans arrêt sur le village, depuis cinq minutes, avec une ardeur qui ne cessait de croître.

On avait laissé l'ennemi jeter sa gourme, ce matin. Maintenant, on lui entrait dans le corps. Lanoue songea à ce pauvre Ti-Gars Garneau qui n'aurait pas vu ça, lui qui avait tant de bonne volonté. Lui qui attendait ça depuis '39 en Angleterre. Pauvre Ti-Gars, on le vengerait.

L'autre village venait de s'allumer. C'étaient les « Canadian Westerners », arrivés là par un mouvement de flanc, qui le prenaient d'assaut. Des échos de leurs opérations arrivaient jusqu'à la compagnie « B »; on aurait dit des rugissements de combat poussés par les gars de l'Ouest.

On n'avait jamais assisté à un spectacle aussi grandiose.

Soudain un bruit nouveau, une note discordante dans la symphonie de la bataille : c'était la voix sèche d'une

mitrailleuse allemande, identifiable à ses vibrations décousues, qui s'élevait sur la droite. Quelques balles miaulèrent au-dessus des têtes; Lanoue et Gagnon découvrirent que cela venait d'une espèce de manufacture aux vitres toutes cassées, à quatre ou cinq cents verges dans la plaine. Auprès de ce qui se passait en avant, les crachements de cette mitrailleuse solitaire étaient drôles. Quelques kame-raden laissés en arrière-garde, sans doute, trouvaient le temps long et souhaitaient qu'on s'occupât d'eux.

Ils pouvaient boire du schnaps en attendant. La compagnie venait d'apprendre qu'on repartait dans une heure, dès qu'on aurait reçu les rations du soir. Lanoue se leva et inspecta la Bren, à toute éventualité; l'abri n'était guère profond et il ne s'apercevait pas qu'il avait tout le buste dehors. Gagnon, excité, lui cria :

— Baisse-toé donc un peu, maudit câlice ! Tu vas te faire débarquer !

Lanoué se sentait paisible comme il ne l'avait jamais été de sa vie. Il ne baissa pas la tête, et répondit simplement à son ami Gagnon :

— Tu penses ?

Il ajouta, après un moment :

— Tâche donc d'arrêter de sacrer aujourd'hui, Xavier. On a été baptisés à matin.

CHAPITRE VI

— Quelqu'un a des questions à poser ? » demanda le lieutenant Taillefer en replaçant des papiers dans son porte-carte.

Il y eut le silence habituel. Puis Richard Lanoue, qui parlait rarement en ces occasions, surmonta sa réserve :

— On a été pas mal secoués aujourd'hui, lieutenant, et personne pourrait dire à quelle heure on va se coucher à soère; mais ça, ça fait rien. Quand on aura capturé ce village-là, on se sera ben rapprochés de deux milles de Paris depuis le matin; et en avançant régulièrement comme ça pendant une couple de mois — peut-être plus vite qu'aujourd'hui quand on sera sortis de la Normandie . . . quand pensez-vous qu'on entrera à Paris, lieutenant ?

L'attente était suspendue à hauteur de poitrines.

Le lieutenant Taillefer modifia sa contenance avant de répondre parce qu'il était un brave homme; il dit :

— On n'avance pas du tout dans la direction de Paris, mon pauvre vieux. — Comme c'est là, on s'en éloigne plutôt . . .

Richard Lanoue resta interdit pendant plusieurs secondes. Il finit par retrouver une partie de sa voix pour insister vaguement :

— Comme ça . . . C'est pas nous autres qui vont libérer Paris ?

— C'est peu probable. On s'en va dans une tout autre direction. Vers l'est. Autre chose ? — Bon, fall in, les gars. Caporal Lanthier, faites déployer les hommes en ligne de tirailleurs. Vous agirez comme sergent de peloton jusqu'à nouvel ordre. — N'oubliez pas de maintenir vos intervalles, vous autres. Vous avez vu ce matin comme c'était important.

Au moment où le caporal Lanthier ouvrait la bouche pour lancer un ordre, une voix bien connue s'éleva du groupe des soldats :

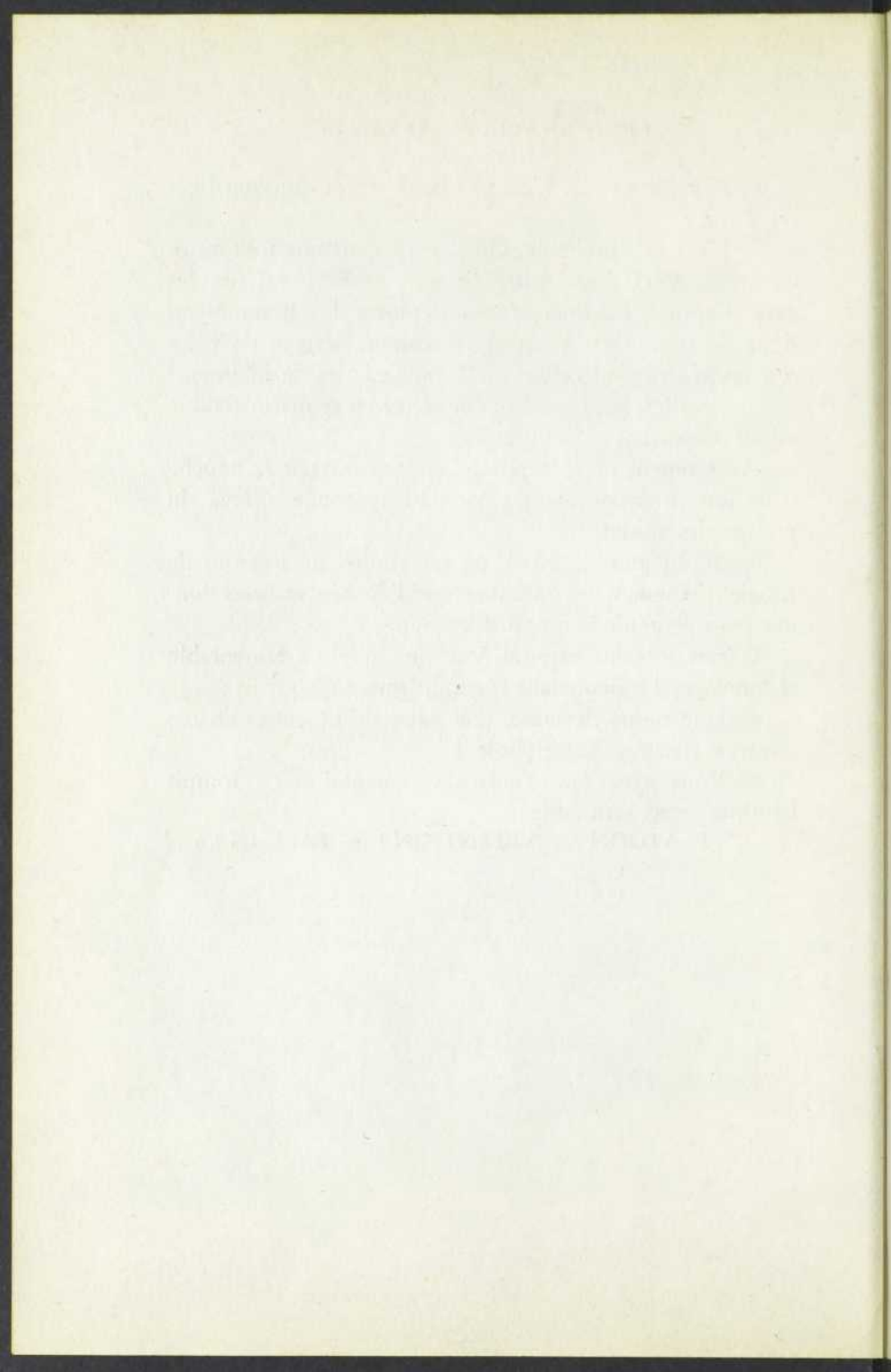
— Si, au jour de Noël, on est rendus su' le front de Russie, lieutenant, — qu'est-ce que l'Armée va nous donner pour soutenir le moral des troupes ?

C'était le lance-caporal Vachon, toujours lamentable et amusant. Le lieutenant répondit sans s'émouvoir :

— Une tuque de laine, une paire de raquettes et une ceinture fléchée. Autre chose ?

— Vous avez pas d'autres commentaires ? » rompit Lanthier avec acrimonie.

— « PLATOON . . . ATTENTION ! — FALL IN ! »

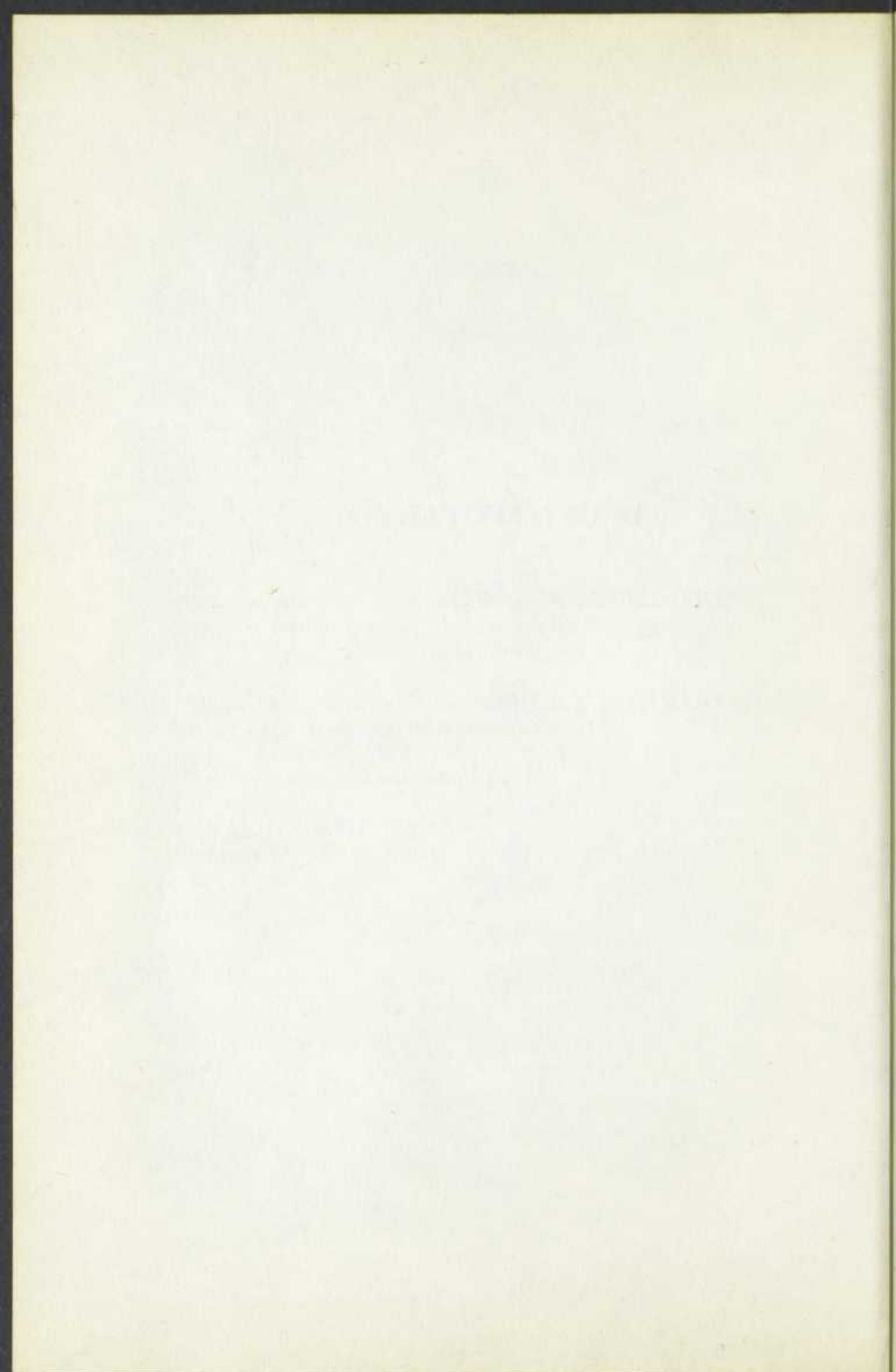


DEUXIÈME PARTIE

"OLD LADY : *Well, sir, since we have stopped early today why do you not tell me a story ?*
"About what, Madame ?

"OLD LADY : *Anything you like, sir, except I would not like another one about the dead.*
I am a little tired of the dead.
"Ah, Madame, the dead are tired too."

ERNEST HEMINGWAY,
"Death in the Afternoon".



CHAPITRE I

Hollande, fin d'hiver. Un paquet de collines rondes et boisées, à l'extrémité nord-est d'une province plate et nue. L'une des collines, la plus élevée; la frontière allemande, tout près. La Forêt de Reichswald. Février 1945. Le printemps est imminent.

En bas, la vallée de la Meuse, la rivière à demi gelée, la route avec ses plaques indicatrices, décorées de mains à l'index tendu : Nijmegen; Arnhem; s'Hertogenbosch; Cuijk; Grave; Groesbeek. — *Deutschland*; Kleve.

Les villages hollandais, ou ce qu'il en reste. Le village frontière et la plaine chaotique de la Rhénanie. Loin dans cette plaine, un grand moulin à vent noir et immobile, triste comme un gibet. Du côté Hollande, des débris d'aéroglistisseurs dans la neige et des parachutes de soie jaune, accrochés aux arbres. Souvenirs van Arnhem.

C'est le crépuscule. Une neige légère et une tranquillité grave descendent sur la colline. Des fumées minces et droites montent vers le ciel, d'entre les sapins droits et sombres. Un sentier à travers les sapins et les quelques bouleaux. Un garçon y monte depuis dix minutes, un soldat. Il porte un uniforme khaki élimé, mais aux plis rigidement pressés. Il a une taille moyenne avec des épaules minces, mais larges et arrondies qui tendent bien la

blouse du battle-dress, un dos légèrement bombé et quelque chose, dans la ligne ramassée de l'encolure et la démarche souple, qui évoque l'animal de tanière. Il est très brun de teint, ses yeux sont noirs et vifs, surplombés de sourcils touffus qui se rejoignent à la naissance du nez en une espèce de pont de poil. Il a la figure fortement triangulaire et très jeune. Son béret ne cache pas entièrement sa chevelure noire. Deux petites oreilles rondes qui en émergent donnent l'impression d'avoir été faites uniquement pour qu'on y accroche des anneaux de saltimbanque.

Il n'a pour tout équipement qu'un havresac, passé en bandoulière sur son épaule gauche, et une ceinture khaki, à la boucle luisante. Il porte sur les manches de sa tunique les insignes blancs de caporal. Il marche du pas ralenti de l'homme qui rentre chez lui après une longue promenade. Il est tout à l'heure descendu d'un camion qui avait déjà semé des soldats à trois autres endroits au long de la route; le camion est retourné vers le sud.

Le caporal débouche dans une étroite clairière. C'est le bivouac de la compagnie « B » du bataillon, section de l'H-Q. Trois dug-outs creusés dans le flanc de la colline, à quelques pas l'un de l'autre, évoquent des habitations de troglodytes. Les trous sont larges et hauts de quatre pieds, longs de six ou sept, et renforcés d'une charpente de troncs d'arbres cimentée de glaise battue que la neige recouvre. Les hommes y sont depuis le milieu de l'hiver. Les entrées des dug-outs sont masquées par des morceaux de tapis pillés dans quelque village abandonné d'en bas; un trou pratiqué dans un coin de la charpente laisse échapper des filets de fumée.

Un homme est accroupi devant le deuxième dug-out, absorbé dans la contemplation d'une marmite qui pend au-dessus d'un feu de bûches et d'où monte un fumet extraordinaire. Le soldat porte, sur chaque manche de sa tunique usée et sans forme, l'insigne à la croix rouge des brancardiers; une paire de ciseaux, retenue par un cordon, est fichée dans la poche de devant de son pantalon. Il ne voit pas tout de suite l'arrivant, qui s'est immobilisé à quelques pieds de lui et l'observe, jambes écartées et mains au dos.

— C'est ton bully-beef que tu fais mijoter là, Xavier ?

Le brancardier lève vivement la tête, les traits tendus déjà dans une expression agressive. Il reconnaît Lanoue, son vieux copain.

— Quins, Richard ! T'arrives de permission ?

— Ouin.

— Comment c'que t'as trouvé les Bruxelloises ? (Il mord lourdement dans le x).

— Pas mal, merci.

— T'as pris un coup ?

— Ben sûr.

— T'es satisfait ?

— Faut ben.

— Bon. Tu peux attendre à la prochaine guerre pour retourner à Bruquecelles, à c't'heure !

Et le brancardier Xavier Gagnon laisse échapper quatre notes d'un rire de vieillard dont il a le secret. Il est grand et décharné, avec de laids cheveux incolores et lissés, une face de carême, des joues luisantes et un nez pointu, des petits yeux vifs et pleins de défi enfoncés sous de fortes arcades sourcilières; son front est étroit, durement contracté au-dessus du nez.

Richard demande après un moment de réflexion :

— Qu'est-ce qu'y a de neuf dans le village ?

Il s'est assis sur une bûche, a allumé une cigarette, fume sans regarder Gagnon. Celui-ci dit, sans cesser de surveiller sa marmite :

— T'as eu ta permission à temps, c'est toute. C'est mon idée qu'il s'en donnera pas de sitôt au bataillon.

— Quoi, quelqu'un a fait un coup ?

— Tu peux en parler d'un maudit coup ! Tu peux même plus aller c . . . sans demander une permission écrite au commis de bureau !

— On déménage ?

— Demain matin, Richard.

— Ah ?

— Ah ? Ah oui. On descend en Allemagne. (Il prononce « Allemaigne »). On va envahir la Germanie ! On va étendre not' linge sale su' la ligne Siegfried ! Le major nous a lu le communiqué du maréchal Monty, hier à soère : t'aurais dû entendre ça ! — Y paraît que la guerre avec les Alleminds, c'est un combat de boxe ! Qu'on est rendus à la dernière ronde et qu'on va mettre l'ennemi knock-out !

Xavier s'enfièvre toujours à la veille d'une attaque. Il devient comme un fil de transmission électrique animé de décharges intermittentes. Richard dit, avec un petit rire de mépris pour le style des communiqués militaires de Monty :

— Et c'est lui qui est l'arbitre ?

— Non, le juge des lignes ! On va jouer au hockey demain, si c'est pas trop dégelé.

Le brancardier se lève pour aller ramasser une mince branche d'arbre, puis il revient s'accroupir auprès de sa

marmite et il brasse longuement le bouillon avec sa branche. Richard a cessé de fumer et il regarde au loin, dans la direction du moulin immobile du côté Allemagne. Xavier dit enfin, sur un ton de sens commun :

— Bah ! . . . Y'était mauditemment temps qu'on fasse quèque chose, hein ? Câlce ! J'étais à la veille de retourner voère les Bruqucelloèses, moé !

Ses propres paroles réchauffent de nouveau Xavier. A l'évocation de sa liberté de désertier ou de rester, Xavier le fanatique s'anime d'une flamme d'orgueil. Le vieil orgueil qui le soutient depuis cinq ans, lui le soldat Xavier Gagnon, et qui fait qu'il est lui-même et pas un autre : quelque chose d'aussi bon au moins qu'un commandant de compagnie.

Il dit en gouaillant :

— Tu vas t'ennuyer des putains hollandaises, hein, mon Lanoue ?

— T'es pas capable de penser à autre chose ? » dit Lanoue d'une voix ennuyée. « Un jour sur trois cent soixante-cinq ? »

Xavier lève la tête et observe son ami, le regard défiant; il éclate :

— T'es plein de marde, Lanoue !

Lanoue rit en silence. La cuisson de la poule de Xavier est presque achevée, il s'apprête à la retirer de la marmite. C'est l'heure de la soupe à la compagnie « B ». On entend des bruits de gamelles dans la colline. Lanoue jette sa cigarette dans la neige fondante et se lève. Il fait très doux et cette neige est hors-saison dans un pays comme la Hollande. Lanoue est le seul homme de la compagnie « B » qui jette une cigarette à moitié finie, à l'exception des officiers. C'est un des quelques traits de

son caractère qui le distinguent des autres. Trois soldats surviennent, leur gamelle à la main. Ce sont les deux autres brancardiers de la compagnie (le quatrième a été évacué à la fin de décembre, souffrant de la tuberculose et crachant le sang), et le commis, un très jeune enfant gâté à la figure poupine. Ils saluent Richard par des exclamations et s'arrêtent pour le regarder comme un oiseau exotique, parce qu'il arrive de permission :

— Vous arrivez de passe, caporal ?

— T'arrives de permission, Richard ? Pis ? . . .

Richard demande au commis :

— Le major est-y dans le bureau ?

— Oui, en conférence avec le capitaine et les trois commandants de pelotons. Y sont pas mal snappy depuis hier. Le major m'a demandé t'à l'heure si t'étais arrivé.

— Bon, j'vas aller me rapporter.

— Tu soupes pas avec nous autres ? dit Xavier.

— Merci, j'ai pas le temps de prendre deux heures pour souper avec des gastronomes comme vous autres.

— Tu veux dire des cochons, hein, mon maudit ? O-K, comme tu voudras, dit Xavier.

S'adressant à ses comparses qu'il dirige comme un chef :

— Ayez l'oeil su' la poule, vous autres. J'vas aller chercher des rations à la cuisine pis j'vas tâcher de voler un can de confiture au cook, le p'tit maudit. Faut manger à soère, Câlice ! Si on crève demain, on crèvera pas le ventre vide, toujours !

Richard s'éloigne; Xavier lui crie :

— Vas-tu venir faire un tour à soère, Richard ?

— Peut-être. Si j'ai le temps.

Xavier crie encore, comme habité par un incoercible démon :

— Tu diras au major qu'il aille c... à ma santé !

CHAPITRE II

Lanoue traversa le sentier et pénétra dans le bureau de compagnie. C'était une spacieuse cabane de troncs d'arbres à demi creusée dans la terre, suffisamment camouflée par des branches de sapin. Une lampe Coleman était suspendue au plafond, légèrement grésillante et diffusant une lumière d'une blancheur polaire qui inondait la place. Les cinq officiers étaient groupés autour d'une petite table, penchés sur une large carte. Le major y promenait un crayon en parlant à mi-voix. Les autres l'interrompaient de temps à autre pour faire une observation ou poser une question, ou se contentaient de grommeler des acquiescements brefs pour prouver la lucidité de leur intelligence; tous tiraient de fortes bouffées de leurs cigarettes canadiennes.

Le caporal Lanoue s'immobilisa près de la porte et salua. Le major leva les yeux et dit simplement :

— Ah, bonjour mon Lanoue. Stand easy. T'arrives de permission ?

— Oui, monsieur. J viens m'rapporter.

— Très bien. Tu t'es amusé ?

— Oui, monsieur.

Le major s'étira.

— Tu sais la nouvelle, Lanoue ?

— Oui, major. J viens de voir Gagnon.

— Ah, eh ben, si t as vu Gagnon, tu dois en savoir plus long que moi ! Nous partons demain matin; nous avons reçu l'ordre hier de l'Echelon de Brigade. Le bataillon est C.B. Personne ne quitte les lignes ce soir, il n'y a même pas de patrouilles qui sortent. Tu veux que je te lise le communiqué du maréchal Montgomery ?

— Pas nécessaire, major. Gagnon m'en a déjà parlé.

— Bon, bon. Tu verras tout à l'heure le capitaine Beauvais avec les autres sous-officiers de ton peloton : il va vous donner vos instructions pour demain. L'important à savoir est que nous envahissons l'Allemagne et que ça va être dur, pas mal dur, mon Lanoue.

Le major, en disant ces mots, regarda Lanoue dans les yeux.

— Ça peut pas être pire qu'en Normandie, major ?

— Peut-être aussi tough, y'a pas d'illusions à se faire. Nous ne rencontrerons peut-être pas une très forte opposition dès demain, mais ça va être une autre histoire quand nous entrerons dans la forêt de Reichswald. — La ligne Siegfried. Tu peux être sûr que l'armée allemande n'a pas été entièrement écrémée en Normandie !

Lanoue était méditatif. Le major, qui parlait pour se détendre après une longue séance de travail plus que pour instruire son caporal, reprit :

— En tout cas, ça va être quelque chose de tout à fait différent de ce que vous avez connu jusqu'ici. Plus de fraternisation avec les civils, d'abord; plus de « cigarette-pour-papa », de « chocolat pour-maman » et de « savon-pour-grande-soeur » . . . et attention aux femmes ! Toi, Lanoue, ton défaut a toujours été de trop aimer à fréquenter les civils depuis que nous sommes sur le con-

tinent; eh bien, tu devras apprendre à t'en priver dès demain. J'insiste sur *un resserrement de la discipline*. Vous avez les officiers les plus indulgents du monde parce que vous êtes une armée de volontaires et des troupes de choc; vous êtes, malgré votre propre petite opinion à ce sujet, considérés comme des soldats d'élite, et c'est pourquoi vous avez eu jusqu'ici vos privilèges. Mais à partir de demain, vous ne devez pas cesser une minute de vous conduire comme des soldats, compris ?

— Oui, major.

— Il faut comprendre que l'ennemi, à partir de demain, se bat sur son propre territoire. Il est fanatique et nous ne le sommes pas . . . Pas moi, en tout cas !

Chacun avait sa manière de trahir dans ses discours son anxiété à la veille d'une attaque. Au terme de son « pep talk », la voix du major était tout à coup tombée dans le mode mineur pour dire « pas moi en tout cas », comme s'il eût vieilli de dix ans en une seconde; sa figure, trop intelligente pour être vraiment martiale, s'était détendue dans une expression humble de bon chien désabusé.

Lanoue baissa la tête et essaya d'imaginer la différence qu'il pouvait y avoir entre un soldat de vingt-deux ans, comme lui, et un autre de trente-six ans comme le major. Il y avait longtemps que le major Cousineau avait quitté l'Armée de Réserve, qu'il adorait, pour passer à l'Active; la guerre ne l'avait pas épargné moralement. Lanoue releva la tête et remarqua les tempes grisonnantes du major, les nombreuses petites rides autour de ses yeux. Le commandant de la compagnie « B » avait beaucoup de mérite, après huit mois de combat, à rester sur la ligne de feu. Peu de ses compagnons de la première heure avaient eu sa résistance. Il était de ces pathétiques vété-

rans de '39 qui avaient été prêts au combat trois mois après leur entrée dans l'Active, et que les trop longues années d'attente en Angleterre avaient usés avant l'action.

— C'est tout, major ? demanda Lanoue.

— Non, pas tout à fait. — Le père Noël, un peu en retard cette année, est passé au bataillon pendant ton absence. Tu auras demain une section complète à mener à l'attaque : je viens de remplir les cadres de ta section avec trois jeunes conscrits fraîchement arrivés du Canada. Le capitaine Beauvais te les présentera tout à l'heure.

— Nous monterons tout à l'heure ensemble, Lanoue, dit le capitaine Beauvais. Attendez-moi à la cuisine.

— Les conscrits m'ont eu l'air de bons petits diables, continua le major, dociles et pleins de bonne volonté. Mais ces gars-là n'ont pas votre expérience, ils n'ont rien vu encore. Ils vont recevoir demain leur baptême du feu.

Lanoue baissa encore la tête. Il n'osa pas dire au major qu'il eût préféré aller à l'attaque avec les sept vieux hommes de sa section, non qu'il méprisât les conscrits, mais parce qu'il était anticonscriptionniste avec la sincérité d'un objecteur de conscience. Il dit :

— C'est tout, major ?

— C'est tout pour le moment, oui. T'as pas de questions ?

— Non, monsieur.

— C'est bien, tu peux disposer.

Lanoue salua et fit volte-face. Le major l'arrêta au moment où il mettait la main sur la porte :

— Lanoue ?

— Oui, monsieur ?

— Ça te tente toujours pas de prendre charge d'un peloton ? Tu pourrais être demain « acting sergeant » et

je te ferais confirmer bientôt.

Lanoue réfléchit un bref instant.

— Je vous remercie, major. Lanthier est un meilleur homme que moi à la tête du peloton quatre, et je n'ai pas envie de changer de peloton demain. Je vous remercie encore une fois.

— Bon, bon, comme tu voudras. Je t'offrais l'occasion parce que j'ai confiance en toi, c'est tout. Comme tu voudras, Lanoue. Tu peux disposer.

Quand Lanoue fut sorti, le capitaine Beauvais, nouveau commandant du peloton quatre, demanda :

— Quelle sorte de gars est-ce, ce Lanoue-là ?

— Un bon homme, dit le major en sortant une pipe de sa poche. Un de mes meilleurs vieux hommes. Lui et son ami Gagnon dans la compagnie « B », il n'y a pas à dire, — c'est quelqu'un ! De plus, (le major rit) la feuille de conduite de Lanoue est aussi blanche que celle de Gagnon est sale.

Le major alluma sa pipe et redevint réfléchi.

"Lanoue a de l'instruction, cependant que Gagnon en est dépourvu. Il aurait pu faire la guerre ailleurs qu'au front. Il a déjà refusé son transfert dans le Service de renseignements. Après sa blessure de Normandie, on lui a offert de l'envoyer travailler dans les bureaux de l'armée à Londres, il a refusé cette chance-là en disant qu'il voulait retourner à son bataillon. Au début de l'hiver, j'ai jugé qu'il avait fait sa part et je lui ai offert, pour le reposer, de l'envoyer à un cours de sous-officier : il m'a répondu qu'il voulait rester au front. Il n'a jamais voulu accepter une faveur. Vous allez le trouver orgueilleux, fermé, hostile même. Mais ne vous y trompez pas, capitaine : ce sont souvent nos meilleurs hommes

qui sont comme ça. L'hostilité de ces jeunes-là est parfois irritante, mais mon expérience m'a appris qu'elle était une espèce de pureté à toute épreuve.

Le major se tourna vers le capitaine Dumont, le commandant en second de la compagnie :

— C'est toi, Albert, qui as commandé le peloton quatre en France après la blessure du lieutenant Taillefer; qu'est-ce que t'en penses de Richard Lanoue ?

Le capitaine Dumont haussa les épaules.

— C'était tout un numéro dans ce temps-là. Un gars qui trouvait naturel de partir avec une patrouille de six hommes et de revenir avec trois — en se comptant lui-même. Y se levait au milieu d'un bombardement pour aller secourir un gars blessé sans même attendre qu'une rafale d'obus ait fini de tomber. Y'était pas tenable, on aurait dit un poulain du printemps lâché dans la prairie; on aurait dit qu'il était inconscient du danger ou qu'il tenait à sa peau comme à sa première chemise. Il semblait avoir trouvé son élément naturel à la guerre.

— Tiens, tiens... fit le major en rallumant sa pipe.

— Le diable m'emporte, reprit le capitaine Dumont en s'échauffant un peu, ce gars-là me faisait penser à moé quand j'ai commencé à aller voir les filles ! Quand il a été blessé à Dives, sur la fin de l'après-midi, — savez-vous que c'était la troisième fois qu'il y allait depuis le matin, et qu'il s'était fait tirer dessus à chaque fois ? Il venait me voir pour me demander la permission d'y aller "explorer", je disais non, il y allait quand même. Il me rapportait de précieux renseignements à chaque fois, mais j'avais pas qu'il se risque comme ça. — La troisième fois, j'ai dit : "Eh ben, vas-y, et que le diable

t'emporte !". Il m'a répondu sans s'émouvoir : "Si le diable m'emporte, lieutenant, y me ramènera ben !" — Il est revenu deux heures après avec trois balles dans le corps. Il s'est assagi depuis, mais quand même, j'voudrais pas l'avoir suivi partout où il est passé. J'sais pas quel diable le protège, ce Lanoue-là !

Le major fumait sa pipe et réfléchissait. Il était un commandant psychologue qui avait réfléchi sur chacun de ses hommes. Quand le capitaine eut fini de parler, il dit doucement :

— Y'a peut-être un bon dieu qui protège les orphelins, capitaine Dumont ?

— C'est un orphelin ?

— Oui. Il a été élevé dans un orphelinat et il n'a jamais connu ses parents. Il est seul au monde, ce p'tit gars-là. Il a pas eu de jeunesse. Quand il a eu douze ans, un brave curé s'est intéressé à lui et a voulu se charger de son éducation : il l'a placé dans un séminaire. Je me suis déjà donné la peine, quand nous étions en Angleterre, d'écrire au supérieur de ce séminaire pour lui demander des renseignements sur Richard Lanoue; je venais d'apprendre qu'il n'avait pas dix-huit ans et je songeais à le renvoyer au Canada. Le supérieur m'a répondu que Richard Lanoue avait été, de 1935 à 1939, l'un de ses élèves les plus sérieux et les plus dociles, mais très solitaire et fermé, puis qu'il s'était enfui un jour du séminaire et qu'on ne l'avait jamais revu. Il ne savait pas que Lanoue était dans l'armée. J'ai essayé d'interroger Lanoue après avoir reçu cette lettre-là : il m'a répondu simplement "qu'il avait commencé à vivre le jour où il était entré dans l'armée et que son passé n'existait pas." Puis il m'a supplié de le garder. C'est tout ce que je sais

de son passé. Je l'ai gardé dans mon peloton tant que j'ai été lieutenant en Angleterre et il a toujours été un soldat modèle, malgré quelques frasques sans gravité.

Le major Cousineau sembla méditer un instant en tirant de la fumée de sa pipe.

"Et enfin saviez-vous que les psychologues de l'armée avaient classé le soldat Richard Lanoue dans la catégorie : "intelligence supérieure" ?

— Ça, je m'en doutais, dit le capitaine Dumont entre ses dents. Je me souviens d'une certaine lettre qu'il avait écrite en Normandie à un certain curé de Montréal. Je l'avais ouverte pour la censure de sécurité, je l'ai lue deux fois. — Je me rappelle une phrase où il disait qu'il considérait son adolescence comme "un fruit vert pourri" et qu'il était venu à la guerre "pour y mourir, ou en sortir comme un nouveau-né."

Le capitaine réfléchit une seconde.

— Et que penses-tu que ton Lanoue fera après la guerre, s'il est pas tué demain ? demanda-t-il brusquement au major.

— Je l'ignore. J crois pas qu'il le sache lui-même. — Nous disions donc, messieurs ?

Les cinq stratèges se replongèrent dans leur travail interrompu.

CHAPITRE III

Lanoué s'en alla flâner autour des chaudrons de la cuisine, installée dans le bois derrière le bureau. Il but une tasse de thé, soupa dans une gamelle empruntée à un copain. Le capitaine Beauvais survint quinze minutes après, inspecta la popote pour la forme, en levant deux couvercles et en plaçant son nez au-dessus des chaudrons fumants; il vit Lanoué et l'invita à le suivre.

Sans parler, ils gravirent la colline jusqu'au sommet, où était la première ligne.

Les gars, depuis deux mois stationnaires, s'étaient « installés » dans leurs positions. (1) En plus d'avoir calfaté leurs dug-outs comme les cabanes d'un camp de bûcherons, ils s'étaient livrés à des travaux d'excavation pour les approfondir; puis ils les avaient meublés de fournaises, matelas, fauteuils, tapis, cadres, ustensiles et objets de toutes sortes, pillés dans les villages abandonnés d'en bas, et montés sur des civières à grand renfort de « hans » et de « Câlices » jusqu'au sommet de la colline. Il y avait même un loustic qui, répétant presque l'exploit de Victor Delamare, avait placé à l'entrée de son dug-out une

(1) L'offensive de von Rundstedt dans les Ardennes et le fléchissement de l'armée américaine, peu avant Noël, avaient été une fameuse affaire.

énorme statue en plâtre représentant l'Immaculée-Conception.

La major avait dit en riant, au cours d'une tournée :

— Si nous restons encore quelque temps ici, il faudra trouver un nom pour baptiser ce nouveau village !

Gagnon, qui ne manquait jamais une chance de suivre le major pour l'épier, avait aussitôt suggéré : « Guenillouville ». Les hommes, quoique tous fournis de vêtements au même quartier-maître, étaient tous vêtus de façons différentes; on leur voyait au cou depuis quelques semaines de délicats mouchoirs de soie jaune, fabriqués avec des lambeaux de parachutes.

Les dug-outs étaient semblables ici à ceux d'en bas, mais donnaient sur une partie de la plaine allemande qu'on n'apercevait pas de la section de l'H-Q. On était assez près des positions ennemies. Il fallait marcher courbé pour ne pas provoquer une de ces volées d'obus qui s'abattaient comme une grêle sur la colline, à toute heure du jour ou de la nuit. Deux hommes avaient déjà été blessés de cette façon, un tué.

— C'est ben calme à soère, fit remarquer Lanoue.

— Oh, ils doivent être en train de lire « Mein Kampf » là-bas, répondit le capitaine.

— C'est un évangile comme un autre, dit Lanoue.

Il faisait presque nuit maintenant et tout l'horizon était silencieux. Il avait cessé de neiger depuis quelques minutes. L'air devenait vif. Un mince croissant de lune, au delà de la frontière, venait d'apparaître dans le ciel comme pour veiller l'Allemagne. Lanoue et le capitaine passèrent auprès des postes de garde où des hommes rêvaient derrière les Brens; le capitaine s'arrêta pour échanger quelques mots avec chacun. Trois ou quatre autres

étaient assis sur des bûches, à l'entrée de leurs abris, profitant des dernières clartés du crépuscule. L'un était occupé à nettoyer minutieusement le mécanisme de sa carabine avec une brosse à dents, un autre mettait de l'ordre dans son équipement, dont il avait disposé toutes les pièces devant lui sur la neige.

Ils disaient :

— Un beau soâr de fin d'hiver, hein mon Leblanc ? On se croirait chez nous dans le boâs après la journée faite.

— Yes, sir. Je m'demande si la coupe a été bonne cette année, dans le bout de Bathurst. La mère chez nous m'écrivions l'autre jour qu'ils manquions terriblement de bûcherons dans tout le Canada cet hiver, et que les jobbers offrions des gages incroyables à des p'tits vieux de soixante ans et à des p'tits gars qui sortions de l'école . . . Et dire qu'on est pris icîte, maudit de maudit ! . . . Qu'est-ce que nous faisons icîte, nous autres ?

— J'te maudis pas ! répondit gravement l'autre. T'as voulu t'enrôler dans l'armée, hein mon calvaire ? T'as voulu voyager en dehors du Canada, avoâr de l'aventure, fourrer les femmes des autres pays, gagner des médailles ? Eh ben, de quoi que tu te plains donc, maintenant ?

— T'es ben mal avenant ce soâr ? répliqua Leblanc en perdant son calme. J'me plains pas, Sacrement ! J'étions assez homme pour prendre ma pilule, moâ. J'parlions pour parler, c'est toute . . .

— Oui, oui. Nous parlions tous pour parler, icîte.

Un troisième gars s'arrachait la vue à déchiffrer les caractères fins d'un gros volume qu'il tenait à quatre pouces de ses yeux. Lanoue, au passage, se pencha pour

voir le titre et lut : « Traité de théologie dogmatique ». Il regarda le gars qui lisait ce livre : il avait un corps de lutteur et une face de pirate.

Ils parvinrent à l'endroit où était campée la section de Lanoue. Le capitaine demanda à l'un des gars qui se trouvaient dehors où étaient les nouveaux. Deux minutes après, ceux-ci s'extirpaient d'un grand dug-out creusé un peu à l'écart des autres et où ils logeaient tous les trois ensemble. Ils s'approchèrent. Ils avaient des figures juvéniles et honnêtes, quelque peu timides, et leurs uniformes neufs contrastaient avec l'habillement des autres hommes du peloton. Le capitaine leur présenta Lanoue, leur nouveau caporal. Celui-ci jeta un coup d'oeil sur chacun.

— Ça fait combien de temps que vous êtes partis du Canada ? demanda-t-il au premier.

— Trois semaines, caporal. On était tous les trois sur la même draft.

— Trois semaines ! Et d'où est-ce que vous venez ?

— On est tous les trois de Montréal.

Il y eut un silence. Lanoue dit :

— Comment c'que c'est à Montréal depuis cinq ans ?

Les recrues se regardèrent. Lanoue avait posé sa question sur le même ton bête que ses camarades, tout à l'heure : « T'arrives de permission, Richard ? Pis ? . . . »

— J'sais pas, moé, dit le conscrit qui avait parlé. La rue Ste-Catherine est toujours à la même place !

Lanoue se mordit la lèvre. Il dit :

— Vous avez pas trop peur pour demain, les p'tits gars ?

— Non, pas trop ! . . . dit bravement l'un des conscrits qui n'avaient pas parlé. On voulait pas venir jus- qu'icitte, mais . . . un coup rendus ! . . .

— O-K, dit Lanoue, j'vous verrai demain matin. Et tâchez de pas passer la nuit à jaser, vous aurez besoin de vos forces demain. J'vous exempte de la garde pour votre première nuit au front.

Lanoué et le capitaine s'éloignèrent. « Trois semaines ! . . . » grommelait Lanoue. « Et ça n'a jamais vu un Allemand ! J'gagne que ça sait à peine nettoyer une carabine, que ça tire encore en fermant les yeux ! . . . Ça prend des hommes maudiquement décidés pour avoir envoyé ça au front dans un pareil temps ! »

— Nous n'aurons pas un homme de trop demain, répliqua le capitaine.

Ils arrivèrent au dug-out de celui-ci. Lanoue y pénétra après lui. Les trois autres sous-officiers du peloton, convoqués par le capitaine, y étaient déjà. L'abri du commandant de peloton était plus spacieux que les autres et éclairé par une lampe à huile placée sur une caisse renversée. Le capitaine s'assit sur son sac de couchage et passa des cigarettes. Puis il se recueillit un moment.

— Les gars, commença-t-il d'une voix calme, vous savez pourquoi je vous ai convoqués. Ce que nous allons entreprendre demain est la phase décisive et finale de la guerre. L'heure est venue de montrer ce que nous pouvons vraiment faire. »

(« Parle pour toé-même », pensa le sergent Lanthier qui avait participé à toutes les opérations majeures du bataillon depuis le début de la campagne. Mais il n'ouvrit pas la bouche et fouilla dans sa poche pour en extraire sa pipe).

« Il y a un mois à peine, continua le capitaine, j'étais à Londres, à une réunion de jeunes officiers canadiens présidée par le maréchal Montgomery. « Monty » est un

fameux stratège, les gars. C'est aussi un chef énergique et simple qui sait parler aux hommes et s'en faire aimer, un vrai chef démocratique.

(« Un commandant d'armée démocratique », songea le caporal Hurtubise amusé. « Je l'imagine organisant des élections d'officiers dans l'armée canadienne ».)

« Monty est un des plus grands soldats de l'Histoire, et nous pouvons avoir en lui une confiance aveugle. De son côté, il a une grande admiration pour l'armée canadienne, je vous assure. Il dit qu'il n'a jamais vu des soldats aussi « plucky » que nos compatriotes du Vingt-Deuxième en Italie, les gars. Nous avons donc une réputation à défendre. »

Le capitaine, après ce préambule, respira profondément.

« Maintenant, Monty compte sur nous tous et sur chacun de nous en particulier pour gagner cette maudite guerre, *et la gagner au plus sacrant !* Chaque homme est important et il doit faire son devoir demain comme s'il avait la plus grande tâche de l'armée, vous comprenez ? Le sort de notre pays et sa position future dans le monde dépendent de notre action ici, ne l'oubliez pas. Nos parents, nos frères, nos soeurs, nos femmes, nos fiancées, nos amis comptent sur nous. JE compte sur vous comme le major compte sur nous tous, et avec une parfaite coopération, nous la finirons bientôt, la maudite guerre !

(« Il parle ben, le p'tit officier, se disait le grand Dubuc; c'est un homme anstruit. »)

(« Il est vert, songeait paisiblement Lanthier en tirant des bouffées de sa courte pipe qu'il venait d'allumer. Demain, je pourrai lui parler comme un père à son fils. »)

Le gros Hurtubise songeait à sa mère qui devait prier pour lui en ce moment et à l'état de grâce de son âme croyante, qui lui donnerait tant de force pour affronter le danger de mort. Il supputait aussi ses chances de terminer la campagne sans avoir été blessé une seule fois, ce qui constituait un rare record parmi les combattants de première ligne.

Lanoue déplaça son coude sur lequel il s'appuyait depuis une minute et eut une légère crispation de douleur. Il se demanda s'il se ressentirait toute sa vie de ses anciennes blessures, et s'il serait un jour perclus de rhumatismes, comme les vétérans de '14 qu'il avait vus.

« Le major, que je viens de voir, insiste sur la discipline et je suis forcé de faire comme lui, dit le capitaine. Je puis compter sur vous pour ça, les gars ? »

— Çartainemangne ! dit Lanthier avec une gaminerie qui fut perçue par les seuls initiés. (« Çartainemangne » pour « certainement » était un vieux mot d'argot du bataillon, dont seuls les gars qui l'avaient inventé connaissait l'humour truculent.)

— Bon. J'ai le plaisir de vous apprendre, messieurs, que nous aurons demain un formidable support d'artillerie, quelques avions, et s'il le faut, nous aurons peut-être aussi des tanks dans notre secteur. Rien ne doit nous arrêter.

— Non, rien excepté une balle ! gouailla Lanthier.

— Y ne faut pas penser à ça ! » rétorqua le capitaine avec vivacité, prouvant qu'il y pensait fort bien. « Nous partirons derrière le barrage de notre artillerie, qui doit toujours nous précéder de deux cents verges, et nous marcherons sur les objectifs qui nous sont assignés. Voici le plan d'attaque que le bataillon suivra demain à la lettre.

Le capitaine déroula une carte striée de traits aux crayons rouge et bleu, que lui avait remise le major, et la plaça sous la lampe. Les sous-officiers avancèrent avidement le menton.

« D'abord, nous aurons les « Quebec Guards » sur notre gauche, et les Britanniques sur notre droite. Là, et là. Nous avancerons en ligne de tirailleurs. L'heure du départ a été fixée à 10 h. 30 précises, nous synchroniserons tous nos montres demain matin. La compagnie « B » part la première avec le peloton quatre, le nôtre, à l'aile gauche. Vingt minutes après, la compagnie « C » se met en branle à son tour, bientôt suivie de la « D », à vingt minutes d'intervalle également. Le bataillon se déploie en éventail et chacune de ces deux compagnies a ses objectifs; nous n'aurons pas à nous occuper de ce qu'elles font, sauf si par hasard on nous ordonnait d'aller prêter main forte à l'une ou à l'autre. La compagnie « A », elle, restera en réserve et viendra occuper nos présentes positions dès que nous les aurons quittées. — Quant à nous, nous n'avancerons pas toujours en ligne droite. Nous avons d'abord quelques tranchées allemandes à nettoyer, près de la frontière, puis au bout d'un mille environ, peut-être un peu moins, le peloton quatre part sur sa gauche pour aller attaquer le moulin que nous pouvons voir d'ici. A distance, il n'a l'air de rien, mais une patrouille nous a rapporté qu'il abritait un poste de mitrailleuse. Vous savez qu'une seule mitrailleuse peut causer plus de dommages à une compagnie qu'un bombardement.

— C'est vrai, observa Lanoue. Il songeait aux « Calgary Highlanders » à la prise de Bourbourg.

« Nous avons ensuite un village à capturer, à trois milles d'ici à peu près. Vous voudrez bien voir, messieurs

les sous-officiers, à ce que, durant toute l'avance, il y ait toujours une distance de quinze pieds au moins entre deux hommes, c'est très important.

— Oui, c'est ce que j'essaye de leur entrer dans la tête depuis une couple d'années, dit Lanthier, mais c'est plus facile à commander qu'à faire observer. Le major m'a expliqué un jour que l'homme était un animal . . . grégaire.

— Demain, il faudra que ce soit observé, répliqua impatiemment le capitaine.

Le capitaine Beauvais, frais commissionné d'un camp d'entraînement d'officiers du Canada, était outremer depuis deux mois à peine. Tout en lui laissant son grade, on l'avait attaché à la compagnie « B » avec le simple poste de commandant de peloton; il en avait quelque amertume. C'était un excellent officier, bon pour le commandement et doué d'une nature sympathique. Mais sauf une patrouille menée dans les lignes ennemies, il n'avait pas encore eu l'expérience du combat, et le lyrisme mal contenu de sa parole, ce soir, trahissait l'agitation du néophyte à l'approche de l'épreuve.

Les quatre sous-officiers, serrés les uns contre les autres dans l'étroit réduit, écoutèrent attentivement leur chef, suivant son index qui se plaçait et se déplaçait sur la carte.

Comme le capitaine achevait son exposé, trois explosions retentirent dans la colline, un peu plus bas.

— Tiens, la prière du soir qui commence, dit Lanthier. Hurtubise, mets-toé à genoux ! Il devenait nerveux, lui aussi, ce qui n'arrivait pas souvent.

— Maudit mécréant ! répliqua Hurtubise sans se fâcher.

Les explosions se multiplièrent et se rapprochèrent, résonnant sourdement à l'intérieur du dug-out. De la terre détachée des murs commença à couler en minces filets jusqu'au sol. On entendait au dehors des craquements d'arbres déchiquetés, la chute étouffée de branches.

— S'il peuvent pas mettre le feu au bois avant qu'on parte d'icitte, à c'theure, remarqua Lanthier.

— On appellera les pompiers, dit Dubuc.

Les obus tombèrent pendant plusieurs minutes sur la colline. Les sifflements aigus s'enflaient soudain en hurlements, qui rejoignaient le sol dans un tonnerre. Chaque explosion semblait suivie d'une interminable rafale de mitrailleuse; c'était en réalité le bruit des éclats de métal frappant les arbres alentour. Un bombardement paraissait toujours plus ample la nuit. Dans la forêt, il était plus dévastateur.

Les jeunes gars, les recrues, se faisaient petits au fond de leurs dug-outs; ils croyaient entendre les échos d'une bataille de géants qui se livrait dans la nuit. On les eût payés cher pour sortir sans nécessité. Ils avaient cette impression démoralisante, connue de tant d'autres à leur premier bombardement, que l'infanterie n'est pas à l'échelle de la guerre moderne.

Les vieux, à couvert au fond d'abris relativement solides, continuaient à jouer aux cartes, à la lumière de lampes fumeuses fabriquées avec des boîtes de conserve, ou à causer doucement. Ils ne comptaient plus les fois où ils avaient vu pire; pourtant, l'émotion « *sui generis* » était toujours renouvelée un peu d'une fois à l'autre. Il y en avait qui se diraient prêts, dans quelques années, à payer cher pour se retrouver pendant une demi-heure sous

les obus. Le major avait même déclaré, à un groupe de ses hommes qui rouspétait avec trop d'insistance : « Si on vous donnait votre congé aujourd'hui, vous ne seriez pas retournés chez vous depuis quinze jours que vous brailleriez pour revenir au front. » Il voyait juste. On gardait une nostalgie poignante de la vie dangereuse, grandeur de l'homme.

Les vétérans de Normandie se rappelaient leur baptême du feu, reçu à plat ventre sur une route, sans aucun couvert. A cette époque, les canons et mortiers allemands n'avaient pas encore perdu par l'usure leur précision terrible, et un bon nombre des hommes avaient été tués ou blessés par ce barrage, qui avait duré vingt-trois minutes.

Pour ce qui est du fait qu'ils avaient été massacrés beaucoup moins, ce jour-là, par les obus allemands que par leur propre support d'artillerie, à la suite d'une erreur, c'était là une affaire dont on avait très peu parlé. C'était par hasard que Lanoue, revenu une heure plus tard sur les lieux du désastre, avait rencontré le capitaine d'artillerie qui avait dirigé le feu de soutien. L'émotion du capitaine était telle qu'il avait tout raconté à Lanoue, après lui avoir demandé s'il avait eu plusieurs compagnons tués. Il n'était aucunement responsable. Lanoue avait compris qui était le responsable et c'était un secret qu'il oublierait avec la guerre, s'il en sortait vivant.

Alors que l'intensité du bombardement atteignait son maximum, les cinq hommes rassemblés dans le dug-out du capitaine entendirent le sifflement très spécial, déchirant et plus prolongé que tous les autres, d'un obus qui plongeait en « coup direct » sur eux. Ils enfoncèrent instinctivement la tête dans leurs épaules; l'obus atterrit tout près de l'entrée du dug-out dans une espèce de furie de ton-

nerre, et la lampe du capitaine roula au sol où elle s'éteignit.

— Tabarnaque ! grogna Lanthier.

Le capitaine alla s'accroupir dans un coin du dug-out.

Les sous-officiers, eux, se heurtèrent les coudes dans les ténèbres, s'immobilisèrent; on n'entendit plus pendant de longues minutes que des souffles lents entre les explosions.

* * *

Ils étaient quatre vieux hommes de la compagnie.

Ils étaient, malgré les différences d'âge, unis par la solidarité des compagnons de misère et de devoir. Autrefois, à l'époque lointaine de l'entraînement, ils avaient joué aux soldats en se prenant au sérieux. Maintes fois ils s'étaient chamaillés pour des vétilles. Ils s'étaient envoyé promener aux quatre coins de l'enfer, usant et abusant des apostrophes d'origine injurieuse qui n'avaient pas plus de sens, dans leur bouche, que les jurons explosifs empruntés au vocabulaire liturgique. Les mois accumulés de vie au front et les dangers partagés, puis les grades, qui donnaient la responsabilité d'hommes, les avaient marqués; ils parlaient moins maintenant et pensaient davantage. Tous les bons soldats juraient au front, mais ces quatre-là ne s'injuriaient plus.

A tout seigneur tout honneur : le sergent Lanthier était un roi pour tous. Il était extrêmement rare, parmi ces vétérans désabusés, qu'on eût pour un homme un culte aussi inébranlable. Il y avait des jours très sombres où l'on dénigrait les héros, avec une amertume où s'exhalait le mépris de soi. On en arrivait à haïr un Dubuc, à lui souhaiter des malheurs. Mais de Lanthier on avait toujours dit : « Celui-là, s'il fallait qu'il parte . . . »

On réfléchissait un peu là-dessus. Puis l'on se reprenait : « Si jamais Lanthier mourait, ça pourrait pas être autrement qu'entouré d'ennemis, les armes à la main, après s'être battu pendant huit heures. »

Le grand et puissant Dubuc n'avait pas été boxeur dans le civil comme Lanthier, ni séminariste comme Lanoue, ni petit bourgeois de province comme Hurtubise. Natif du Nouveau-Brunswick, bûcheron de son métier et enrôlé en Colombie-Britannique, il n'était, de même qu'Hurtubise, arrivé au bataillon qu'en 1943; il avait d'abord fait partie des « Canadian Westerners », unité qu'il jugeait supérieure au « Régiment du St-Laurent ». On l'avait transféré à cause de sa nationalité et de la disette de renforts canadiens-français.

Il était, malgré sa force, d'un caractère assez doux, voire rêveur, et très accomodant; on le respectait et il respectait tout le monde. Il avait de singulières délicatesses, comme d'être choqué d'entendre des bûcherons se déclarer « lumberjacks ». Il n'aimait pas la vulgarité.

Il devenait un lion au combat. Il était insoucieux des risques et des coups comme un animal puissant peut l'être, avait déjà accompli sans réfléchir toutes sortes d'extravagances héroïques, n'avait jamais été blessé. Ce qu'il aimait par-dessus tout, dans l'assaut d'un village ou d'une ville, était le combat de maison à maison, qu'il pratiquait comme un sport. Il ouvrait d'abord la porte d'un grand coup de pied, puis il jetait une grenade 36 qu'il avait d'abord retenue trois secondes dans sa main, afin qu'elle explosât à hauteur d'homme.

(Il aimait à prétendre que les « Canadian Westerners » se battaient tous de cette façon, bien qu'on lui répliquât

au « Régiment du St-Laurent » qu'il s'abusait, c'est-à-dire qu'il était un maudit menteur.)

De son sens de la camaraderie, Dubuc avait un jour donné un exemple simple dont on faisait encore des farces au régiment. Le voyant venir, au cours d'un déménagement de chambrée, les bras remplis de toutes ses possessions qu'il transportait d'un seul coup, un gars de sa section, pour plaisanter, lui avait demandé « s'il n'avait pas une allumette ». Dubuc, crédule et empressé comme il était toujours, avait sérieusement lâché tout son bagage à terre pour introduire sa main dans sa poche et en extraire une allumette, qu'il tendit à l'autre. La camaraderie des soldats se manifestait dans les petites choses comme dans les grandes.

Lanoue et Hurtubise, âgés respectivement de vingt-deux et vingt-quatre ans, ne se comparaient pas à leurs aînés par la force et le prestige; mais ils avaient fait leurs preuves. Lanoue passait pour être allergique à la peur, Hurtubise pour avoir un tempérament militaire. Ils aimaient aller en patrouille ensemble. On leur confiait volontiers des missions difficiles.

Leur première expérience, pourtant, n'avait pas révolutionné l'art de la guerre.

Ils exploraient ensemble un village normand qui avait été pris la veille, puis abandonné à cause du contre-barrage. On le disait relié à d'autres par des tunnels. L'ennemi s'y infiltrait de nouveau. Ils revenaient vers leurs lignes en marchant à reculons, leurs carabines levées, parce qu'ils se savaient observés par des tireurs; ils parvinrent à un endroit où un gros tank, éreinté la veille au soir par une mine, bloquait presque entièrement le chemin. Il n'y avait entre son flanc et la muraille des mai-

sons qu'un étroit passage où un seul homme pouvait se faufiler. Au delà cessait la menace des tireurs. Tapis dans les caves, ceux-ci pourraient difficilement les voir.

Lanoué, dont la générosité déraisonnable lui eût valu vingt fois la mort, à cette époque, s'il n'eût été protégé par un dieu intime, n'avait pas calculé une seconde. Quoique marchant en tête, il s'était écarté pour laisser passer son compagnon avant lui. Comme Hurtubise passait, une rafale de mitrailleuse était partie du soupirail d'une maison toute proche. Un long cri avait été entendu jusqu'aux lignes du peloton quatre.

Dans ces premiers temps de combat, Hurtubise, poltron par nature, ne se distinguait pas par son sang-froid. Très effrayé par le cri de Lanoué, il avait pris ses jambes à son cou; et Lanoué, le regardant fuir, s'était étonné que ce garçon au fessier massif pût courir aussi vite.

La mitrailleuse semblait devenue subitement enragée. Les balles faisaient jaillir et danser la poussière du chemin autour de lui, il ne savait plus que faire. Il se réfugia en titubant dans une maison où deux Allemands, sortis dans la rue, vinrent bientôt l'assiéger; il les repoussa, tirant de sa carabine. Puis il sentit ses forces qui le quittaient et il fut pris de l'effroi de la mort.

Il savait qu'il avait à faire avec des SS. Cela voulait dire beaucoup de choses. Il n'y avait pas de quartier à attendre d'eux. Ils ne respectaient rien, n'avaient aucun scrupule à fusiller leurs prisonniers. C'étaient des chacals qui revenaient sur un champ de bataille pour achever les blessés; une de leurs tactiques consistait même à disposer un traquenard explosif sous un cadavre, pour tuer le premier ennemi qui le retournerait. La veille, ils avaient

abattu, au milieu de la route, un brancardier penché sur un mourant.

Lanoué ne pouvait envisager d'être pris par eux. Il s'était toujours dit qu'il se donnerait plutôt la mort.

Il se redressa. Il perdait beaucoup de sang par la blessure de son bras. Il ne savait si c'était une veine ou une artère. Il savait seulement que sa vie s'en allait avec ce sang. Il arracha le gros pansement de son casque et l'appliqua en serrant du mieux qu'il pouvait d'une seule main; l'hémorragie ne fut arrêtée qu'une minute. Le sang clair coulait vivement au long de son bras et dégouttait jusqu'à terre entre ses doigts.

Quant à la blessure causée par la balle qui lui avait traversé la poitrine, elle ne saignait pas et ne présentait qu'un laid petit trou rose dans son aisselle. Il craignait seulement qu'elle ne fût mortelle. Lorsqu'il se sentit près de s'évanouir, il tira encore deux coups de carabine par la fenêtre, puis l'étourdissement le fit tomber dans un coin.

Il rouvrit les yeux au bout de quelques minutes. Il écouta : il n'entendit rien. Les kameraden, n'entendant plus rien eux non plus, s'apprêtaient sans doute à bondir dans la maison. Les camarades SS étaient toujours d'une audace sans pareille.

Richard décrocha alors de sa ceinture une grenade 36 qui ne le quittait jamais, en arracha la tige de sûreté, puis la tint dans sa main avec ce qu'il lui restait de force. Sa résolution était prise : quand les Allemands surgiraient dans la porte, il lancerait la grenade sur eux et s'aplatirait sur le plancher en essayant de ne pas être tué. Si par miracle ils en réchappaient, ils seraient au moins repoussés et n'auraient pas envie de revenir tout de suite, ignorant que Richard ne possédait qu'une grenade. Il était peu

probable qu'ils eussent un mortier portatif, étant des éclaireurs, ou qu'ils fissent appel à leur artillerie pour tuer un seul homme dans une maison.

Il n'avait recouvré qu'une partie de ses esprits et ne songea pas que ses assaillants pouvaient eux-mêmes lui lancer une grenade, s'ils osaient s'approcher assez; pour l'instant, ils commençaient à tirer de furieuses rafales de mitrailleuse dans la porte, et les balles ricochaient sur les quatre murs autour de Richard. Ses forces continuaient à l'abandonner. Son sang coulait toujours au long de son bras et il songea qu'il allait peut-être s'évanouir de nouveau, pour mourir.

Que de choses tourbillonnaient dans la tête d'un garçon de vingt ans qui voyait venir la mort ! Il avait déjà fait le sacrifice de sa vie, moralement, et le sacrifice moral était grand; mais il n'avait pas connu toute cette force de vie en lui. Il la sentait maintenant dans toute sa plénitude parce qu'elle coulait hors de lui peu à peu.

Et il eut devant la mort la révélation qu'il était incroyablement jeune. On l'avait toujours cru plus vieux que son âge parce qu'il était trop sérieux. Il avait trop aimé à lire, il avait essayé de penser. Il avait trop cru aux choses qui font ignorer le corps. Et c'était la mort à ses côtés, accroupie près de lui comme un squelette de vieille femme s'apprêtant à l'étouffer doucement, qui lui révélait qu'il était incroyablement jeune parce qu'il n'avait pas commencé à vivre. Comme il se sentait tout à coup un jeune animal blessé dont le coeur menaçait de défoncer la poitrine tant il palpitait fort ! Comme il était un jeune fruit vert que des dents voraces venaient de mordre jusqu'au coeur, un jeune arbre en pleine sève de printemps

que deux coups de hache venaient d'entamer, et qui penchait soudain !

Il eut un grand sursaut et un long gémissement. Sa main était toujours crispée sur la grenade, contenant le levier, mais il ne la sentait presque plus. Il songea qu'il n'aurait pas le temps d'attendre ses ennemis. Il se laissa glisser par terre et se coucha sur le ventre en plaçant sous lui sa main qui tenait la grenade. S'il s'évanouissait tout à fait ou s'il mourait, le poids de son corps empêcherait le levier de se déclencher; les SS le retourneraient, et la grenade ferait son oeuvre au bout de cinq secondes.

Il n'était pas encore évanoui tout à fait mais il était très faible. Trop faible maintenant pour se relever seul. Et il entendit tout à coup, à travers le bourdonnement de ses oreilles, deux voix allemandes qui venaient de l'extérieur de la maison, près de la porte.

C'était à ce moment que le caporal Lanthier, armé d'une Bren dont il tirait de la hanche comme un déchaîné, était venu à sa rescousse. Sa blessure à la poitrine n'étant pas mortelle, il était revenu au bataillon après quinze jours d'hôpital.

Hurtubise avait par la suite racheté sa lâcheté en risquant volontairement sa peau au combat, plusieurs fois, et s'était mis à pratiquer la bravoure en y mettant toute sa volonté. Sa confiance, favorisée par la chance, s'était accrue rapidement; il avait fini par pratiquer l'héroïsme avec une espèce de mysticisme religieux — bien qu'il eût, comme tous ceux qui voulaient survivre, les pieds bien au sol et les yeux toujours dirigés là où il fallait. Il était étonnamment nerveux et vif, comme beaucoup de garçons gras. Et il était le seul des quatre qui fût croyant (bien que le grave Acadien Dubuc conservât un esprit religieux

qui ne va pas à la messe.) Hurtubise détestait verser le sang et s'en abstenait tant qu'il le pouvait. Il recevait la communion des mains du padre chaque fois qu'il en avait la chance, et prétendait en tirer une force spirituelle que les autres ignoraient.

* * *

Le bombardement s'était éloigné. On n'entendit bientôt plus que de lointains échos d'explosions qui se perdaient dans les collines voisines. Puis un grand silence réintégra le bivouac de la compagnie "B" et alla rejoindre chaque homme au fond de son abri.

— Prélude, toccate et fugue, dit tout à coup le capitaine Beauvais. C'est de la pure musique classique que ces bombardements.

Sa voix, devenue sereine, créait un étrange contraste avec les inflexions qu'il avait eues pour exposer les plans de bataille. Lanoue avait déjà songé que la guerre était une immense symphonie. Il avait prêté l'oreille, surtout dans les ténèbres, à ses éclats rythmés, ses grondements lointains ou proches, ses murmures, pour imaginer quelque musique cosmique. Il se demanda quelle expression était sur la figure du jeune capitaine en ce moment. Il devina de quelle trempe pouvait être ce spiritualiste. Demain, il mènerait le peloton au combat. Il ne marcherait probablement pas derrière Lanthier.

Lanthier, après avoir ramassé la lampe, la ralluma avec son briquet. La lumière revint dans l'ancre humide.

— J'vas aller voëre aux postes de garde si personne a été blessé, dit-il. Il se mit à quatre pattes et sortit du dug-out.

— Vous pouvez disposer, les gars, dit le capitaine. La séance est levée. Vous voudrez bien réveiller vos hommes

à 7 heures 30 demain matin et les assembler rapidement après le déjeuner. Je serai là pour voir à tout. Nous descendrons ensuite peloton par peloton et nous irons nous former en ordre de bataille à un endroit qui a été fixé d'avance. Bonne nuit, les gars.

— Bonne nuit, capitaine.

Lanoué sortit le premier. Il était un peu plus de huit heures et il faisait complètement nuit. Le ciel était d'une pureté si magnifique que les étoiles semblaient des boules de lumière liquide, prêtes à éclater toutes ensemble pour inonder le chaos.

"Nous nous battons demain au soleil", songea-t-il.

* * *

Il retourna à son secteur et alla voir le caporal suppléant Vachon, qui avait eu charge de la section pendant son absence. Il s'informa de ce qui s'était passé, apprit qu'il ne s'était rien passé. Puis ils allèrent voir les hommes, donnèrent quelques instructions pour le lendemain. Lanoué s'attarda auprès des conscrits afin de vérifier leurs armes et leur équipement, leur poser quelques questions supplémentaires. Puis il organisa rapidement parmi les autres les quarts de garde de la nuit.

En revenant, il ne fut pas étonné que Vachon lui parlât de sa famille. Sa femme s'inquiétait toujours de lui, l'aînée de ses deux filles allait faire sa première communion. Vachon était un garçon sympathique. Chacun avait sa manière de "péter sa broue", selon l'expression inventée dans les tavernes par les soldats; le lance-caporal se rattachait, lui, à la phalange des intimistes et des sentimentaux refoulés. Il parlait de sa famille, de la ville de Montréal qui était tout ensemble sa patrie, son royaume et sa terre promise, et il parlait de son métier de laitier,

le seul qu'il connût au monde. Il n'avait jamais bien appris celui des armes.

C'était un très brave type. Lorsqu'il parlait ainsi à ses intimes de sa double vie antérieure et future en omettant le présent, c'était comme s'il eût entr'ouvert un tiroir secret de son cœur pour révéler quel ressuscité il serait après la guerre. Il parlait à ces minutes-là avec la majesté des hommes de petite taille à tête de lion. Si Richard méprisait en lui un couard éloquent qui serait, dès le lendemain de ladite guerre, au premier rang de ceux qui sauraient en parler, il respectait l'homme marié et le père de famille, admirait secrètement l'homme sérieux connaissant la Société où il avait un passé et un avenir; il prisait enfin un humoriste dont se doublait étrangement, parfois, l'homme tragique en Vachon.

Autrement, il n'était qu'un mauvais soldat dont on avait fait un assistant-sous-officier parce qu'il avait trente-deux ans. Il haïssait l'Armée avec une ferveur incomparable.

Lanoué accompagna le caporal suppléant jusqu'à son dug-out, lui dit « à demain », puis se dirigea vers son propre abri. Il songea que son feu était éteint depuis quatre jours et qu'il ne devait pas faire chaud dans le caveau. Sans y entrer, il souleva le rectangle de jute qui servait de porte et jeta son havresac.

Il redescendit vers la section de l'H-Q.

CHAPITRE IV

Une blanche fumée montait sereinement de la cheminée de Gagnon. Le premier réflexe de Lanoue fut d'y jeter un bloc de neige, puis de courir se cacher derrière un arbre pour voir sortir une furie humaine; Il se retint et souleva la tenture de la porte.

Gagnon était étendu sur une molle couche de branches de sapin et fumait, les yeux mi-clos. Son dug-out était éclairé d'une lampe à huile qu'il avait obtenue du sergent quartier-maître, par Dieu savait quelle combine; un parfait petit poêle, fabriqué par l'industriel brancardier avec des boîtes vides de biscuits militaires, ronflait doucement dans un coin.

Avant de s'accroupir pour entrer, Lanoue donna un coup de pied sur les semelles de Gagnon, qui grogna :

— On peut jamais avouère la paix, Câlîce.

— Ta gueule, fainéant.

Lanoué s'assit dans un coin du dug-out, les épaules appuyées contre la muraille de terre. Il dit :

— Y fait ben chaud dans ta cambuse, diable de Xavier. Es-tu en train de faire brûler tes cornes ?

— Encore mieux que ça, mon Richard. J'chauffe mon

poêle avec des hard tacks⁽¹⁾, à soère. Ça brûle câlicement mieux que ça se mange, ces cochonneries-là.

— A ta place j'm'en garderais une couple de paquets pour les mauvais jours. Pas plus tard que demain soère, tu vas peut-être regretter les oignons d'Egypte.

— D'la marde !

Richard alluma une cigarette et s'amusa à lancer de longs jets de fumée au-dessus de la lampe, pour les regarder se dissoudre en nébuleuses spirales. La fatigue des quatre derniers jours, déclenchée tout à l'heure par le marmitage, commençait à s'appesantir sur lui.

— Comme on est tranquille tout d'un coup, dit Xavier. On se penserait quasiment rendus chez nous.

Richard ne répondit pas. Il savait que Xavier n'avait pas plus de chez-lui qu'il n'en avait lui-même. Après un nouveau silence, le brancardier demanda :

— Qu'est-ce que le major Latendresse t'a dit à propos de demain ? (« Le major Latendresse », c'était le major Cousineau.)

— On attaque demain matin comme de coutume, c'est toute. Y paraît seulement que c't'e fois-icitte, c'est bien la dernière. Mais si elle dure aussi longtemps que la première a duré en Normandie...

— Ouin, ouin, on a tous le temps de se faire « zigouiller », comme disaient les F.F.I. de Rouen. J'jonglais à ça tout à l'heure, Richard : d'après moé, y'a rien que deux manières d'en sortir, de c'te guerre-là : sur une civière attachée sur un jeep qui s'pousse vers l'arrière à quarante milles à l'heure, ou ben dans un trou su' le bord d'la route, avec deux pieds de terre par-dessus toé,

(1) Biscuits militaires.

ta carabine plantée dedans par la baïonnette et ton steel helmet accroché après.

— Tu seras ben chanceux d'avoir pas plus que deux pieds de terre su' l'ventre. Dans le civil, y'en mettent cinq.

— Non, six.

— Non, cinq. T'oublies l'épaisseur du cercueil.

Xavier demanda :

— T'as pas rapporté un p'tit quèque chose de Bruquecelles, Richard ?

— Non. Y m'en restait un peu et je l'ai bu en route.

— Ah, t'en fais jamais d'autres.

Il ferma les yeux pour aspirer une notable fraction de sa cigarette, puis les rouvrit.

— Qu'est-ce que t'as fait au juste là-bas ? demanda-t-il. Conte-moé donc ça un peu, ça me rappellera peut-être des souvenirs.

— Oh, j'ai pas fait grand'chose, pas grand'chose. J'sais pas si c'est parce que j'en perds, Xavier, j'sais pas si ça veut dire que j'suis plus soldat, mais cette fois-icitte, — tu me croiras si tu veux : j'ai pas eu le goût de faire autre chose que regarder vivre les civils.

Lanoue allongea les jambes, cala aussi parfaitement que possible ses épaules et ses reins fatigués.

«Quand j'suis arrivé dans le grand Bruxelles, j'suis d'abord allé prendre un bain à l'hôtel, et j'suis resté une heure et demie dans le bain. Après, j'suis descendu dans la salle à manger. J'avais pas ben faim, comme d'habitude, mais y'avait un petit orchestre qui jouait de la musique reposante et je l'ai écouté pendant deux heures. Après, j'suis allé faire presser mon battle-dress chez un tailleur civil. Après, j'suis sorti dans la ville.

« Il faisait un beau soleil de printemps. J'ai marché pendant deux jours et deux nuits en m'arrêtant partout et j'ai pas dormi plus que quatre heures; j'sentais pas de fatigue. Le troisième soir, j'suis entré dans un café où y'avait beaucoup de monde qui dansait et j'me suis mis à boire de la bière, à petits coups. Vers minuit, y'a une guidoune qui est venue me demander si j'voulais pas danser avec elle; j'lui ai dit que j'savais pas danser et je l'ai invitée à s'asseoir avec moé. Elle m'a tenu compagnie un bout de temps. Elle s'est bourrée de bière et de porto, puis quand elle a su que j'avais pas beaucoup d'argent, elle s'est excusée pour aller aux toilettes et elle est pas revenue. J'm'en fichais pas mal, elle avait l'air malade. J'ai continué à boire tout seul puis j'suis sorti vers quatre heures du matin quand y'ont fermé boutique. J'ai marché pour prendre l'air; puis au moment où j'avais le goût d'aller me coucher, le soleil est revenu comme la veille.

« J'avais jamais vu un soleil aussi bon. J'me rappelais même plus le chemin pour retourner à l'hôtel de la Place de Brouckère et j'me fichais de ça aussi. J'ai continué à marcher dans les rues. J'étais si ben que j'avais l'impression de marcher sur un nuage et y me prenait tout d'un coup l'envie de courir. J'étais pas saoul pantoute. J'étais heureux. J'étais plus dans l'armée, y'avait jamais eu de guerre, j'étais en Europe et le monde entier était heureux comme moé. J'sais pas comment expliquer ça... Y m'a pris envie de grimper sur le toit de l'Hôtel-de-Ville, en l'apercevant tout d'un coup dans le soleil, et de chanter « la Brabançonne ». — Tu vois ça d'icitte?... Y me semblait qu'ils m'auraient entendu jusqu'à Anvers !

— T'es encore saouïl, Richard.

— Non, j'suis pas saoul. Mais j'voudrais ben l'être jusqu'à la fin de la guerre, Calvaire !...

Lanoue fuma rêveusement. Il dit tout à coup :

— Qu'est-ce que t'en penses, Xavier, d'un maudit fou comme moé qui va en permission à Bruxelles après trois mois au front et qui a pas le goût de faire autre chose que de se promener dans les rues ?

— J'sais pas, dit philosophiquement Xavier. On est faits différents, c'est toute.

— Tu sais, Xavier, c'te maudite guerre-là... c'est rien qu'un rêve, rien qu'un maudit rêve. Ou, si tu veux, une brosse qui dure pour un gars depuis des mois, ou depuis des années. C'est quand tu vas passer quatre jours dans une ville comme Bruxelles pour te reposer que tu te réveilles, et quand tu te saoules que tu te dessaoules !

— J'sais c'que tu veux dire. C'est mauditement dur quand on revient. T'as fini par retrouver ton hôtel, toujours ?

— Eh oui... puisque j'suis revenu jusqu'icitte. J'ai rencontré un tombereau attelé d'un vieux cheval, avec 5 ou 6 personnes dedans. Une famille complète. Y'étaient en guenilles, l'air plutôt malpropre, et y parlaient un patois dont je comprenais pas un maudit mot. Des espèces de bohémiens, j'pense. Mais y'avaient l'air heureux !... Ça riait, ça chantait, s'donnait des claques dans le dos pour se réchauffer !... J'sais pas si j'avais vu des gens aussi heureux et aussi insoucians depuis que j'suis au monde. J'leur ai demandé mon chemin. Y m'ont fait monter avec eux autres tout en continuant à rire, et y m'ont reconduit par toutes sortes de détours jusqu'à deux rues de la Place de Brouckère. J'avais envie de rester avec eux autres.

Lanoué réfléchit.

« On dirait que les gens de ces vieux pays-là, y sont plus heureux que nous autres. Qu'ils ont pas nos soucis, ou qu'ils s'en fichent. C'est souvent pauvre comme du sel, et pourtant, avec le peu qu'ils ont, on dirait qu'ils savent mieux prendre la vie que nous autres. Qu'est-ce que t'en penses, Xavier ?

— Moé non plus j'ai pas de soucis, Câlce. C'est comme ça qu'y faut vivre.

Lanoué examina Xavier, qui s'était arrêté sur cette phrase comme sur le bord d'un secret aussi simple et aussi mystérieux que la vie elle-même. Aussi mystérieux que sa vie à lui, qui était si simple pourtant; mais Lanoué essayait de percer le secret de la vie d'un autre. On pouvait connaître un être. On ne le comprenait jamais vraiment.

Lanoué connaissait Gagnon depuis le début de la guerre, c'est-à-dire depuis des temps immémoriaux. Gagnon avait vingt-six ans et il était au bataillon, avec Lanoué, l'un des rares vestiges du premier contingent de '39. Au front depuis la Normandie, comme riflemen d'abord, puis comme brancardier après une blessure qui lui avait fait, disait-il, « trouver la manière de se placer les pieds », il avait tout traversé sans que rien n'altérât son caractère. On ne lui avait jamais vu manifester de peur, bien qu'il fût depuis longtemps « revenu » du front, comme tout homme sensé qui a donné sa mesure et mérite un repos. Gueulard, vantard et chiâleux par nature, l'intensité du danger, dans les pires heures, faisait monter sa verve en crescendo. A ceux qui manifestaient de l'émoi il lançait des boutades sinistres, puis éclatait en saccades de rire nerveux qui se terminaient assez

souvent par une quinte de toux. Il aspirait chaque jour une quantité phénoménale de fumée de cigarette, ayant des sources d'approvisionnement clandestines. On chuchotait parfois qu'il était malade.

Mais il n'aurait pas fallu lui dire cela en face. Il était le meilleur brancardier du bataillon. Son poste n'avait rien d'une sinécure, il l'aimait uniquement à cause de certains privilèges attachés à l'honneur de faire partie de l'H-Q. Il avait déjà secouru des douzaines de ses camarades sous le feu, avait pansé un plus grand nombre d'Allemands blessés. Il avait une manière à lui de courir sur le champ de bataille en « tricotant » comme un lièvre à travers les explosions, et rien ne l'atteignait. Il disait qu'il ne suffisait pas d'entendre venir les obus, mais qu'il fallait encore les « sentir venir »; il avait certainement pour cela un sixième sens professionnel. Il attribuait l'accident de son unique blessure, reçue à Falaise, au fait qu'il avait bu du calvados avant l'attaque.

Et enfin, il parlait au major d'égal à égal. Il lui disait : « J'en ai passé des majors avant vous, major, et j'suis capable d'en passer bien d'autres ». Le major prenait Xavier avec un grain de sel, comme de juste. Mais il le traitait avec une indulgence rare. Même les officiers supérieurs avaient du respect pour les vieux de '39.

Xavier semblait plongé jusqu'au fond de lui-même pour méditer sur la vie, une opération dont peu de ses compagnons le croyaient capable. Lanoue, ayant vidé son sac, ne disait plus rien lui non plus. Il somnolait à moitié.

— C'est comme ça qu'y faut vivre, mon vieux Richard ! réaffirma Xavier comme émergeant d'un puits.

Richard rouvrit les yeux et regarda Xavier. Chacun avait son rêve plus ou moins vague ou précis. Mais ancré, récurrent, sempiternel; son rêve moteur. « Le rêve intérieur qu'ils n'achèvent jamais . . . » s'était un soir remémoré Richard en écoutant parler des soldats au bivouac. Ou simplement son vice imaginatif, né peu à peu des années d'exil et de retranchement de la vie normale. C'était parfois un souvenir, cristallisé par le recul du temps et enrichi mille fois par mille séances de rappel; c'était plus souvent un projet d'après-guerre, simple et réalisable jusqu'à la puérilité, ou grand et irréalisable comme les rêves nés de la disette affreuse du présent. Ces rêves étaient fascinants comme les mirages.

« Encore hier, dit Xavier sorti de son puits, j'avais une discussion avec le major. J'y ai dit : — Qu'est-ce que vous avez tant à craindre pour vot' peau, major ? On meurt rien qu'une fois, Câlise ? » J'ai dit : « Vous avez beau avoir des couronnes su' les épaules, major, vous êtes pas fait différent de nous autres. »

— T'as parlé comme ça au major ?

— Çartainemangne ! Penses-tu qu'y m'impressionne, le major Latendresse ? Tu sais que j'ai été son batman (1) quand y'était p'tit lieutenant en Angleterre, hein ? Et quand t'as été batman pour un officier pendant deux ans, tu peux quasiment dire que tu y as vu le cul.

— Le major Cousineau est un bon commandant de compagnie, Xavier. Aimerais-tu mieux un commandant comme le major Larue, qui se promène nu-tête sous les obus comme s'il marchait sur la rue Ste-Catherine un samedi soère et qui crie à ses hommes : « Suivez-moé, Ta-barnaque » ?

(1) ordonnance.

— Larue, c'est encore un beau câlice, ça ! dit Xavier d'une voix qui enfermaït toute sa haine de l'autorité.

— T'aimes personne, Xavier. T'insultes tout le monde, tu te moques de tout le monde. Tu t'aimes pas toé-même, c'est ce qui te fait mal.

Xavier devint blême et fit claquer ses dents; un moment, il parut sur le point de bondir sur son ami. Lanoue ne bougea pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là que je m'aime pas moé-même ? articula-t-il d'une voix changée.

— Que t'as pas le droit de parler du major Cousineau comme ça. Y t'a accordé ben des chances par le passé et tu le sais mauditement ben. Te rappelles-tu la fois que t'as déserté et que les Provosts t'ont ramené par les oreilles ? Sans le major Cousineau, tu passais en cour martiale.

— O.K., O.K. . . dit Xavier en se décontractant par degrés. O.K., le major Cousineau est un bon yable au fond. — On est faits différents, c'est toute. Y m'a conté une fois qu'il avait « quelque chose devant lui », comme y dit. D'abord, y'a sa femme et son p'tit gars au Canada. Pis y'a de l'argent, de l'instruction, et y veut se lancer dans les affères après la guerre. C'est pour ça qu'y tient tant à sa peau, qu'y m'a dit. Moé, j'ai pas de femme, pas même une blonde qui m'attend queuque part, et mes enfants, j'les connais pas. J'suis parti de chez nous quand j'avais seize ans parce que j'avais dix frères et quatre soeurs et que le bonhomme voulait pus de moé, et j'y ai jamais retourné. J'ai pas d'argent non plus, et les affères, j'm'en câlice.

L'excitation de Xavier était tombée. Il pensa un moment, puis il dit :

— Moé, j'suis rien qu'un tramp, j'suppose.

— On est tous des tramps, Xavier. Qu'est-ce qu'on ferait icitte si on n'était pas des tramps, hein ? Les civils du Canada, qui sont si loin d'être comme ceux d'icitte, avaient peur de nous autres quand ils nous voyaient arriver dans une ville; c'qui ne les empêchait pas d'écrire dans leurs journaux qu'on allait se battre pour sauver la Chrétienté. Y'en a qui voulaient pas nous voëre, malgré leur chrétienté en péril. Y se sauvaient dans leurs églises. — Eh ben, qu'on les aime ou qu'on les aime pas, paraît qu'y en faut, des tramps comme nous autres, Xavier . . . Des « Canadiens errants », comme dit la chanson de chez nous. De c'te race-là, y'en a toujours eu et y'en aura toujours. Quand ça sera pas pour sauver la Chrétienté, ça sera pour sauver autre chose, c'est toute. »

Xavier se redressa une fois de plus sur sa couche.

— O.K., on est tous des tramps icitte, dit-il d'une voix véhémence. La « Chrétienté », j'm'en câlice aussi ben que toé, moé, et le « Canadien errant qui parcourt en pleurant les pays étrangers », c'est les p'tits vieux qui chantent ça chez nous, ceux qu'ont jamais été plus loin que Québec. — Mais qu'on y retourne, chez nous, par exemple ! . . . Que le Régiment du St-Laurent parade dans les rues avec la fanfare en tête ! . . . Les p'tits vieux dans leu' chaises berçantes qui passaient leu' temps à me dire (imitant la voix chevrotante des p'tits vieux dans leurs chaises berçantes) : « Quand t'auras fait le tour de not' jardin, toé mon jeune ! . . . » J'ai hâte de les revoëre. moé, les p'tits vieux ! . . .

— Qu'est-ce que tu vas leur conter aux p'tits vieux, Xavier ?

— Qu'est-ce que j'vas leu' conter ? cria Xavier. J'vas d'y dire, aux vieux maudits :

« As-tu fait la guerre de '39, toé ? — As-tu vu les vieux pays, vieux câlice ? As-tu été en Angleterre, en Ecosse, as-tu vu le blitz de Londres, toé ? — As-tu vu la Normandie, la Belgique, as-tu vu Paris ? (1) As-tu paradé dans les rues de Dieppe en te faisant crier « bravo ! » par dix milles personnes ? — As-tu des amis en n'Hollande, as-tu reviré des brosses à Bruquecelles, t'es-tu battu en Allemagne ? As-tu fourré des Allemandes, vieux sacrement ?

— T'as pas encore fourré d'Allemandes, Xavier.

— Non ? Eh ben j'te gage que demain soère, j'vas coucher avec une. — Dans tous les cas, j'vas d'y dire, aux vieux câlices ! Moé, Richard, j'suis rien qu'un p'tit colon du Lac St-Jean, O.K. — J'ai pas d'instruction. — J'suis pas joli. — J'ai jamais couché avec une femme autrement qu'en payant pour. J'suis pas né dans une famille de ceux qui font pipi dans la soie et qui viennent en Europe pour voère les monuments, moé. J'ai pas eu grand'chance dans la vie, moé. — Mais si je meurs avant mon temps, au moins, j'aurai vu queuque chose, dans ma maudite vie ! C'est pour ça qu'on est venus jusqu'icitte, nous autres ; c'est-y vrai, ça ? . . . »

Les deux compagnons causèrent encore quelque temps. Ils parlèrent de ce qu'ils avaient vu à la guerre. Puis leur conversation se ralentit peu à peu, avec le battement de

(1) Xavier avait déserté pour aller à Paris au début de l'hiver.

leur sang dans leurs artères et la flamme de la lampe, qui avait besoin d'huile et devenait fumeuse.

— J'la remplirai pas à soère, dit Xavier. J'la remplirai pus pantoute parce qu'on s'en servira pus. »

Il était tard et ils tombaient tous deux de fatigue. Xavier essayait encore de réfléchir, pourtant, les sourcils durement froncés; il demanda :

— Où est-ce que tu penses qu'on va être rendus demain à c't'heure-icitte, Richard ?

— J'sais pas, Xavier. Dans la marde jusqu'au cou, j'suppose, comme de coutume quand on attaque.

— Ouin, réfléchit Xavier. C'est vrai qu'y a pas de différence entre la guerre et la marde.

— Y'en a une, Xavier, y doit y en avoir une. Mais on n'est pas placés pour la voir tout de suite. C'est plus tard, ailleurs qu'icitte . . . »

Xavier entonna son refrain favori : « *Là-haut, sur ces montagnes ! . . .* » Puis il interrompit son chant pour bailler largement. Sa fugue verbale lui avait procuré une détente bienfaisante qui commençait à se faire sentir. Il avait pété sa broue. Richard Lanoue était son plus véritable ami. Xavier, avec les civils, était un grand timide dont les refoulements étaient extrêmes; il était, par exemple, l'un des rares gars du bataillon qui n'avaient pas appris l'anglais en Angleterre. Il avait été en Angleterre pendant cinq ans.

Il s'étira, et son bras frôla la paroi du dug-out. Il regarda sa manche souillée de suie et dit, philosophiquement cette fois :

— Câlce ! . . . »

Ils furent plusieurs minutes sans parler, lourds de sommeil. Xavier dit tout à coup :

— As-tu peur d'être tué demain, Richard ?

— Non. Toé ?

— Moé non plus.

Le front de Xavier se plissa terriblement sous un dernier effort de réflexion. Il leva les yeux vers le plafond très bas du dug-out. Il dit, les dents serrées :

— Non, j'ai pas peur, Richard. J'ai peur de rien, moé. De rien. »

Richard ne répliqua pas. Xavier eut un air très sombre, et le ton très frappant de ceux à qui beaucoup de misère et beaucoup de réflexion ont fait découvrir un secret fondamental de la vie. Il dit :

— Le bon Yeu, y m'en doit trop à moé. »

Lanoue écrasa sous son talon sa dernière cigarette.

— J'vas aller me coucher, Xavier. Salut.

— Salut, Richard.

CHAPITRE V

L'aube spectrale. La terre et les arbres sont chargés encore des arômes pesants de la nuit. Le printemps vient de naître. Un brouillard dense, blanc comme du lait, circonscriit la colline, la recouvre et l'enveloppe.

Toute la nuit des grondements confus d'artillerie lourde ont résonné sur la campagne, léthargique depuis des mois. Ce matin enfin, elle va s'emplir de vie.

— Lève-toé, vieille botte ! C'est à matin le matin !

La colline entière s'éveille.

Des files d'hommes khakis, que l'on dirait sortis du ventre même de la colline, en dévalent lentement et se rejoignent. Le défilé est bientôt ininterrompu, et ondoie comme un long serpent sur le sentier tortueux entre les arbres.

Le cliquetis est menu, le piétinement rythmique et sourd. Le bagage est léger sur le dos des hommes et à leur ceinture, celui du « battle order ». Les petits havresacs bourrés et anguleux, encerclés de la couverture grise, sont durement collés aux épaules, et les carabines, pointées présentement vers la terre, oscillent au rythme des jambes. On s'est livré une fois de plus au dépouillement ascétique de l'action. Les jeunes ont été instruits par les

vétérans. Chacun porte accroché à soi tout ce dont un soldat qui part à l'attaque a besoin pour se battre et vivre pendant des jours et des nuits, mais sans une once en trop.

La tête de la file laisse l'éminence derrière elle et atteint la route. Le village frontière, vide et mort, est bientôt traversé, et les hommes, à mesure qu'ils débouchent dans la plaine, se dispersent en petits groupes hésitants. Une brise légère vient d'arriver on ne sait d'où; le brouillard opaque s'agite. Il ne tiendra pas jusqu'à midi.

— Peloton quatre, ici !

Quelques groupes de soldats s'agglomèrent rapidement pour former l'unité du peloton. Le capitaine Beauvais paraît avec une bouteille de rhum, et sert les rations doubles dans le verre minuscule. Trois ou quatre des hommes ne boivent pas et viennent tour à tour offrir leur double gorgée aux brancardiers; ils disent à mi-voix :

— Si j'suis blessé aujourd'hui, — tu viendras me secourir, hein ?

10 heures 30 approchent. Le roulement de l'artillerie s'amplifie. Les grands obus de vingt-cinq livres commencent à filer par-dessus les hommes dans un murmure soyeux, presque caressant.

— Peloton quatre, dit d'une voix calme le capitaine Beauvais, déployez-vous en ligne de tirailleurs. » Il est accompagné du sergent Lanthier, qui inspecte chacun d'un dernier coup d'oeil et dit un mot ici et là.

— Peloton cinq...

— Peloton six...

La compagnie tout entière se déploya en une ligne immobile et longue qui barra la plaine boueuse. Le brouillard commençait à s'alléger et circulait maintenant dans la brise du matin. L'aiguille des minutes, sur la montre du

capitaine Beauvais, indiqua 10 heures 28, 10 heures 29 . . . 10 heures 30. Une fanfare de canons et de mortiers, dissimulés partout dans les collines, les vallonnements, les ruines de fermes et les bocages, éclata tout à coup sur la campagne, et la ligne des hommes d'infanterie s'ébranla pour marcher à l'attaque.

L'ennemi à son tour venait d'ouvrir un feu de barrage. Des champignons de feu apparurent dans la brume, suivis d'explosions étranglées. Il y eut un léger frisson d'hésitation dans la ligne. Le capitaine Beauvais, quoique marchant à quatre ou cinq pas en avant, s'en aperçut aussitôt; il tourne à demi la tête pour crier :

— Vous en faites pas, les gars, ils tirent à l'aveuglette. Y peuvent pas nous voir. Hâtez le pas, il faut profiter de ce brouillard-là !

Le tir ennemi, bien que faible encore, ne tarda pas à se déployer dans un ordre mathématique. Les explosions se multiplièrent, avancèrent comme une marée à la rencontre de la ligne d'infanterie, furent bientôt sur elle.

— A terre ! cria le capitaine quand il vit un cratère de flammes s'ouvrir à vingt pas de lui. Il se retourna pour être sûr que les hommes obéissaient bien à son ordre, puis se jeta lui-même à plat ventre.

Les explosions tonnèrent sur le peloton et le brouillard s'empoisonna d'une fumée fétide.

Cette première salve ennemie dura sept minutes. Deux gars atteints par des éclats restèrent au sol en appelant à l'aide. Gagnon et Lavigne les pansèrent rapidement, puis s'étant assurés que leurs blessures n'étaient pas graves, les mirent à l'abri dans un repli de terrain. Des ambulanciers en jeep parcoureraient plus tard le champ de bataille.

La compagnie se remit en marche, longue ligne zigzagante mais ferme. Le canon tonnait maintenant de tous les côtés à la fois.

On entendit bientôt le survol d'avions qui passaient rapidement, à très faible altitude, en direction de l'Allemagne : Lanthier, qui savait les reconnaître au son, éleva la voix pour dire que c'étaient des Typhoons. Quelques hourras lui firent écho. On entendit plonger les vautours d'acier, à un mille ou deux de distance, sur des positions invisibles comme eux-mêmes; puis la plaine parut ébranlée dans ses fondements.

Les hommes continuaient d'avancer, dans un ordre parfait de champ de manoeuvres. Jamais une attaque de grande envergure n'avait été menée aussi harmonieusement. La plaine allemande devint bientôt un champ de culture, et les bottines écrasèrent de gros tubercules jaune sale qui émergeaient de la boue, vestiges de la dernière récolte.

— Ce sont des rutabagas, dit le capitaine Beauvais. C'est avec ça que vos ennemis se nourrissent depuis des mois, mes enfants. — Y'a pas à dire, y doivent pas avoir le moral très haut de ce temps-ci !

Quelques lascars y allèrent de leurs commentaires et la détente fit du bien, surtout aux jeunes conscrits. Ils aimèrent leur commandant de peloton, d'un seul bloc. Ils eurent le désir de le suivre jusqu'au bout de l'Allemagne.

* * *

Ils traversèrent des lignes de tranchées évacuées, dépassèrent des bâtiments de fermes dont il ne restait que des pans de murs.

Il y avait près d'une heure que la compagnie « B » était partie. Même en des conditions aussi idéales que possible, il était rare que l'avance d'un corps d'infanterie au front ne fût pas comparable à la marche d'une tortue. Les heures et les groupes d'heures passaient comme les étapes d'un temps qui n'était plus divisé pour les besoins de la vie ordinaire et dont on perdait vite la notion.

Les hommes continuaient de progresser en plongeant fréquemment dans la boue, sous des orages mineurs d'obus; ces haltes forcées de début de journée étaient simplement énervantes pour des hommes tendus de n'avoir encore rien fait. Autrement, le barrage n'était pas vraiment dangereux. On eût dit que l'Ennemi, cette présence presque toujours invisible et mystérieuse dans la guerre moderne — où sont les batailles rangées d'antan ! — n'était pas réveillé.

On ne savait pas qu'il avait été assommé pendant la nuit.

* * *

Sauf un poste de mortiers de quatre pouces, installé derrière une butte, qui avait été anéanti sous leurs yeux par un coup direct, les hommes n'avaient rien vu encore. Ils marchaient comme s'ils eussent été une équipe d'explorateurs sur une planète étrangère. Pis qu'en Normandie. Il n'y avait même pas des cadavres de bestiaux pour rappeler la vie. Le brouillard s'était éclairci graduellement : mais il rendait encore la visibilité nulle au delà de trente verges. Le capitaine Beauvais fit arrêter un moment ses hommes et tenta de scruter le terrain. Puis il donna l'ordre de repartir d'un pas plus lent, en observant rigoureusement l'intervalle de quinze pieds, et le mot

passa de bouche en bouche. Les hommes repartirent. Ils tenaient cette fois leurs carabines à deux mains à hauteur de la hanche.

Des coups de feu ténus claquèrent dans la brume. Les susurrements étaient si significatifs aux oreilles que les vieux hommes se jetèrent par terre, vite imités par les jeunes.

— Apportez une Bren icitte ! cria le sergent Lanthier.

Un mitrailleur rampa rapidement vers lui en poussant son arme, suivi de son assistant. Les deux gars vinrent s'immobiliser près de Lanthier.

— On est arrivé aux tranchées occupées, dit le sergent à voix basse. Donnez un feu de couvert bien nourri pour leur faire rentrer la tête, là-bas, pendant que j'vas aller voère le capitaine.

Les trois caporaux arrivaient en courant, pliés en deux. Ils se jetèrent à plat ventre.

— Où c'qu'est le capitaine ? demanda Lanthier.

— Blessé, dit Hurtubise. Y'a perdu connaissance et y'a la face pleine de sang.

— Maudit ! Y manquait plus que ça ! »

La Bren se mit à chanter.

« Eh ben, allez le retrouver, Dubuc et Lanoue. J'vas aller faire une reconnaissance en avant avec Hurtubise. T'as des grenades, Hurtubise ? »

— Ben sûr, dit Hurtubise en tâtant ses poches. Il était, à son ordinaire, calme et pondéré comme un sergent-major de trente ans de service. Pour ceux qui l'avaient connu au début de la campagne, il était l'un des phénomènes les plus remarquables de cette guerre.

La Bren gunner tirait de courtes rafales. Lanthier lui dit de cesser le feu pour ménager les munitions. Les deux

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

sous-officiers partirent en rampant dans la direction des tranchées, bénissant le brouillard comme une manne céleste. Ils avancèrent pendant cinq minutes; ils s'immobilisèrent tout à coup : deux espèces de spectres blancs, les bras haut comme pour conjurer, émergeaient de la brume devant eux.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? grogna Hurtubise. Ils levèrent leurs Stens. Ils s'apprêtaient à tirer, quand les spectres se mirent à agiter les bras; ils avançaient toujours. Ils commencèrent à crier ensemble :

— Kamerad ! . . . Kamerad ! . . .

— Quelle sorte de maudite mascarade que c'est ça ? grinça Hurtubise. J'ai envie de tirer dessus.

— Non, attends un peu, dit Lanthier en lui mettant la main sur le bras. Y veulent probablement se rendre, mais on fait mieux de pas remuer tout de suite. C'est peut-être un de leurs pièges.

Les deux spectres prenaient forme humaine; les deux sous-officiers distinguèrent bientôt, sur leurs espèces de robes de nuit en coton blanc, d'immenses croix rouges qui leur donnaient l'aspect d'anciens Croisés. C'étaient des brancardiers de la Werhmacht, accoutrés d'après une mode nouvelle. Leurs camarades de la tranchée devaient les déléguer aux Canadiens pour leur apprendre qu'ils désiraient se rendre.

Lanthier leur lança un « *Halt !* » qui les figea sur place et les mit en joue; ils agitèrent leurs bras passionnément et redoublèrent leurs « kamerad ! » Au même moment, une vingtaine de soldats allemands apparurent, tête nue et les mains jointes derrière la nuque. Ils s'avançaient en braillant en chœur :

— Nicht kaput ! . . . Kamerad ! . . . Nicht kaput ! . . .

UNIVERSITY OF TORONTO
JAN 10 1962

Hurtubise abaissa son Sten gun et se leva. Lanthier, après s'être assuré que les camarades avaient tous les mains jointes derrière la nuque, se leva à son tour pour les recevoir. Les pauvres diables laissèrent échapper des exclamations de joie. Plusieurs se mirent à courir pour aller plus vite. Cinq ou six autres étaient blessés et avaient un bras en écharpe ou la tête enveloppée de pansements; il y en avait un, enfin, qui avait une guenille tout ensanglantée roulée autour d'un genou, et il était soutenu par deux de ses compagnons.

Ces Allemands étaient hagards et trahissaient dans leurs yeux la ruine de l'Allemagne entière. Quelques-uns cependant avaient l'indifférence du soldat de profession qui en a vu d'autres, et ne trahissaient que du mépris. Un petit bonhomme décoré, en passant près de Lanthier, le regarda avec un air perdu. Puis il se prit la tête à deux mains et dit en français :

— Terrible bombardement !... Terrible !... *Toute la nuit !...* Terrible guerre !...

— Vous en avez pas encore eu assez à mon goût, répondit Lanthier. Il cracha par terre, puis sortit sa courte pipe de sa poche et l'alluma.

Quand les prisonniers se furent alignés d'eux-mêmes en ordre de peloton, avec la belle discipline allemande, Lanthier les mit en marche, lui devant et Hurtubise derrière. Ils rejoignirent les hommes.

— Où est le capitaine ? demanda Lanthier à Lanoue qui s'avavançait vers lui.

Lanoué hésita un instant.

— Le capitaine Beauvais est mort, Lanthier.

Lanthier fit « *Hein ?* » en montrant toutes ses dents. Un obus s'écrasa à quelques verges d'eux et fit jaillir de la

boue. Lanthier retira sa pipe de sa bouche.

« Une balle en plein front. Y'a même pas su ce qui lui arrivait, le pauvre diable. Viens voir ça. »

Quelques gars du peloton étaient rassemblés autour du cadavre. Le capitaine était couché sur le dos, les yeux grands ouverts, le cou et la bouche tordus dans quelque véhémence parole que la mort avait étranglée. Il avait probablement voulu crier un ordre à ses hommes, quelque avertissement. Son casque avait roulé à quelques pas de lui et une étoile vermeille sur son front indiquait l'endroit où la balle l'avait atteint. Un peu de sang dégoulinait au long de son nez, tombant goutte à goutte dans sa bouche ouverte.

Lanthier le contempla, sans rien dire. Même les soldats les plus endurcis comme lui ne s'habituait jamais tout à fait à la mort. Le capitaine Beauvais était le premier mort de la journée.

Xavier Gagnon était penché sur le cadavre quand Lanthier était arrivé. Apercevant les brancardiers de la Werhmacht à l'aspect de Croisés, il se dirigea vers eux. Un soldat de son expérience et de sa spécialité était au-dessus des animosités officielles; on le voyait maintenant engagé, avec ses confrères de l'autre camp, dans une conversation qui ressemblait à un meeting de techniciens où les gestes eussent été aussi importants que les paroles.

Quant aux autres captifs, ils causaient avec chaleur; et échangeaient des poignées de main. Ils se félicitaient de s'en être tirés à si bon compte. Les Allemands capturés par des Canadiens étaient ordinairement ainsi. Convaincus de trouver, chez un ennemi naïf et bon enfant, une bienveillance qu'ils n'accordaient pas à leurs propres prisonniers et dont au reste ils se moquaient. (C'était une

autre histoire quand ils avaient à faire avec les Anglais, ou les vengeurs de la Division polonaise : ils exéçraient les premiers, redoutaient les seconds comme un fléau de Dieu.)

Après avoir examiné un instant le capitaine mort, Lanthier se pencha sur lui et lui enleva le porte-carte qui contenait le plan des opérations. Il n'avait ni le temps ni le goût de l'ouvrir tout de suite; il passa l'étui à son cou. Puis il se retourna. Il se trouva face à face avec l'un des kameraden, qui s'était approché jusqu'à dix pieds et avançait curieusement la tête, cherchant à découvrir le grade de l'officier. Surpris par la brusque volte-face du sergent, il retira la cigarette qu'il avait à la bouche et retraits prudemment vers le groupe de ses compagnons.

— Qui est-ce qui a fait ça ? dit lentement Lanthier en montrant du doigt le cadavre du capitaine. *Qui est-ce qui a tué le capitaine, hein, bande d'enfants de chienne ?* rugit subitement Lanthier.

Ils reculèrent comme un troupeau sous le fouet. Il avait levé sa mitraillette et la promenait de droite à gauche, visant les hommes tour à tour; il semblait en proie à un violent débat avec lui-même.

L'un des prisonniers se mit à gémir faiblement :

— Ni !... Ni !...

Lanthier le regarda : il reconnut celui qu'il venait de surprendre dans son dos. Il braque son Sten et fit deux pas lents de fauve.

— Vous n'avez pas le droit de tirer sur un ennemi qui a capitulé ! — Les lois de la guerre . . . s'y opposent ! »

La voix était lente et sans timbre, comme d'une gorge malade; l'accent étrange. Lanthier braqua ses yeux, puis son arme : il vit dans le groupe des prisonniers un homme

maigre et de haute stature, portant les insignes de sergent, et que personne n'avait remarqué jusque-là.

Lanthier marcha vivement vers lui comme un tigre qui cherche une proie et vint se camper sous son nez. Puis il arracha son Sten qu'il portait en bandoulière, le jeta derrière lui et ferma les poings.

L'autre aurait pu se demander en ce moment comment était fait un hôpital allié pour blessés ennemis. Il se le demandait peut-être; mais il ne bronchait pas, tandis qu'il regardait Lanthier avec une sorte de calme tragique.

— Qu'est-ce que ça vous donne de tirer sur nous autres quand vous avez décidé de crier « kaput » aussitôt après ? » commença Lanthier de sa voix d'engueulade. « Ça fait huit mois que j'me le demande, — et c'est toé qui va me le dire aujourd'hui avant que j'te casse la gueule, mon enfant-de-chienne. — C'est toé qui commandes c'te gang-là, hein ? Donc c'est toé qui as donné l'ordre de tirer ! »

Le grand Allemand n'eut qu'un geste de recul presque imperceptible; il sembla se recueillir pour trouver ses mots en français, et sa voix à l'accent étrange sortit de nouveau de la gorge malade :

— Nous n'avons jamais le droit de jeter les armes avant de nous être battus : les ordres et l'honneur s'y opposent ! — So Ist der Krieg ! C'est la guerre, sergent. »

Il regarda Lanthier dans les yeux et sa voix ne devint que très légèrement frémissante pour ajouter :

« Puisque c'est moi qui donner l'ordre tirer, — tuez-moi si vous voulez, sergent. Mais épargnez les hommes. Eux avoir obéi à mes ordres. »

Lanthier baissa la tête. Il s'y connaissait en hommes. Il n'y avait pas plus de héros, songeait-il, dans l'armée al-

lemande que dans l'armée canadienne; les hommes de cette trempe, en fait, étaient rares partout, et quand un Etienne Lanthier en rencontrait un, il se devait de le reconnaître.

Mais il y avait trop longtemps qu'il haïssait l'ennemi. Il y avait trop longtemps qu'il avait des raisons de le haïr, ayant vu trop de ses oeuvres, trop de saloperies perfides; des soldats canadiens fusillés en Normandie après s'être constitués prisonniers, des brancardiers abattus délibérément dans l'exercice de leurs fonctions, des Beauvais morts sans nécessité. Il était lui-même en proie, depuis quelque temps, à certaines angoisses sourdes, semblables à des prémonitions funestes, dont il n'avait soufflé mot à personne et qui le faisaient souffrir comme une bête. Il entendait tout à coup, au plus souterrain de lui-même, un obscur avertissement qu'il avait sa propre vie à venger par anticipation.

Ce sentiment le mordit au coeur. Il releva la tête et retrouva la face stoïque de son ennemi, attendant son sort. Lanthier ne sut quel symbole il découvrait soudain dans cette face qui le guettait. Ces yeux pleins d'un défi aussi tranquille et aussi sûr, bien qu'ils ne fussent pas provocants.

Il eut horreur de tout ce qui se passait en lui depuis un minute, — depuis des semaines, — depuis plus longtemps peut-être. Ne se sentant pas la force d'y réfléchir une seconde de plus, il fit un léger « han ! » et lâcha son poing dans la face de son ennemi. L'Allemand ferma les yeux et alla au sol comme il fût allé au plancher dans une arène.

Plusieurs gars du peloton s'étaient approchés. Lanthier leur commanda de se reformer en ligne de tirailleurs en

observant rigoureusement les intervalles, puis de s'aplatir en attendant les nouveaux ordres. Quelques obus tombaient ici et là. Il détacha un homme pour escorter les prisonniers à l'arrière, appela le gars du walkie-talkie, s'empara de l'appareil.

Le major Cousineau, resté au pied de la colline pour diriger la compagnie par sans-fil, attendait l'appel de Lanthier. Sa voix parvint dans un fort grésillement. Après l'échange rituel de mots de code, il dit :

— Lanthier ? Je viens d'apprendre la nouvelle. Pouvez-vous prendre charge du peloton ?

— J'peux faire mon possible, monsieur. On continue ?

— Oui, et y'a pas de temps à perdre. Les deux autres pelotons ont déjà fait un bon bout. Quant à vous-autres, votre prochain objectif est le moulin sur votre gauche. Vous devez plus en être loin maintenant. Emparez-vous de ça au plus vite, et tout droit sur le village. Les deux autres pelotons vont vous attendre pour attaquer. Pas de questions ?

— Non, monsieur.

— Bon. Remettez tout de suite votre peloton en marche, et restez en communication avec moi.

— Très bien.

Le major coupa. Lanthier rendit l'appareil et donna quelques instructions aux caporaux qui s'étaient groupés autour de lui. Puis il les renvoya à leurs sections respectives et remit le peloton en marche. Ils traversèrent la ligne de tranchées évacuée, puis deux autres, également évacuées. Le barrage était passé et avait fait son oeuvre : là était le secret de la fuite des Allemands ou de leur reddition rapide. « Terrible bombardement... Terrible guerre !... » avait dit tout à l'heure le pauvre diable. On

était chanceux malgré tout de faire partie de l'armée la plus forte. Il n'en avait pas toujours été ainsi depuis cinq ans. La vie était une roue qui tourne.

Des cadavres, au fond des tranchées, étaient étendus ou roulés en boule dans l'affaissement de la mort, avec des blessures énormes à la tête, à la poitrine, au ventre ou dans le dos. Quand on avait la curiosité de regarder leurs figures et leurs mains, on constatait qu'ils étaient déjà verts. Les soldats allemands, mal nourris depuis des mois et souvent malades, devenaient verts aussitôt après leur mort.

Et tous ils portaient, gravée sur la boucle de leur ceinture, la devise de leur armée : *Gott mit uns !* Dieu avec nous.

Il y en avait un, sentinelle sans doute, qui était resté agrippé au parapet de son abri, scrutant encore l'horizon d'un affreux regard vide. Lanthier, en enjambant, lui lança son pied sous le menton. Le cadavre disparut au fond du trou.

CHAPITRE VI

Rien, dans sa figure fermée et sa mâchoire redevenue de pierre, ne décelait ce qui se passait en lui.

Lanthier n'était pas une brute : rien qu'une grande force nouée que des conflits rongeaient. Au physique, il était de taille moyenne avec des épaules larges et une poitrine profonde. Il avait, de dos, la carrure d'un piédestal. Sa tignasse blonde avait résisté à l'usure de cinq ans de casque et surplombait un front sculpté par des muscles d'atlante. Ses yeux bleus s'allumaient dans les emportements : ils jetaient des éclairs, on aurait dit des sabres dégainés au soleil. Sa voix était devenue rauque pour avoir trop tonné dans la fumée des pubs. Et il avait le teint d'un homme qui n'aurait jamais dormi sous un toit.

On l'appelait « le Chef ». Ainsi l'avaient baptisé des civils de France après la libération de leur bourg par le régiment, ils n'avaient que donné un nom à un vieux fait. Lanthier possédait l'autorité véritable. Il fascinait et retenait les hommes par une partie obscure d'eux-mêmes, sans paraître en avoir nul souci. Il trouvait naturel qu'on discutât parfois ses ordres, et, pour peu qu'il fût échauffé, se plaisait à l'entrain fougueux de ses propres discours. Il avait souvent eu l'étrange patience, à des heures indues, de s'engueuler longuement avec des soldats ivres (il est

vrai qu'il lui arrivait à lui-même de rentrer ivre) pour convaincre chacun d'aller se coucher. Depuis qu'on était au combat, la plus grande menace qu'il eût faite à un homme avait été d'accomplir sa tâche à sa place.

Mais un jour, en Angleterre, il avait donné un ordre formel à deux de ses gars et ils avaient refusé non moins formellement d'obéir — c'étaient deux vieux durs de l'époque du « çartainemangne », n'ayant jamais admis que les chevrons blancs cousus sur la manche de Lanthier lui conféraient quelque chose qu'ils dussent prendre au sérieux — il avait soudain cessé d'être leur pair. Il avait bondi sur les deux à la fois, une main sur chacun : il avait refermé ses bras avec une telle force que sa tunique avait craqué aux épaules. Puis il les avait plaqués contre un mur en les menaçant d'une voix terrible de les y broyer. Il en était capable. Les gaillards, pourtant, s'étaient dégagés; une furieuse bagarre s'était ensuivie dans la chambrée entre les trois hommes. Ils s'étaient massacré la figure pendant plusieurs minutes tout en s'invectivant, chacun se déchargeant le coeur de ses griefs, — et l'ancienneté de certains de ces griefs étonnait. Puis l'ordre avait été exécuté.

Un officier qui se serait conduit de pareille façon n'aurait pas été revu à la compagnie, sans doute. Lanthier, lui, s'en était tiré. Le major avait bien entendu parler de la chose, entre les branches, et avait délibéré avec lui-même pendant quatre jours pour décider de ce que son devoir lui commandait de faire dans ce cas spécial : il n'avait pas reçu de rapport officiel, il attendait toujours une plainte des intéressés. Le soir du quatrième jour, se promenant dans le village où la compagnie était en garnison, il avait rencontré Lanthier et ses deux « victimes », gris,

bras-dessus, bras-dessous, chantant joyeusement ensemble : « Roll Me Over in the Clover ». L'affaire avait été close dans la conscience du major. On n'en avait jamais plus entendu parler.

Le départ d'un homme comme Lanthier aurait laissé un grand vide. Il avait les défauts ordinaires des hommes de sa sorte, ne se souciait pas toujours de mettre le droit de son côté et il arrivait qu'il irritât par une intolérance arbitraire; mais il réparait par sa générosité et les hommes l'aimaient. Il avait un coeur aussi large que sa poitrine. Il avait la qualité maîtresse du bon soldat : l'amour et l'orgueil de son régiment. Aussi était-il devenu l'incarnation de toutes les vertus viriles et militaires qu'on rêvait de posséder soi-même. On le regardait comme on se regarde dans ces miroirs déformants qui magnifient.

* * *

Pas plus qu'un autre, il n'était né soldat. Il riait quand on parlait des zazous qui se faisaient, au pays, écharper par les troupes, disant qu'après la guerre il allait porter un zoot-suit, pour s'amuser.

Son tourment le plus secret était d'avoir perdu son métier. Natif de Trois-Pistoles, il avait fait ses premières armes pugilistiques dans une grange avec des camarades, puis quand il avait eu seize ans, il était parti seul pour Québec à bord d'un wagon de marchandises. Dans le royaume du Sport, il était entré par la porte de service. Il fréquentait le soir des gymnases de second ordre où on voulût bien l'admettre, et le jour, il travaillait dix heures dans une fonderie. A dix-huit ans, il gagna par knock-out technique son premier combat. Il eut alors des engagements, fut remarqué, et bientôt demandé; il boxa à

Montréal, à Toronto et aux Etats-Unis, devint professionnel.

C'était un counter-puncher, un romantique du ring. Un de ces batailleurs qui électrisent les foules par leur dynamisme et leur affranchissement des règles. Il abandonnait soudain sa garde pour frapper des deux mains, apostrophait l'adversaire et le pourchassait quand il rompait, payait largement les coups portés par les coups encaissés, exultant de la force des jeunes lions, et quittant l'arène la figure sanglante après avoir vaincu.

Il avait gravi les échelons. Il était devenu poids moyen après avoir été longtemps welter. Il ne vivait que pour son art et s'emportait jusque dans les exercices. Puis un jour, au moment où il entrevoyait le sommet de sa carrière, il s'était marié avec une femme qui ne voulait pas qu'il boxe. Elle n'était pas sotte, mais elle était très amoureuse et s'était flattée de l'arracher à sa passion, — comme d'autres épousent des ivrognes. Elle lui faisait des scènes pathétiques. Le moral de Lanthier en fut affecté plus qu'il n'en voulait convenir, ses amis se moquaient de lui lorsqu'il manquait un rendez-vous au gymnase. Il persista tant qu'il put. Puis, ayant eu la malchance de perdre par knock-out un combat important, il se dit que le destin avait parlé, et annonça sa retraite de la boxe. Il se trouva aussitôt un bon emploi comme représentant d'une compagnie d'articles de sport, il voyagea plus que devant, on le crut très heureux; d'anciens confrères le félicitèrent même de sa sagesse. Ils l'appelaient « le monsieur » et disaient que dans quelques années, il pourrait tous les acheter.

Il souffrit en silence. Il vit ses amis le délaisser un à un et prétendit s'en moquer; une plaie, en lui, s'appro-

fondissait. Au bout d'un an, il constata qu'il n'était plus rien dans le monde qui l'avait porté en triomphe. Il n'avait pas cru que cela se fît aussi vite. Il se rendait parfois au gymnase pour voir s'entraîner les boxeurs, espérant en secret qu'ils voudraient profiter de son expérience et de sa neutralité pour lui demander des conseils; mais ils le saluaient avec embarras et détournaient aussitôt la tête.

Un jour enfin, il croisa sur le trottoir un jeune boxeur pour qui il avait eu une réelle affection : il lui avait appris, jadis, la moitié de son métier. Il le vit se détourner gauchement en faisant mine de ne pas l'avoir vu. Lanthier ne rentra pas chez lui ce soir-là. Il visita six bars au cours de la nuit, revint à la maison le lendemain sans rien dire à sa femme, fut exemplaire pendant une semaine. Le huitième jour, il lui apparut en battle-dress.

Il lui demanda humblement pardon, la pria de ne pas s'inquiéter. Il lui assura qu'il n'avait pu faire autrement et que l'armée lui ferait du bien. Elle le crut, et même, pour la première fois, le comprit; ils pleurèrent ensemble. Il partit pour un camp militaire, après avoir pris ses dispositions pour qu'une forte délégation de solde la mît à l'abri du besoin, — il avait d'ailleurs quelque argent à la banque —, et ne revint qu'une fois, au bout d'un mois, en permission d'adieu. On était à la fin de l'automne 1939. Lanthier s'embarqua en décembre avec un fort contingent de troupes.

La vie militaire eut rapidement raison de sa neurasthénie. Il ne se reconnut bientôt plus, sentit entre son passé et sa vie nouvelle un gouffre aussi large que l'Atlantique. Il ressuscita. Ayant toujours vécu comme un Spartiate, à cause de la boxe, il avait une santé à ranimer dix moribonds : il se rua dans les plaisirs. Il étonna par

ses prouesses nocturnes, et chaque matin, au camp, se moqua de ceux que faisait gémir le « syllabus » de la journée. Il s'était adjoint quelques apôtres capables de le suivre dans ses expéditions et ils formaient une joyeuse bande. Les marches de vingt milles et plus, à les en croire, constituaient le plus excellent exercice pour suer la bière; tous auraient dû remercier la bonne Armée qui veillait ainsi sur leur bien-être.

Les chefs, attendant ou faisant mine d'attendre, de mois en mois, des ordres dramatiques, soumettaient les troupes à un régime approprié. Il y eut bientôt trois ans qu'on piétinait en Angleterre. Les rumeurs avaient beau naître, grandir, tonner parfois comme le canon, les grands chambards qu'elles annonçaient ne se réalisaient jamais.

Le raid de Dieppe eut lieu un jour et l'on se résigna à n'avoir pas été choisi.

L'entraînement semblait d'autant moins près de prendre fin qu'il recommençait toujours; on était de plus en plus mal nourri; de plus en plus mal logé; de plus en plus mal traité, du moins l'assurait-on; on rouspétait avec mille variations sur les trois thèmes : « C'est d'action qu'y nous faut », — « Les Allemands devraient couler c't'île maudite » et « Quand est-ce qu'on mange ? »

On espéra de moins en moins revoir le Canada tel qu'on l'avait quitté jadis. Soi-même, d'y retourner le même homme. La guerre s'éternisait : on devenait plus militaire qu'on n'avait jamais été civil.⁽¹⁾

Un soir, Lanthier, à l'issue de méditations qu'avaient à peine soupçonnées ses intimes, prit un parti soudain.

(1) La généreuse hospitalité des citoyens anglais, eux-mêmes si éprouvés, fut à cette époque le seul soutien véritable du moral des troupes canadiennes. On ne peut, hélas, parler de tout dans un récit.

Après le « Dismiss », il alla voir le capitaine Cousineau, qui venait d'être nommé commandant en second de la compagnie « B », et lui parla d'homme à homme. Trois jours plus tard, il partait pour aller suivre un cours de commando dans les montagnes d'Ecosse.

Quand il revint, il fut promu caporal et changea beaucoup. Il prit à coeur ses nouvelles responsabilités, mena sa section avec zèle, donna des cours; il devint en tous points un sous-officier remarquable et seule l'insuffisance de son instruction scolaire, pour l'heure, l'empêchait de monter plus haut. Il avait repris goût à l'athlétisme : il se mit à fréquenter les gymnases, ébaucha un début d'entraînement de boxe.

Il constata qu'il avait beaucoup ralenti au punching-ball. Il avait suffisamment de souffle et le punch était toujours là, il en était sûr; mais ses réflexes n'étaient plus ce qu'ils avaient été. Il fut très triste. Il avait vingt-huit ans. Il lui aurait fallu, pour boxer encore, renoncer à son ancien style, et cette alternative ne lui inspirait que du mépris. Les lions ne se faisaient pas hérissés.

Il eut alors l'idée d'enseigner la boxe à ses hommes.

Il ne s'emportait plus dans l'arène. Il devenait semblable à ces gros chiens débonnaires qui se laissent mordre par des chiots sans jamais les blesser. Il enseignait avec une patience et une indulgence souriantes, volontiers railleuses, de frère aîné. Il s'amusait à se placer devant un élève, jambes fléchies et bras pendant, oscillant sans bouger les pieds, puis il lui disait d'essayer de le frapper de toutes ses forces; il les faisait passer tour à tour à la surprenante épreuve et finissait pas sortir plus meurtri qu'eux de ces tournois.

Il arriva à créer parmi les soldats un certain esprit sportif qui remplaçait avantageusement, pour plusieurs, le goût de la débauche. Un dimanche, le capitaine Cousineau lui offrit de l'envoyer dans un camp spécial, où il pourrait s'entraîner sérieusement en vue de boxer pour l'Armée; Lanthier remercia et refusa. Il s'était, disait-il, enrôlé pour aller au front. Il n'avait pas d'autre ambition que d'y aller au plus tôt avec ses hommes.

Tels étaient les antécédents de Lanthier. Depuis qu'on se battait, il avait été de fer, s'était conduit maintes fois en héros, avait le pouvoir d'entraîner les hommes jusqu'en Russie. Le major Cousineau ne l'aurait pas échangé contre un tank.

* * *

Lanthier menait ses hommes à travers la plaine en songeant au passé. A quoi cela rimait-il, la vie d'un gars qui avait manqué sa chance ? Il se le redemandait aujourd'hui comme il l'avait fait tant de fois depuis six ans. Pourquoi avait-il abandonné la boxe, après tout ? Une de ces folies que l'on commet dans la jeunesse et qu'on passe le reste de sa vie à essayer de comprendre. — Ou si un jour on y arrive, il est trop tard, et le résultat est le même. Il y avait six ans qu'il payait pour cette folie-là.

La vie en Angleterre n'avait pas été rose pendant les cinq années. C'était une vie rude, digne d'un homme sans doute; mais rude par la misère surtout, et ça vous brûlait l'homme à petit feu sans que ça serve à grand'chose. Les gars qui étaient arrivés outremer six mois avant l'invasion étaient plus en forme que les vieux de '39. C'était la grande amertume de ces derniers. *Trop longtemps. — Ça avait duré si maudiquement trop longtemps !... Ça vous mangeait un homme par le dedans, sans qu'il y*

paraîsse. Et un jour, on renvoyait au Canada sa carcasse vide. Ils appelaient ça « The Defense of Britain » et il y avait une médaille pour ça. C'était tout ce qu'on y avait gagné.

Pourtant ils seraient bien naïfs, plus tard, au Canada, ceux qui parleraient d'eux comme d'une bande de martyrs. Car il n'y avait pas eu que la misère ! Toutes les choses qu'ils avaient vues et faites ! ... Des choses qui n'avaient pu arriver que là et à cette époque et qui ne se reverraient jamais plus dans le monde. — Ne serait-ce que l'esprit qui régnait dans ce temps-là. — Des affaires que les millionnaires du Canada ne pourraient se payer avec leur fortune.

Il y en avait par exemple qui se vantaient d'avoir dépensé un argent fou pour aller voir, jadis, le combat Joe Louis-Tommy Farr. Lequel d'entre eux pouvait se vanter d'avoir croisé les gants avec Tommy Farr ? Lanthier l'avait connu à son auberge de Brighton, où l'ex-champion de l'Empire britannique avait une si digne prestance de gentleman derrière son comptoir. Il allait souvent le voir avec ses copains, on jasait; on parlait de la guerre. Puis on parlait de la boxe. Un soir, après une conversation, Tommy Farr avait posé délicatement sa plume, il avait enlevé ses lunettes, puis, en appelant Lanthier "me lad", il lui avait dit de le suivre dans sa cave. Il lui avait donné une leçon de boxe. Lanthier était un poids moyen et à vrai dire, ils n'avaient pas réellement boxé ensemble; mais Tommy Farr lui avait enseigné deux ou trois de ses précieux secrets ... et Lanthier en gardait un souvenir qui lui tiendrait probablement compagnie sur son lit de mort.

Personne, certes, n'avait eu plus de misère qu'eux. Mais qui, aussi, pouvait se vanter d'avoir joui comme eux de la vie ? Pas en tout cas ces godelureaux de jeunes recrues d'aujourd'hui, avec leurs pieds froids, leurs soucis et leurs visages blêmes. Il ne s'en faisait plus, des castors comme ceux de '39 !

Il y avait eu la fois des fameuses « manoeuvres d'endurance ». Ils avaient plus marché, cette fois-là, et plus pâti pendant trois semaines qu'un bataillon égaré dans le Sahara. Le soir du retour, les jeunes étaient si épuisés qu'ils semblaient devenus transparents. Lanthier, lui, après avoir passé une demi-heure sous la douche, s'était assis sur son lit, et il était en train de crever la troisième ampoule de son pied droit quand il avait eu une idée :

— Si on allait mouiller ça ? ...

— Çartainemangne !

— Pourquoi pas, Câlîce ?

C'étaient Laframboise et Xavier Gagnon.

Xavier ne toussait pas dans ce temps-là. Quant à Laframboise, — retourné depuis au Canada avec des rhumatismes et une bronchite chronique — c'était un grand diable patibulaire au teint de princesse africaine, fort comme un cheval, et qu'on surnommait justement « Black Horse ». Il était aussi noir que cheval.

Ils avaient fait une toilette sommaire, ils avaient emprunté quelque argent — obtenu sans effort des camarades de la chambrée en passant le chapeau, c'est-à-dire le calot de Laframboise — puis ils s'étaient emparés d'un jeep qui arrivait, lui aussi, des manoeuvres d'endurance. Lanthier au volant, ils avaient filé sur Londres.

Ils avaient bu. Ils étaient repartis et ils avaient re-bu. Ils étaient partis de nouveau et ils avaient bu encore,

avaient dormi deux heures chacun avec deux putains successives au cours de la nuit, et ils s'étaient remis à boire.

Le jolly-ride avait duré trois jours. Ils s'étaient réveillés un matin au grand soleil, dans un fossé, aux abords d'un paisible village du Lincolnshire. Le jeep avait capoté mais il n'était pas endommagé; c'était une bonne bête, comme tous les véhicules de l'armée canadienne. Black Horse, peu dégrisé, chantonnait, de sa voix caverneuse, le Tango des Roses. « Aimez-moi... comme on aime une ro-o-o-se — qu'un rayon de soleil fait éclore-o-re... » Une vache, qui avait causé l'accident et se tenait penchée sur eux, saignant des fesses, lui répondait par de longs meuglements attendris.

Ils avaient remis le jeep sur la route et ils étaient rentrés au camp le soir même, après avoir dormi un peu dans une ferme.

— Neuf jours de cachot, quinze jours de paye, douze livres et six shillings pour la vache, un mois sans avoir le droit de sortir et trois mois sans en avoir les moyens », avait conclu Laframboise, comptant sur ses doigts, après la comparution devant le colonel....

... « Mais cinquante ans de souvenirs !... »

* * *

Le noeud étouffant s'était desserré en Lanthier, à l'évocation de ses souvenirs d'Angleterre. On l'avait tant maudite, la fameuse île, — mais qui ne serait pas prêt, pour y retourner, à donner sa chemise et beaucoup davan-tage ? Le blitz de Londres, le McNaughton Circus⁽¹⁾, le Piccadilly Circus, le « Dome » de Brighton où on avait

(1) Nom donné par les Anglais à l'armée canadienne, à cause de ses déplacements continuels.

tant dansé, les bagarres de pub, les raids incendiaires, les femmes, la bière et tout le reste, — tout l'énorme « pé-tage de broue » de l'Armée canadienne qui aurait pu faire sauter l'Île. On n'en reverrait pas de sitôt des gars comme dans ce temps-là, non certainement. Ils disaient « çartainemangne ! »

C'étaient les immortels castors de l'époque du çartainemangne. Ils avaient été le diable en personne, un diable aux milliers de têtes; ils avaient été en même temps les meilleurs soldats que l'Angleterre eût jamais vu fouler son vieux sol. Tant pis si le bon temps était fini, tant mieux si la guerre s'achevait. Mais tant pis si la jeunesse s'achevait aussi, et si on ne savait pas ce qu'on ferait après. L'aventure avait été belle.

Les échos de la grande voix de Lanthier résonneraient peut-être encore dans les pubs de Londres et des paisibles comtés de Surrey, de Sussex et de Kent, longtemps après la guerre.

Lanthier se sentait redevenir lui-même. Le vieux Lanthier chargé de dynamite qui aurait pu aller jusqu'à un combat de championnat de boxe, autrefois, si le sort l'avait voulu. Le sort avait voulu qu'il aille ailleurs; il y allait. C'était ça, un homme. Un gars qui savait prendre sa pilule. Lanthier songea au pauvre capitaine Beauvais dont le sort était plus triste que le sien. Un si brave jeune homme — et ça n'avait même pas commencé à vivre. Mais le peloton était entre les mains de Lanthier, maintenant, et, « Calvaire ! », il le mènerait jusqu'à Berlin, dût-il perdre en route les trois-quarts de ses hommes et y laisser ses deux jambes, comme ce major de Vancouver qui venait d'obtenir la Croix Victoria.

Le brouillard se dissipa tout à fait et ouvrit l'horizon immense comme le rideau d'une scène de théâtre. Un soleil chaud, enfin, illumina la campagne; le premier village allemand apparut comme une crête.

Beaucoup plus près, sur la gauche, se trouvait le moulin.

CHAPITRE VII

Dubuc et ses gars, lancés à l'assaut du moulin, avaient déjà été repérés par les yeux invisibles de l'artillerie ennemie. Ils furent engloutis trois fois dans un bouillonnement de fumée noire striée de rouge. Mais les gars choisis de Dubuc, rompus au sport périlleux de l'assaut, avaient toujours eu le temps de plonger avant la chute des monstres; et presque en même temps qu'on entendait le son des explosions, retardé par la distance, on les voyait resurgir et reprendre leur trot léger.

Les autres, restés en arrière, avaient les yeux sur eux. Les nouveaux, surtout, étaient fascinés.

— Surveillez-les bien, disait Lanthier. Ça, mes p'tits gars, c'est ce qu'on appelle des soldats.

— On n'a pas reçu leur entraînement . . . risqua l'un des conscrits.

— Ça, coupa Lanthier, ça s'apprend sur le champ de bataille en risquant sa peau chaque jour pendant des mois. Pas ailleurs et pas autrement.

— Vous l'avez fait souvent, vous ? » demanda un autre conscrit. Sa sincère naïveté écartait l'impertinence. Lanthier lui accorda un regard et sortit sa pipe.

Des vols de mortier, fendant l'air tels des essaims de guêpes, commencèrent à s'abattre sur eux. Ils sautèrent

dans leurs trous. Les vieux, qui avaient déjà fait tant de « fox holes » depuis le débarquement, ne se lassaient pas d'admirer la sécurité presque incroyable de ces logettes de deux pieds ou un pied et demi de profondeur, longues comme la taille de l'homme, et d'un abri plus sûr contre les cascades d'explosifs que ne l'eût été une forteresse de pierre. Il fallait un coup direct pour rejoindre un homme aplati au fond de son terrier, son nez à quelques pouces à peine du niveau d'un champ. Et un coup direct n'arrivait à peu près jamais, cependant que les obus pouvaient labourer le sol tout autour pendant des jours et des nuits. C'était un des beaux mystères de la guerre.

L'équipe de Dubuc parvint à deux cents verges de son objectif. La mitrailleuse postée dans le moulin ouvrit le feu. Les balles traceuses décrivirent de fantastiques trajectoires rouges qui rebondissaient en fragments autour des hommes, ou s'enfonçaient dans la terre avec des sons de grenouilles.

Ils n'avancèrent plus qu'en élans de quelques pas. Ils faisaient de foudroyants plongeurs et disparaissaient du champ visuel.

Lanthier nota avec satisfaction que les gars ne se relevaient jamais à l'endroit où ils avaient disparu. Chacun, en tombant, se roulait plusieurs fois sur lui-même afin de dépister le tir. Dubuc, identifiable à sa haute stature, les précédait de quelques pas et les guidait par des gestes de son bras droit, qu'il élevait et abaissait en immenses moulinets. Il avait l'air d'un moulin à vent courant à l'assaut d'un autre.

Lanthier l'observait dans ses jumelles. Il avait retiré sa pipe de sa bouche; et, sans s'en rendre compte, il « parlait » à son vieux camarade de combat. Il le « dirigeait »

comme le gérant d'un boxeur son poulain dans l'arène. Sa voix était tour à tour tranquille, inquiète, alarmée, furieuse, déçue, découragée et résignée, puis subitement forcenée; il vivait davantage à cette heure que Dubuc lui-même.

Il disait :

— Envoie, mon Dubuc, envoie . . . c'est le temps, *fonce !* — A c't'heure, plonge, plonge, plonge . . . *Plonge donc, maudit calvaire !* — Ah ! . . . Y'était temps ! Maudit qu'il s'expose aujourd'hui ! Regardez-le moé à c't'heure avec ses baguettes en l'air ! — *Plonge !* . . . Y va finir par se faire descendre, le grand maudit fou ! — *Baisse donc tes baguettes, imbécile !* Ça fait combien de fois que je lui dis de baisser ses baguettes quand il est sur une attaque, combien de fois ! Lui et ses maudites baguettes toujours en l'air ! Ah, un de ces jours y va l'avoère, c'est toute . . . »

Et Lanthier abaissa ses jumelles. Et il la remit aussitôt sur ses yeux, sa passion l'emportant encore sur son désir d'être fataliste.

Dubuc et ses hommes, savamment espacés et ne progressant plus, pour confondre l'ennemi, qu'en bonds individuels, finirent par s'immobiliser. Ils étaient maintenant trop près pour continuer à courir, sans risquer leur vie à une chance contre trois; quant à s'approcher davantage en rampant sur ce terrain nu, c'était presque aussi périlleux. Le champ offrait bien ici et là, sous forme de trous de vase, des semblants d'abris naturels où un homme expérimenté, à la rigueur, pouvait se tapir, son nez dans la vase. Mais il fallait penser que l'ennemi avait sur eux une fort belle vue à vol d'oiseau. Il les canarderait en tir plongeant.

Le feu de la Spandau, fouillant le terrain en rafales brèves, approchait déjà de l'endroit où Dubuc avait laissé choir sa grande carcasse.

Mais Dubuc connaissait son affaire. On le vit tout à coup se lever d'un bond, en faire deux autres, et au troisième il s'affala auprès d'un mitrailleur. La Bren entra en action. Ce fut un duo magnifique. La mitrailleuse ennemie, avec ses rapides ratages de moteur de yacht, s'énervait; la Bren, au débit ferme et martelé, lui faisait des réponses éloquentes comme celles d'un justicier. On eût dit un chat et un gros chien s'affrontant avant de bondir l'un sur l'autre. Quand le chargeur de la Bren fut vide, Dubuc ouvrit ses cartouchières et sortit deux autres chargeurs, qu'il jeta comme une pitance au spécialiste. L'arme se remit à manger du métal et à cracher du feu.

La Spandau se tut. C'était logique. Le Bren-gunner lâcha encore quelques rafales puis commença à vider sans interruption un chargeur entier vers la lucarne. C'était le moment; Dubuc bondit sur ses pieds et entraîna deux gars d'un grand geste, courant tout droit sur le moulin. Il avait le dos arrondi en quart de cercle et ses mains effleuraient presque le sol, à la manière d'un grand singe.

Son erreur faillit lui coûter la vie. Il n'avait pas fait vingt pas avec ses deux hommes que le moteur de la Spandau partit de nouveau, en une interminable décharge; ils firent un plongeon formidable et disparurent de la surface visible de la terre.

Lanthier, le souffle coupé, braqua ses jumelles sur le moulin. Il la promena du haut en bas : son oeil exercé aperçut deux flocons de fumée blanche qui se détachaient lentement de la BASE du moulin, et qu'un coup de brise dissipa l'instant d'après. Lanthier comprit. Il se demanda,

très vite, si le mitrailleur de Dubuc resté en arrière comprenait aussi; il se demanda si Dubuc lui-même avait vu. Sinon, il était fini. Le Bren-gunner recommencerait à tirer dans la lucarne pour forcer les Allemands à se garer. On avait une piètre opinion de leur bravoure. Les Krauts, embusqués maintenant dans la porte du moulin, se garderaient bien de reprendre tout de suite leur tir; Dubuc, se croyant encore protégé, repartirait pour effectuer le dernier sprint, et il serait coupé en deux.

Lanthier sauta hors de sa tranchée. Il partait au pas de course pour aller secourir Dubuc, quand la Bren se fit entendre. Lanthier s'arrêta court, lâcha son Sten et remit ses jumelles sur ses yeux.

Et il vit les traceuses de la Bren s'engouffrer toutes dans la porte du moulin, presque au ras du sol.

Dubuc ressurgit à l'horizon et couvrit en quelques secondes la distance qui le séparait du moulin. Il alla s'aplatir à sa base, à quelques pieds seulement de la porte : un fracas d'explosion en suivit un autre. Dubuc se releva. Il fit un dernier grand geste d'appel à ses hommes, et d'un bond fut dans le moulin.

Il en ressortit derrière un Allemand désarmé qui levait ses bras haut vers le ciel. Il fut tout de suite sur ses talons, se mit à le pousser de l'avant en lui lançant des coups de pied dans les fesses. C'était sa manière ordinaire de faire payer à ses ennemis le temps qu'ils lui avaient fait perdre.

Il arriva, en nage et radieux. Il avait un peu d'écume aux coins de la bouche comme les coursiers. Lanthier le considéra un moment, sans rien dire, sa pipe entre ses dents : il remarqua du sang coagulé sur une des oreilles de Dubuc. Une balle en avait emporté un petit bout. Lanthier prit l'oreille entre son pouce et son index et y

jeta un coup d'oeil. La même chose lui était déjà arrivée au cours d'une patrouille en Belgique.

— Ça a bien marché ? demanda-t-il avec sa fausse indifférence.

— Oui, mais j'ai eu un peu chaud. Y'avait trois Jerries dans le maudit moulin : un qui a reçu une balle de Bren dans la gueule, un autre qui a eu une de mes grenades dans le ventre, et . . . c't'affaire-là, conclut Dubuc en montrant son prisonnier.

Le prisonnier était un petit homme gras et court sur pattes, apparemment aussi à son aise dans l'uniforme militaire que l'eût été Dubuc dans une soutane. Croyant ses deux vainqueurs en train de discuter son sort, on le devinait prêt à tomber à genoux au moindre signe de menace.

— Eh ben, y'était temps que tu le prennes, ton maudit moulin. J'partais à ton secours, moé !

— Tu viendras au secours de Dubuc quand il t'appellera. »

La voix de l'Acadien était un peu traînante. Et sa main s'abattit avec une telle force sur l'épaule de Lanthier que l'ancien boxeur fit un pas de recul.

On fouilla le captif pour s'assurer qu'il ne cachait aucune arme. Puis on lui donna la direction de l'arrière. Il partit immédiatement au trot, l'air d'un homme qui remercie les dieux de l'avoir délivré de la douleur.

— The bastard is luckier than we are . . . » murmura Dubuc en le suivant des yeux.

Lanthier communiqua avec le major pour lui apprendre la capture du moulin. Le major répliqua qu'il fallait rejoindre immédiatement le reste de la compagnie.

Les deux autres compagnies du bataillon avaient disparu, l'une sur la gauche et l'autre sur la droite, en route

vers des objectifs. On ne devait pas les revoir ce jour-là. On entendait seulement, dans le lointain, des échos assourdis d'opérations. D'autres batailles se livraient, peut-être féroces et peut-être désespérantes. Peut-être fatidiques quant à l'issue de ce long jour dont la moitié, à peine, était écoulé; mais l'éloignement leur enlevait toute ampleur.

Le barrage ennemi semblait avoir oublié l'existence du peloton quatre du bataillon canadien-français. Lanthier en profita pour remettre ses hommes en marche.

Le soleil était au zénith.

CHAPITRE VIII

Ils marchèrent pendant dix minutes, puis furent arrêtés par un retour du barrage ennemi. Ils plongèrent mécaniquement, attendirent que la marée montante les eût dépassés, se relevèrent; Lanthier en profita pour scruter la plaine avec ses jumelles. Le soleil battait d'aplomb, fatiguant les yeux. Lanthier finit pas repérer la compagnie : elle était immobilisée devant le village, un peu sur la droite de celui-ci. Une fumée de bombardement la surmontait d'un panache oblong.

Sur la droite du peloton quatre, à une distance difficilement déterminable, se trouvait un bosquet.

La canonnade ennemie, depuis le matin, avait été intermittente et surtout erratique. Elle commença à bruire en longs grondements répercutés, comme le tonnerre derrière une nuée d'orage. Les hommes en marche aperçurent tout à coup la plaine, à quelque 75 verges devant eux, parsemée d'une ligne de boules de fumée deux fois plus nombreuses qu'à l'ordinaire; peu après éclatèrent les multiples explosions. Les hommes ralentirent leur pas et échangèrent des regards inquiets. Deux minutes plus tard, une deuxième ligne de boules noires surgit, à 50 verges cette fois; puis au moment où arrivait le son, une troisième

ligne se dressa comme un mur sorti de terre à moins de 40 verges.

— Down ! cria Lanthier. Tous se couchèrent. Les obus se précipitèrent au milieu d'eux en cinq séries consécutives qui arrivaient toutes avec une grande précision. La marée ne les dépassait pas, cette fois.

Lanoué et Dubuc, rampant rapidement, vinrent s'allonger aux côtés de Lanthier.

— C'te fois-icitte, y tirent pas au hasard, dit le sergent. C'est ben enfant-de-chienne d'être épinglé comme ça sur un terrain qui offre aucun couvert. — Pas le temps de creuser non plus. Le maudit brouillard aurait dû nous tenir compagnie plus longtemps ! — Le gars du mortier de deux pouces a pas de bombes à fumée, j'suppose ?

— Non, dit Lanoué. J pense que c'est le peloton six qui en avait quelques-unes.

— Bon. Retournez à vos sections et dites à vos hommes de se tenir tranquilles et d'attendre. J'vas communiquer avec le major.

Les déferlements d'obus de 88, mêlés de bombes de mortiers de diverses sortes, se succédèrent à un rythme de plus en plus rapide. Le tir allemand, ayant repéré sa proie, ne la lâchait plus. Les artilleurs, retranchés dans le village, avaient dû découvrir que la compagnie attendait son troisième peloton pour attaquer : ils mettaient toute leur énergie à enrayer ce peloton.

Le barrage allié, ayant fait escorte au gros de la compagnie jusqu'aux abords du village, folâtrait maintenant. Il s'acharnait ici et là, à petits coups, sur des vestiges de corps de fermes qu'il réduisait en miettes.

— Y se croient sur un champ de tir à l'entraînement,

dit Lanoue à Hurtubise qui venait de s'allonger près de lui.

Lanthier avertit le major que le peloton était cloué. Le major répondit que le barrage venait du village et qu'il fallait attendre qu'il passe. C'était en effet la seule chose à faire. On ne pouvait tout de même pas envoyer la compagnie de réserve. Le major dit qu'il allait communiquer avec l'artillerie divisionnaire pour essayer d'obtenir plus de feu sur le village, mais que l'artillerie était fort occupée en ce moment à donner un feu d'appui à la compagnie « D » qui attaquait. Il pria Lanthier de rester en contact avec lui et ajouta qu'il viendrait lui-même prendre charge du peloton, si la situation empirait.

Lanthier profita d'une brève accalmie pour observer le village : une fumée s'en élevant attestait que des obus y tombaient. Mais l'Artillerie allemande possédait au suprême degré l'art de s'abriter.

* * *

Etre pris par malchance dans le feu d'un barrage aveugle — la nuit, par exemple — est une chose. Se savoir épié dans ses moindres mouvements, par un ennemi invisible et inaccessible, en est une tout autre. Les hommes les plus expérimentés du peloton commencèrent à suer. Les essaims d'obus, sifflant et s'écrasant sur les hommes à découvert, se multipliaient. Les charges explosives faisaient une grêle énorme et même Gagnon, l'as des as du « tricotage » sur un terrain bombardé, n'aurait pu courir vingt pas sur celui-là.

Que disait Xavier en ce moment et que pensait-il ?

Après être retourné une fois à l'arrière pour évacuer, avec un de ses acolytes, un blessé sur un brancard, il avait bravement rejoint le peloton. Richard l'avait aperçu deux

ou trois fois, avançant avec les tirailleurs comme s'il eût été un soldat combattant, alors qu'il n'avait même pas un pistolet. Il ne portait, en plus de son havresac, que sa trousse de premiers secours en bandoulière. Mais Richard n'avait pas eu le temps d'aller marcher quelques minutes à ses côtés pour échanger des impressions, comme il en avait coutume.

La force du barrage atteignit une plénitude inouïe.

Tout devait changer, d'ailleurs. L'essence même de la guerre devait changer depuis qu'on attaquait les Allemands chez eux. Il ne fallait pas être expert pour comprendre ce phénomène. Jusque-là, depuis l'enfoncement de son « Mur de l'Atlantique » en Normandie, la destruction de l'armée cuirassée de von Kluge dont le glas avait sonné à Falaise, l'ennemi en retraite avait cédé chaque terrain après une résistance raisonnable. Maintenant, il luttait pour son âme même. Il avait reçu de Berlin des directives prodigieuses à cet effet. On venait de lever, sous le nom d'« Armée du Peuple », une phalange de patriotes qui étaient plus dangereux que des soldats de profession. — Et ces Allemands aux abois, déjà extraordinaires par leur énergie et leur opiniâtreté, allaient dépenser des forces surhumaines pour arrêter l'envahisseur du « Vaterland ».

Mais où était l'« Armée du Peuple » ? Défendait-elle le village d'en face ? Ou attendait-elle dans la Ligne Siegfried, au milieu de la Forêt de Reichswald ? Ou devant le Rhin, montant la garde ? Où qu'elle fût, on n'irait pas très loin avant de s'y être mesuré, si elle n'était pas un bluff. On en était encore aux préliminaires de la bataille d'Allemagne. On n'avait rien vu.

Les hommes ressautaient à chaque nouvelle avalanche, la précision du tir allemand était quasi incroyable. De

gens venus plus tard visiter ce champ de bataille se demanderaient comment des hommes avaient pu y survivre.

Lanoue, ressassant ses expériences, ne se souvenait pas d'avoir vu un barrage d'une aussi diabolique précision, sauf une fois, en Normandie. Son esprit s'éclaircit : il se rappela le baptême du feu. Les Allemands cachés au fond des caves, si près d'eux, dirigeant leur artillerie par T.S.F. Ils avaient été bien secondés cette fois-là, sans doute, par le barrage canadien; mais il n'y avait pas aujourd'hui d'erreur de commandement, c'était bien du « made in Germany » 100% qui était en train d'excaver la plaine sous leurs ventres.

Lanoue réfléchit quelques secondes, puis il se redressa sur ses coudes. Un barrage de cette nature ne s'effectuait pas sans un avant-poste d'observation : il scruta le bosquet sur la droite.

Il ne s'était pas attendu, de loin, à distinguer quoi que ce fût d'insolite derrière des arbres. Il n'en eut pas moins la conviction qu'il y avait quelque chose là et rampa vers Lanthier.

Le terrain finit par être comparable au cratère d'un volcan en éruption. Ce fut sur le peloton le déchaînement d'un cataclysme hors de toute mesure humaine. C'était un concert incessant de hurlements d'enfer qui plongeaient droit sur les malheureux agrippés à la terre où ils ne pouvaient s'enfouir, suivis d'explosions monstrueuses qui les environnaient de flammes et les soulevaient. Toutes les forces telluriques de ce sol à l'histoire barbare semblaient s'être concentrées sur ce point de l'Allemagne pour détruire ses envahisseurs. Les obus sifflaient, hurlaient, crevaient et tonnaient sur le peloton en l'enveloppant d'une fumée noire qui était affreuse; les hommes à plat ventre

étreignaient la terre de leurs bras, de leurs jambes et de leurs ventres, ouvrant convulsivement la bouche. Des cris, des appels, des gémissements et des râles confus de blessés commencèrent à s'élever du paquet d'hommes tordus comme des épileptiques, et le bombardement augmenta encore sa violence. La plaine entière, cette fois, parut se soulever et onduler comme le dos d'un pachyderme en furie.

Une voix, tout à coup, s'éleva du cataclysme; elle le domina dans un gémissement éperdu qui atteignit les hommes à la cervelle :

— *Maman ! . . .*

Un jeune conscrit, dressé debout, les bras très hauts, sa bouche et ses yeux immensément ouverts, avait jeté l'appel ultime de l'être humain. Il resta ainsi immobile, figé dans l'extase de la mort. Puis ses jambes cédèrent lentement sous lui, et il disparut dans la fumée de l'obus qui l'avait tué.

Un souffle de démence passa sur les hommes. Lanthier, dressé à son tour, hurla :

— *Debout ! Debout ! . . . Tout le monde debout ! — On sort d'icitte ! Suivez-moé tous, on pique su' le bois !*

Tous les hommes encore capables de se tenir sur leurs jambes s'élancèrent au pas de course à la suite de Lanthier. Ils coururent pendant quelques minutes, dans une ruée hors de l'enfer; mais l'enfer ne tarda pas à les poursuivre et à les rejoindre. Les artilleurs n'eurent qu'à déplacer de quelques centimètres l'angle de leur tir pour retrouver leur cible mobile. Et l'avalanche de fer et de feu s'abattit de nouveau sur les hommes, soulevant des masses de terre et de boue qui leur retombaient sur le dos et éclaboussaient leurs figures, en même temps que sifflaient à leurs

oreilles les éclats d'acier de toutes les grosseurs et de toutes les formes, du fragment gros comme une tête d'épingle à l'éclat grand comme la main, et tout aussi mortels l'un que l'autre.

Les gars, lancés dans un galop de folie à la suite de leur chef, ne pensaient plus à rien et ne voyaient plus rien, que la forme bondissante de Lanthier disparaissant et reparaissant dans la fumée et les attirant à sa suite.

— *Double up ! Double up ! Ralentissez pas !* criait-il de temps à autre en tournant à demi la tête, d'une voix d'étranglement.

Il était difficile de juger la distance du bosquet, sur cette terre plate inondée de soleil. Mais le bosquet était très loin pour s'y rendre de cette façon.

Lanoue courait à travers les champignons de feu et attendait la mort d'un pas à l'autre. La première fois qu'il tourna la tête vers ses hommes, il se vit accompagné par six ou sept, dont Xavier et deux conscrits; il leur fit signe, d'un geste violent de son bras droit, de continuer à le suivre. La deuxième fois qu'il se retourna, ils n'étaient plus que trois ou quatre. Xavier était immédiatement derrière lui et les autres derrière Xavier, échelonnés d'après les moyens respectifs de leurs jambes. Il ne leur fit pas signe cette fois.

On avait fait de Lanoue un chef de dix soldats parce qu'il connaissait les soldats. Il savait que lorsqu'un gars dit à son chef : « J'bouge pas », — « j'pus capable, — « j'veux mourir icitte », il pouvait lui ordonner de continuer, mais il se rendait responsable de sa vie. Il y en avait encore trois ou quatre qui le suivaient parce qu'ils pensaient comme lui; d'autres avaient misé autrement sur leurs chances de vivre, c'était tout. Il y avait ceux qui

étaient déjà morts ou blessés et il n'y avait rien à faire pour ceux-là. Les autres, restés en arrière pour y attendre leur sort, au lieu de bondir vers lui, étaient peut-être simplement les sages. C'était une question de tempérament. Il n'y avait pas plus de sécurité en avant qu'en arrière. C'était un sauve-qui-peut, un sauve-qui-veut, un sauve-qui-sait. Et personne ne savait. La mort était partout et Lanoue ne faisait plus de signes.

Ils coururent ainsi pendant plusieurs minutes vers un bosquet qui semblait fuir, au milieu d'une plaine qui semblait vomir. Suant, haletant, trébuchant et tombant sur leurs genoux, s'affalant sur le ventre et se relevant, les hommes allèrent ainsi jusqu'au bout de leur dernier souffle, puis ils finirent par atteindre ce point d'épuisement où la conscience humaine se tourne en folie. Au lieu de fuir l'enfer, ils découvraient tout d'un coup qu'ils y arrivaient. Des entonnoirs de flammes et de fumée surgissaient maintenant partout où ils tentaient de diriger leur course, devant, derrière, sur leurs côtés, et ils étaient précipités au sol par la force des explosions autant que par la terreur et l'épuisement. Ils s'y roulaient, s'y tordaient, battaient des pieds et des mains, les yeux égarés. Puis ils se relevaient pour essayer de fuir encore.

Nul, sauf peut-être Lanthier, ne sut plus ce qu'il faisait ou ce qu'il essayait de faire. Les membres avaient cessé d'obéir à un cerveau détraqué et n'étaient plus poussés de l'avant que par la force dernière de la panique. La pensée était noyée dans le flot du sang en ébullition qui menaçait de faire éclater la tête à chaque pas. La démence s'emparait tout à coup d'un homme et déclenchait à ses oreilles des carillons énormes, des sirènes délirantes, des échos à faire crouler une montagne. Devant les yeux surgissaient

les visions d'un monde surnaturel. Chacun toucha le fond de lui-même, et, au delà de lui-même, entrevit des gouffres inconnus de la vie.

Lanthier, au paroxysme de sa farouche nature, s'imagina soudain être un lion tombé au fond d'une fosse de vingt pieds, où les coups de fouet de vingt dompteurs s'abattaient sur lui en même temps. Il faisait des sauts furibonds pour sortir de la fosse, et retombait en rugissant sous l'orage des coups de fouet.

Puis son esprit foncièrement réaliste reprit le dessus au milieu de son cauchemar. Toujours courant sans plus sentir ses jambes, il revécut avec une intensité démoniaque, dans un embrasement soudain de sa lucidité, le dernier combat de boxe qu'il avait livré jadis. Il revécut dans tous ses muscles et tous ses sens les détails du corps-à-corps qui avait précédé le knock-out. Il retrouva les échos des cris de la foule, revit la figure suante et grimaçante de son adversaire à trois pouces de la sienne, réentendit le cri hystérique d'une femme dans l'assistance qui, sans lui faire tourner la tête, avait paralysé son attention pour une fraction de seconde. Il revit l'éclair de triomphe dans les yeux de son adversaire déclenchant le coup fatal : une droite au coeur suivie instantanément d'une gauche au menton qui l'avait envoyé au fond d'un puits. Lanthier n'avait jamais pu se rappeler par la suite ce qui lui était arrivé : il y avait employé en vain plusieurs nuits d'insomnie. Il revoyait tout maintenant, comprenait tout. Et soudain, il n'y eut plus de point noir dans le passé d'Etienne Lanthier.

Hurtubise revit la figure douce et infiniment tendre de sa mère penchée sur lui pour l'introduire au royaume bienheureux du sommeil, quand il avait quatre ans. Il re-

vécut dans tout son être l'immense sentiment de sécurité et de paix qui avait été son univers à cette époque de sa vie. Puis il ne vit plus que son âme, détachée d'un corps qu'il ne sentait plus et qu'il lui semblait avoir quitté. Et son âme, illuminée par la foi religieuse et l'amour mystique de son Dieu confondu avec celui de sa mère, franchissait par grands bonds, pour aller les rejoindre, des plaines, des rivières, des forêts et des montagnes en chantant des cantiques d'allégresse. « Loué soit le Très-Haut ! » chantait Laurent Hurtubise du fond de son âme illuminée. Sa figure qu'il ne sentait plus était inondée de larmes.

Dubuc de même, toujours galopant et l'écume au coin des lèvres comme les chevaux, ne savait plus où il était ni ce qu'il faisait. Il portait sa Bren sur son épaule, la main crispée sur le canon, et la culasse de l'arme lui martelait la chair à chaque bond de ses puissantes jambes. Il ne le sentait pas.

Il se voyait au milieu d'une bande de géants, dans une forêt d'arbres démesurés dont les cimes disparaissaient dans les nuages. Debout sur ses jambes écartées, ses pieds écrasant les buissons du sous-bois, il brandissait une hache, haute comme une maison, dont il cognait les arbres sans relâche, à grand renfort de « hans » et de « calvaires ! » Et les arbres abattus pleuvaient autour de lui dans une hécatombe qui le remplissait d'une allégresse furieuse. L'un des autres géants, tout à coup, lui lança un formidable « *Timm-Berrr ! . . .* » qui lui vrilla les oreilles : il vit le plus haut de tous les arbres qui descendait vers lui à une vitesse effrayante, dans un craquement qui emplissait toute la forêt. Il se rua par terre et se recroquevilla sur un tapis de mousse, enfouissant sa tête dans ses deux bras ; puis il attendit la mort en pensant à sa mère, à la

sainte Vierge qu'il avait depuis si longtemps cessé de prier, et à sa force, dont il n'avait jamais vraiment connu la limite.

* * *

A sa quinzième, seizième ou dix-septième chute, Lanoue sentit ses forces le quitter comme si elles se fussent écoulées avec sa sueur ou son sang par tous les pores de sa peau. Il se releva et repartit une fois de plus, parce qu'il avait dit « suivez-moé » aux hommes devant qui il courait et qu'il y en avait encore un ou deux.

Un obus hurlant, plus hurlant encore que tous ceux qu'il avait entendus depuis le matin, fila droit sur lui en déchirant ses oreilles et désarticulant toute sa pensée. Il fit trois ou quatre bonds terribles pour échapper au « coup direct » dont son instinct l'avait averti; l'obus s'écrasa à quelques pieds en arrière, dans un souffle et une clameur formidables. Lanoue leva les bras au ciel et fut soulevé de terre. Il sentit ses mâchoires desserrées par un ressort irrésistible et expira dans un cri informe tout ce qu'il restait de force dans sa poitrine. Il fut rabattu au sol comme une mouche rejointe en plein vol par un coup de planche. Une pluie de boue le couvrit.

Il put croire que sa fin était venue. Il avait la tête martelée de coups terribles qui étaient ceux de son sang dans ses artères sur le point d'éclater. Il saignait abondamment du nez et il se sentait complètement anéanti; il ne savait même pas s'il avait été atteint. Il eut encore l'instinct de se dresser à demi sur ses coudes pour regarder le bosquet devant lui et estimer à deux cents verges seulement la distance qui l'en séparait encore. Puis il s'aplatit totalement comme un serpent et enfouit sa figure dans la boue.

Il se crut à jamais délivré du mal de penser. Il se crut tombé au fond des enfers. La boue froide dans laquelle il avait enfoncé sa joue calma peu à peu sa fièvre, ses nerfs tordus se détendirent, son esprit sombra dans une euphorie indicible. Il rêva qu'il ne se relèverait plus, qu'il ferait le mort, qu'il resterait ainsi jusqu'à la fin de la guerre. Qu'il était « shell-shocked », comme certains de ses camarades qu'il avait vus l'être autrefois. Il ne l'avait jamais été, lui, parce qu'il n'avait jamais permis à sa volonté d'abdiquer. Mais il n'était pas de la trempe physique de Lanthier et de Dubuc et n'avait jamais eu d'autre orgueil que de les égaler dans le courage. Maintenant, il était vaincu. Tout le courage avait été inutile. Que pensait Dieu, si Dieu voyait les malheureuses créatures qu'il soumettait à cette épreuve inhumaine ? Dieu s'était moqué cruellement du courage des hommes qui était la meilleure chose en eux. Leur dignité unique. Il l'avait ironiquement écrasé sous une montagne pour le détruire. Maintenant, Richard était brisé, sa vie n'avait plus de sens. Il était un tout petit homme écrasé sous une montagne, et il avait la certitude que s'il essayait encore de se lever, il serait écrasé sous deux montagnes. Les pauvres Allemands disaient tragiquement : « C'est la guerre !... » C'était peut-être simplement la vie. L'un des trois conscrits arrivés tout frais du Canada, qu'on lui avait donnés hier soir, pourrait prendre sa place à la tête de ce qu'il restait de la section.

(Richard oubliait que l'un des trois conscrits était mort.) Il s'enfonça, sans plus de révolte, dans l'euphorie de sa délivrance. Il voulut y abîmer tout l'édifice de sa force morale. Il sombrait dans un océan d'abdication, de non-résistance, d'abolition du vouloir-vivre. Il entrevit un abîme de bonheur négatif, comme un homme qui

aurait fini de payer sa dette à la Vie et continuerait étrangement à vivre, ne se reconnaissant pas. Il était aux limbes.

Sa conscience sombra d'un degré de plus. Il rêva qu'il allait peu à peu se confondre avec ce sol à la paix bienheureuse, au point de lui appartenir et de ne plus être remarqué par les hommes, amis ou ennemis, qui passeraient. On serait bientôt à l'été. L'herbe verte pousserait autour de lui. Elle grandirait, l'encerclerait, finirait par le recouvrir. Il se déshumaniserait dans la douceur végétale du monde vert, où seulement était la paix. N'avait-il pas rêvé, tout au long de son enfance, de s'enfuir dans la Nature qu'il comprenait mieux que la Société, de s'incorporer à elle ? De disparaître en devenant une plante ? Pourquoi un être ne pouvait-il choisir sa place sous le soleil, son habitat et son règne ?

Il reposa ainsi pendant un long laps de temps. Puis sa vie, qui avait atteint son étiage, s'agita faiblement en lui. Son esprit remonta de l'abîme. Il était jeune, et la source de la vie était intarissable.

CHAPITRE IX

Soit que la batterie allemande eût épuisé ses munitions soit que le barrage allié eût fini par la rejoindre, — à moins que la guerre elle-même n'eût pris fin tout à coup —, le bombardement s'éteignit par degrés sur les hommes affalés dans la plaine, et la fumée fut emportée par la brise. Le ciel était toujours radieux. Lanthier, premier debout, revint en arrière et retrouva lentement son peloton. Il le compta : six morts, neuf blessés, et dix-neuf hommes valides avec lui-même.

C'était un désastreux bilan. La manoeuvre de Lanthier avait produit une véritable course à la mort, et personne, même pas lui, n'était parvenu au bosquet. Mais il avait sauvé la moitié du peloton. Les hommes s'étaient dispersés malgré eux sous le déferlement d'obus, grâce à une sélection naturelle qui s'était faite par la valeur des jambes. Autrement, le peloton eût été anéanti. L'homme était un animal grégaire; des soldats attendant la mort ne voyaient pas d'inconvénient à se grouper pour mourir. Un chef de peloton en voyait, lui. Personne ne s'était jamais demandé s'il y avait un meilleur sergent que Lanthier dans toute l'armée canadienne.

Parmi les blessés était Hurtubise, avec un éclat dans la cuisse qui le faisait beaucoup souffrir. Le gars du sans-fil était mort et sa machine fracassée. Lanthier n'y voyait pas une catastrophe en ce qui concernait la machine. Il avait négligé d'obéir au major en ne l'appelant pas lorsque la situation était devenue critique. Entraîné par le devoir, le major Cousineau serait arrivé comme une trombe dans son jeep et n'aurait probablement pas eu le temps de mettre pied à terre; les majors mouraient ordinairement ainsi. Lanthier avait une vieille dette de reconnaissance envers celui de la compagnie « B ».

Les deux autres caporaux étaient saufs. Vachon était indemne ainsi que deux des conscrits de Lanoue qui l'avaient suivi presque jusqu'à la fin. (Le mort était dans un état si horrible qu'on l'enveloppa aussitôt dans sa couverture.)

Xavier Gagnon était également intact. Il était occupé à soigner les blessés et, pour la première fois après un bombardement, silencieux. Lanthier le renvoya à l'arrière avec ordre de ramener des véhicules et des civières pour évacuer les blessés. Puis il prit la tête de ses hommes en direction du bosquet.

Deux Allemands les attendaient sous les premiers arbres, les bras levés. En fouillant un abri de béton, Lanthier trouva le poste émetteur dont ils s'étaient servi pour diriger leur artillerie.

Les gars de Lanoue exploraient le sous-bois. L'un d'eux découvrit un second dug-out, parfaitement camouflé entre deux arbres, et tira un coup de carabine dans l'ouverture. Des cris répondirent aussitôt à la détonation. Le gars pénétra rapidement dans le dug-out et en ressortit, traînant par les poignets un Allemand qui continuait à glapir. Il

n'était que légèrement atteint; la balle lui avait effleuré un bras. A peine hors du dug-out, il se dégagea de la poigne du soldat et se mit debout dans l'attitude d'un lutteur de foire. Jeune et costaud, il avait une figure rouge brique et des cheveux jaunes. Son uniforme était plus neuf que ceux de ses camarades et il était chaussé de magnifiques bottes de cuir fauve.

Lanthier, qui arrivait, s'approcha et lui posa une question en anglais. Il aperçut en même temps, sur le collet de sa tunique, l'insigne des SS. L'énergumène se mit alors à vociférer en allemand des phrases où l'on distingua, à deux reprises, le mot « schweinhund », l'injure classique; et soudain, il s'avança d'un pas et fit une chose inimaginable : il cracha à la figure de Lanthier.

Lanthier fit un bond.

— Ah, mon enfant-de-chienne ! souffla-t-il.

Il avait empoigné son Sten par la courroie, lui faisait faire un moulinet qui déchiqueta une branche d'arbre au-dessus de sa tête; il le rabattit dans la figure de son insulteur, qui tomba foudroyé. Lanthier dirigea vers son ventre le canon du Sten et pressa la détente jusqu'à ce que le chargeur fût vide. L'Allemand sursauta, et, pendant quelques instants, fut agité d'une convulsion hideuse. Puis son corps se tordit comme celui d'un ver et s'immobilisa finalement.

Lanthier, suffoquant presque, essayait lentement avec sa manche le crachat sur sa figure.

— J pense pas que t'avais besoin de lui tirer des balles, dit doctement Dubuc, qui arrivait. J pense qu'il se serait pas relevé de sitôt après un pareil knock-out !

* * *

Une demi-heure plus tard, le peloton quatre rejoignait

enfin sa compagnie, retranchée devant le village. Lanthier se présenta au capitaine Dumont qui la dirigeait. On était enfin sorti des champs à rutabagas; la terre de prairie, recouverte de vieille herbe jaune de l'été précédent, était plus sèche. Les hommes étaient abrités dans une longue ligne de tranchées communicantes qui avait appartenu aux Allemands. Ils y auraient bien passé le reste de la journée. Ignorant en grande partie les tribulations du peloton quatre, ils s'étaient naïvement impatientés de son retard, parce que le capitaine avait dit de l'attendre pour manger. Beaucoup d'obus étaient tombés sur eux, mais il n'en tombait plus. Le barrage sur le gros de la compagnie avait cessé en même temps que sur le peloton quatre.

Le capitaine accorda une demi-heure pour dîner. Les hommes sortirent le bully-beef et les biscuits, dont chacun, le matin, avait reçu une boîte et un paquet. Lanthier et Lanoue, fidèles à leur habitude avant le combat, mangèrent légèrement. Une blessure d'abdomen était plus dangereuse lorsque l'estomac était plein. Quant à la faim, ils avaient cessé, depuis qu'ils étaient chargés d'hommes, de centrer leur être sur leur estomac. Lanthier, surtout, était spartiate. Partageant les rations entre les hommes du peloton, il se réservait toujours la plus petite part, et une fois sur deux se privait de dessert. Les hommes mangèrent rapidement et Dubuc, après avoir dévoré sa portion, en engouffra une seconde. (Après avoir garni son havresac, Dubuc mettait toujours une seconde ration dans ses poches.) Il était le plus insouciant du groupe.

La compagnie partit sur la gauche et atteignit la route qui menait au village. Deux tanks l'y attendaient, expertement camouflés dans le fossé. Ils partirent en avant. Le peloton cinq, désigné comme peloton de tête, s'engagea

sur la route à leur suite, divisé en sections qui s'ébranlèrent une par une. Le peloton cinq fut suivi du peloton six, qui allongea le chapelet déjà long des hommes. Ils marchaient à la file de chaque côté de la route, mais non parallèlement, et observaient les intervalles réglementaires. Ce furent enfin les vestiges du peloton quatre. Sa nouvelle fonction de peloton de réserve ne le dispensait pas de l'affaire.

Le capitaine Dumont vint marcher avec Lanthier.

CHAPITRE X

L'« Armée du Peuple » n'était vraisemblablement pas encore là; la capture du village allemand par la compagnie « B » fut une opération de routine. C'était parfois ainsi quand on s'était attendu au pire.

La garnison, très logiquement, avait mis le gros de son effort défensif dans sa tentative d'empêcher l'ennemi d'arriver jusqu'à elle.

Les deux tanks, suivis du long chapelet de fusiliers, atteignirent bientôt les abords du village; on entendit soudain un crépitement de mitrailleuse allemande qui dura une minute. Puis un coup de canon, tiré par le char de gauche, lui imposa le silence. Elle sembla s'être tue pour l'éternité. On avança encore pendant cinq minutes, puis les deux files s'immobilisèrent : les tanks étaient arrivés aux premières maisons.

Une fusillade en règle éclata. Comme les Allemands étaient postés aux fenêtres supérieures des maisons et pouvaient tirer par-dessus les tanks, les hommes sautèrent dans les fossés.

Ce qu'on entendit ensuite fut le tac-tac-tac régulier, laborieux, des lourdes mitrailleuses des tanks. C'était comme le contrepoint d'une fugue à deux voix.

Le mot courut de bouche en bouche, au long des fossés où s'étaient accroupis les hommes, que les tanks tiraient des balles incendiaires. La première maison sur la droite prit feu au moment où le plus avancé des tanks arrivait à sa hauteur. Il allait la dépasser pour s'occuper de la suivante, lorsqu'un Allemand, les bras au ciel, en surgit comme un diable. Il avait le feu à ses vêtements et à ses cheveux. Il hurlait en courant droit sur le tank, aveuglé par l'épouvante.

Un long jet de flamme jaillit tout à coup du char, dans un grondement bref et terrible. L'Allemand, atteint, croula au sol comme un paquet de chiffons enflammés.

— Sa-cre-ment ! . . » murmura le premier gars de la file de droite. Il tourna la tête vers le deuxième gars.

Ce qu'ils avaient pris pour un long canon sur le tank de droite était un lance-flamme. Le bataillon avait déjà eu à faire avec les lance-flamme de l'ennemi (Lanoue, avec quelques compagnons, avait failli y passer au cours d'une patrouille de nuit et portait encore une tache noire de brûlure sur son casque) mais c'était la première fois qu'il en utilisait.

Lorsque les blindés eurent allumé quelques maisons sur leur parcours, soit avec les balles incendiaires de leurs mitrailleuses, soit avec le lance-flamme, les défenseurs du village commencèrent à sortir de partout en brandissant leurs mains, y allant de tous les « kamerad » et les « nicht kaput » dont ils étaient capables. Les hommes du peloton cinq, qui venaient de pénétrer dans le village, n'eurent qu'à les aligner à mesure qu'ils survenaient.

La garnison était plus nombreuse qu'on n'avait cru : la valeur de deux compagnies. Le major « kommandant » vint lui-même se constituer prisonnier et demanda tout

de suite à voir le commandant canadien. On l'amena au capitaine Dumont, qui venait d'établir ses quartiers temporaires dans un rez-de-chaussée.

Le kommandant parlait un excellent français.

— Capitaine ! » s'écria-t-il. J'avais l'ordre de me battre dans ce village jusqu'au dernier homme, malgré le défaut d'armes antichar. Mais quand j'ai vu votre lance-flamme, j'ai pris la décision humanitaire de capituler avec mes hommes. *On ne se bat pas contre le feu ! . . .* »

— Vous avez parfaitement raison, major. C'est justement pour vous enlever le goût de vous battre que j'ai utilisé un lance-flamme.

— Nous aurions défendu ce village contre mille hommes, si vous n'aviez pas eu le lance-flamme ! Nous étions parfaitement organisés pour combattre jusqu'à la nuit, et ensuite . . .

— Nous l'aurions quand même capturé en perdant une vingtaine d'hommes. Nous ne sommes pas si nombreux que vous semblez le croire, major. Dans une armée de volontaires qui ont traversé l'Atlantique et quatre pays pour venir jusqu'ici, chaque homme est très précieux.

— Des volontaires canadiens ! . . » ironisa le major.

— Qui font leur devoir et savent mourir quand il le faut, major. Mais qui ne sont pas des fanatiques comme vous autres.

Le major parut se calmer subitement et devint réfléchi.

— Comment, demanda-t-il, peut-on se battre et se faire tuer sans un fanatisme quelconque ? Nous, nous battons pour Adolf Hitler parce qu'il est le chef de l'Allemagne, nous sommes des patriotes ; mais vous, vous n'aimez même pas l'Angleterre pour laquelle vous vous battez ! Quant à votre premier ministre Mackenzie King,

il est le seul chef d'un pays en guerre qui ne soit jamais venu visiter ses troupes au front. — Nous ne sommes pas encore arrivés à comprendre, nous, ce que vous faisiez dans cette guerre qui ne vous concerne pas ! — Oh, vos simples soldats, sans doute, c'est pour l'aventure . . . C'est du moins ce qu'ils nous disent toujours quand nous les faisons prisonniers. — Mais vous, un homme éclairé ? Vous n'êtes pas officier de carrière, capitaine ? . . . Ils sont si peu nombreux dans votre armée . . .

— Moi ? dit jovialement le capitaine Dumont. Je me suis enrôlé pour ma santé ! J'avais, en 1939 ou 40, commencé à perdre l'appétit . . .

Le major s'empourpra.

— Nous, au moins, dit-il d'une voix altérée, nous sommes des idéalistes; vous autres : des mercenaires !

— Des mercenaires ! éclata le capitaine Dumont. Ce doit être pour ça que j'ai quitté, il y a trois ans, mon pays où j'étais heureux, ma famille et mes études universitaires, en dernière année d'économie politique ! — Vous me semblez avoir besoin d'une petite leçon, major ! Eh bien, je vais vous dire un secret : si j'avais perdu l'appétit avant de m'enrôler dans cette armée de « mercenaires », comme vous dites, c'était de voir une demi-douzaine de pays de l'Europe sous la botte de gens comme vous ! Que faisiez-vous en France, en Belgique et en Hollande, où nous vous avons combattus pendant huit mois avant de vous refouler jusqu'ici ? Vous qui êtes si bien renseigné, n'avez-vous pas entendu dire que les Hollandais d'Amsterdam et de La Haye nous suppliaient, depuis un mois, d'aller les délivrer au plus tôt, tellement ils en ont assez de vous autres ? Vous ne parvenez pas à comprendre, dites-vous, qu'on puisse se battre sans y avoir des intérêts

personnels ? C'est peut-être que les idéalistes ne sont pas du côté que vous croyez ! »

Les deux officiers étaient jeunes et une telle conversation, à l'endroit même où ils étaient prêts, une demi-heure plus tôt, à s'affronter dans une lutte sanglante, avait jailli de part et d'autre comme un duel de mitrailleuses. Le major avait simplement désiré faire savoir au commandant canadien qu'il avait capitulé parce qu'il ne pouvait se battre contre le feu; le capitaine Dumont, de son côté, n'avait jamais songé qu'il aurait un jour à soutenir, en plein champ de bataille, une discussion idéologique. Ces imprévus fulgurants étaient le tissu même de cette guerre.

Comme la guerre n'était pas finie pour le capitaine, il demanda au major où était la batterie qui avait pilonné sa compagnie. Le major daigna lui apprendre qu'elle avait quitté les lieux depuis une heure et ajouta rageusement qu'on aurait encore de ses nouvelles. Le capitaine désigna deux gars pour escorter les prisonniers vers l'arrière, s'assura que les hommes du peloton cinq fouillaient toutes les maisons du village, puis appela l'homme du sans-fil pour communiquer avec le major Cousineau.

Le jour baissait.

CHAPITRE XI

La section de tête du peloton six, laissant assez loin en arrière, à la queue de la compagnie, le demi-peloton de Lanthier, avait à son tour pénétré dans le village; elle s'arrêta à l'endroit où l'on rassemblait les prisonniers et les gars se joignirent à leurs camarades pour fouiller les maisons. Des coups de feu éclataient encore ici et là. Quelques bons Allemands têtus, ayant probablement bu trop de Schnaps avant l'attaque, n'avaient pas encore décidé de se rendre à l'évidence. Le Schnaps avait souvent une bonne part de mérite dans les exploits nazis du front.

Les hommes du peloton quatre s'étaient immobilisés dans les deux fossés de la route. Lanoue, ayant quitté la tête de sa section pour aller parler à Lanthier, aperçut tout à coup deux de ses gars qui bondissaient hors du fossé. Ils firent quelques pas dans le champ de gauche, puis se penchèrent, tour à tour, sur ce qui semblait être une forme humaine; Lanoue les vit se redresser ensuite en enfouissant des choses dans leurs poches, et revenir à pas de renard.

Il se rendit sur les lieux.

Il se trouva en présence d'un Allemand qui était horriblement blessé. La figure couverte de sang, les yeux

brûlés, il était étendu sur le dos et gémissait. A quelques pas de lui se trouvait une mitrailleuse Spandau, culbutée; tout près de sa tête, dans la terre humide, un trou d'obus de petit calibre. Lanoue comprit le drame. Il se rappela le coup de canon du tank de gauche. Cet Allemand avait été posté là pour guetter l'arrivée de l'ennemi et il avait, en voyant les tanks, ouvert le feu avec un zèle prématuré. Il était en proie à d'atroces souffrances. Lanoue ne put rien faire de mieux que lui donner une injection de morphine puis il appela ses deux gars.

Ils arrivèrent, un peu penauds. Lanoue leur demanda ce qu'ils étaient venu voler au blessé. Ils hésitèrent; le premier sortit de sa poche un misérable bracelet-montre de bric-à-brac.

— Ça vaut pas grand'chose . . . dit-il en manière d'excuse. Mais c'est aussi ben que ça soye moé qui l'aye que lui . . . »

Son complice exhiba une authentique Croix de Fer qu'il avait arrachée de la poitrine de l'Allemand — « pour envoyer au bonhomme chez nous », expliqua-t-il.

Lanoué s'indigna et les engueula solidement. Il savait que la Croix de Fer était une haute décoration que l'Allemagne accordait à ses héros. « Vous êtes pires, conclut-il, que cette sorte de voleurs qui vont détrousser les morts dans leurs tombes ! Ceux-là, au moins, y ne volent que des morts ! — Et lui », dit-il en montrant l'Allemand (qui gémissait toujours et venait de tourner vers eux sa tête aveugle) « vous pensez pas qu'y pâtit assez pour qu'on lui fiche la paix ? Rendez-lui ses affaires !

— C'est pas la peine, dit sur un ton désarmant de sens commun celui qui avait volé la montre. Y va mourir !

Lanoué se rapprocha du blessé et vit qu'il était, en

effet, à l'agonie. Il délirait même. Sa face broyée était vraiment affreuse. Lanoue n'avait rien vu de tel, sur un vivant, depuis la blessure du sergent Garneau en Normandie.

Soudain, l'Allemand se dressa dans un spasme ultime, leva un bras au-dessus de sa tête sans regard; il se mit à crier :

— Heil Hitler ! . . Heil Hitler ! . . .

Lanoue ne put réprimer un mouvement de recul. Le spectacle était incroyable. Il resta fasciné, un moment, puis se tourna vers ses deux hommes. Il arracha la Croix de Fer des mains du voleur et vint la remettre à sa place, sur la poitrine du soldat allemand qui rendait son âme.

Il aperçut ensuite Lanthier qui venait rapidement vers lui. Le sergent n'était pas excité, mais il avait l'air préoccupé.

— Y'a quèque chose dans les champs », dit-il sans autre explication. « J'viens d'envoyer Dubuc dans celui-ci, là-bas, avec trois hommes. Toé, prends deux gars et va faire un tour dans le champ de droite. Emporte la deuxième Bren.

Lanoue fit signe aux deux escarpes, qui avaient déjà réintégré le fossé. Il traversa la route avec eux et ils marchèrent jusqu'à un corps de ferme, sis à une centaine de verges dans le champ. Lanoue ne croyait pas qu'il y eût quelque chose là. Il y allait pour obéir à Lanthier.

Ils découvrirent quatre Allemands dans la grange, cachés dans la paille. Ils auraient pu tirer dix fois mais désiraient se rendre. Le dernier à se produire était un petit homme-gorille d'une laideur vraiment remarquable, vêtu d'un uniforme bleu. Devant la Bren de Lanoue, il se mit à trembler de tous ses membres et à gémir comme un bébé.

— Nicht kaput ! . . Ni ! . . . Ni ! . . . » répétait-il, — puis il émettait des sons inintelligibles, semblables à de faibles pleurs. Lanoue laissa tomber la crosse de la Bren et s'appuya sur le canon comme sur une canne. Le pauvre diable parut quelque peu rassuré; il entreprit alors de faire comprendre qu'il n'était pas un soldat comme ses compagnons, — qu'il n'avait rien à voir avec cette sale bande.

— *Luftwaffe*; disait-il. « Ich . . . » commençait-il en montrant son coeur de sa main, « *Luftwaffe* ! » ajoutait-il sur un ton de triomphe en désignant tout son uniforme. Il en avait plein la bouche.

Lanoue présuma que son aviateur allemand n'était pas celui qui avait lâché la bombe dans la cheminée d'un navire britannique. (Mais savait-on jamais ?) Il le fouilla et trouva dans sa gamelle, entre autres victuailles, une portion de ce miel « ersatz » dont il était très friand. Il y mordit à belles dents. — Il fut stupéfait de la réaction de son captif. Oubliant qu'il avait gémi, quelques minutes plus tôt, pour qu'on lui épargnât la vie, le petit homme protestait maintenant de toutes ses forces contre la confiscation de son nanan. Lanoue, qui s'amusait, fit mine de lui lancer un grand coup de pied au derrière; le petit homme-gorille fit entendre un nouveau murmure effrayé et détala en direction de la route.

Lanoue appela ses deux gars, qui fouillaient la grange dans l'espoir d'y découvrir des trésors alimentaires inconnus de leur armée, puis il jeta un dernier coup d'oeil à l'horizon : il aperçut un Allemand qui fuyait à toutes jambes, en direction d'un bois qui fermait le champ. Lanoue, automatiquement, tomba à plat ventre derrière sa Bren, l'épaula et visa avec soin, puis il lâcha quelques

balles d'une traite. Son fuyard fit un grand saut en l'air avant de disparaître dans les hautes herbes sèches. Lanoue n'eut pas la curiosité de se rendre jusqu'à lui. (C'était une chose qu'il ne faisait jamais.) Ancien Bren-gunner et enregistré depuis longtemps, dans les dossiers de la compagnie, comme tireur d'élite, il savait qu'il n'avait pas manqué son homme.

Il revint à la route avec ses gars, ses prisonniers, et le sentiment paisible du devoir accompli.

Il chercha Lanthier des yeux : il l'aperçut dans le champ de gauche, non loin de la route, auprès d'un corps de ferme aux trois-quarts démoli. Il était immobile et cambré comme une statue de guerrier antique, scrutant un point du vaste champ dans ses jumelles. Il observait l'opération de Dubuc. Lorsque Lanthier n'était pas aux côtés de Dubuc, il était rare qu'il ne fût pas derrière lui à le regarder travailler.

Soudain, Lanoue vit le sergent faire un violent écart en perdant l'équilibre, lâcher ses jumelles et tomber sur le dos. Il entendit au même instant les claquements assez lointain de deux coups de feu. Il fut auprès de Lanthier en quelque bonds.

Le sergent était déjà mourant. Lanoue le traîna derrière un mur et l'examina : sa tunique était déchirée au côté gauche. Lanoue ouvrit la tunique et vit aussitôt la trace d'une balle qui avait écorné le plastron anti-balles de Lanthier, puis glissé dessous pour pénétrer dans la poitrine. Il y avait un autre trou dans le côté gauche du ventre. Lanoue ouvrit le pantalon et vit la trace d'une deuxième balle qui avait écorné, de la même façon que la première, le plastron inférieur.

Lanoue ne savait même pas que Lanthier portait en-

core son plastron anti-balles. Il y avait longtemps qu'il s'était débarrassé du sien, comme la plupart des sous-officiers et Bren-gunners qui en avaient été pourvus avant l'invasion de la Normandie. Personne ne croyait sérieusement à la vertu de ces appareils, trop rigides pour ne pas être gênants et trop minces pour mériter leur nom. Lanthier était probablement le seul homme du peloton qui eût conservé le sien. Si intrépide en toute circonstance, risque-tout quand son devoir l'exigeait, il avait pourtant observé jusqu'à la fin cette prudence réglementaire de bon soldat.

Lanoué ne pouvait croire tout de suite qu'il eût été tué de cette façon. Il ne se rendait pas compte. « Si un jour Lanthier se faisait tuer . . . » avait-on dit si souvent. Il lui parla, l'appela, lui secoua même les épaules; il n'obtint aucune réponse.

Le sergent vivait encore. Ses yeux étaient grands ouverts et regardaient Lanoué, dans une espèce d'anxiété immobile et terrible. Il soufflait comme un buffle. Puis quelque chose sembla passer sur ses yeux, comme un nuage de fin d'après-midi sur le soleil, et son regard n'eut plus rien d'humain. L'âme du brave sergent était partie.

Lanoué resta penché encore un moment, essayant de scruter l'abîme de la mort. S'il vit quelque chose, il ne comprit rien.

* * *

Dubuc ne vécut pas beaucoup plus longtemps que son inséparable compagnon d'armes. Nul, sauf peut-être Lanthier, ne sut ce qu'il avait fait dans le champ, où il était parti à la recherche de tireurs embusqués. On l'en vit seulement revenir avec sa Bren sur l'épaule et quatre ou cinq trous sanglants dans la poitrine. Bon soldat jus-

qu'au bout et homme au plus haut sens du mot, il n'avait même pas eu l'idée d'abandonner son arme à l'ennemi, alors qu'il était blessé à mort et le savait sans doute. Il mourut paisiblement dans un fauteuil, dans une maison du village où il s'était rendu sans aide, sa Bren posée à côté de lui sur un parquet rouge de son sang.

Les deux Allemands qui avaient tué Lanthier et Dubuc se rendirent aussitôt après. L'un était un gamin de seize ans à peine, appartenant au corps des « Hitlerjugend » (1). L'autre était celui qui avait tiré de la mitrailleuse sur Dubuc et il avait dû le faire de très près, car il était myope. Ses verres étaient très épais : ses yeux, au travers, ressemblaient à deux raisins écrabouillés. Il était grand, gros et gras et courait à petits pas rapides. — Il avait exactement l'allure d'un rat d'égout. Il était de ce type de soldats allemands improvisés à la fin de la guerre, bons à tirer une fois, tuer un homme, se rendre aussitôt après en levant les bras au ciel.

Lanoue apprit un peu plus tard que le prisonnier myope était un étudiant luthérien en théologie.

* * *

Depuis une minute, Lanoue songeait à Xavier. Où était Xavier ? Qu'était-il devenu qu'on ne le revoyait pas ? Peut-être était-il mort lui aussi, en cette journée où il n'y avait plus de limites à rien ?

(1) Jeunesses hitlériennes.

CHAPITRE XII

Xavier avait repris d'un pas rapide le chemin de l'arrière pour ramener du secours. C'était urgent. Les blessés prenaient froid, le danger les menaçait de tous côtés et surtout en eux-mêmes, — ils étaient bien malheureux.

Hurtubise était le plus inquiet. Xavier avait eu beau lui dire, en lui pansant la cuisse, qu'il n'en mourrait pas, le pauvre caporal, découvrant qu'il n'était pas invulnérable, semblait s'être complètement dégonflé. Mais c'était peut-être l'effet momentané du choc, songeait Gagnon, toujours curieux de l'anatomie morale des hommes.

Après s'être retourné deux fois pour s'aligner sur le peloton, il le perdit de vue. Il marchait vite en sens inverse, aussi vite que le permettait à ses chaussures la nature du sol à rutabagas, qui lui suggérait des comparaisons vulgaires. Il songea qu'il aurait quelque difficulté à se retrouver dans cette campagne rase et parsemée de ruines toutes semblables. Il y avait fait beaucoup de pas et de crochets depuis la première fois qu'il était retourné à l'arrière et ne possédait pas de boussole; il dédaignait d'ailleurs cet instrument à l'usage des officiers et sous-officiers. Il s'orienta approximativement sur le soleil. Mais le soleil, encore haut, était un vaste point de repère.

Il dévia. Il marcha au hasard en pestant, vit le sol changer de couleur sous ses pieds, finit par ne plus se retrouver. Il en était à se demander s'il devait continuer à marcher devant lui en risquant de se voir entouré tout à coup d'Allemands, ou faire résolument un « about turn », quand il aperçut une troupe de fantassins vêtus de khaki qui passait à une certaine distance, montant vers le front. Il se dirigea vers eux.

Il arriva juste à temps pour les voir se jeter à plat ventre, sous un orage d'obus qui les enveloppa de fumée. Il les imita.

Il remarqua alors que ses « hôtes » n'étaient pas des Canadiens, mais des Anglais. Où diable était-il rendu ? Les uniformes « merdoie » (1) des « Limeys », ornés d'une rangée de boutons extérieurs, portaient des insignes inconnus de Xavier. Ces hommes avaient presque tous le teint rose bonbon; et ils disaient « Blimey ! » aussi souvent que Xavier disait « Câlice ».

Xavier les surveilla discrètement et attentivement pendant de longues minutes. Les obus tombaient dru et chacun se garant de son mieux, tout en respectant parfaitement les intervalles. Des remarques flegmatiques se faisaient entendre, ici et là, entre les explosions.

Xavier observait de son oeil aigu, les paupières plissées, et réfléchissait. Richard lui avait déjà dit que les Anglais au front étaient de bons soldats, remarquables surtout par leur discipline et leur sens du devoir, pleins de sang-froid et ayant toujours la blague à la bouche, encore plus que les Canadiens; qu'il fallait encore les admirer parce que leur armée était pauvre, leur solde très

(1) Corruption de "merde d'oie", peu euphonique.

basse; qu'ils avaient souvent de l'équipement inférieur et étaient aussi mal nourris que les Canadiens outremer, ce qui n'était pas peu dire.

Le barrage ne dura pas longtemps. Dès qu'il fut passé, ils se relevèrent. Xavier aperçut un sergent et se dirigea vers lui pour lui demander son chemin.

Comme il ignorait presque totalement la langue anglaise, sa question ne fut pas comprise par le Britannique. Ce dernier le regarda en se grattant la tête sous son casque, puis il dit tout à coup :

— You're a Ken-eye-dian ?

— Oui, j'suis un Canayen ! » rétorqua Xavier avec son agressive timidité. « T'as pas vu mon armée, toé ? »

Le sergent, soulevant son casque, gratta de nouveau son cuir chevelu piqué par la sueur, puis il fit signe à Xavier de le suivre.

Les Limeys venaient d'allumer trois feux et se groupaient autour, tout en épiant l'horizon d'un oeil. Lorsque Xavier les vit y mettre de l'eau à bouillir, puis détacher de leurs havresacs leurs grands gobelets, il murmura : « ça parle au Câlce !... » Il avait souvent vu ces gens arrêtés sur le bord d'une route, à l'arrière, en train de prendre le thé; il ne savait pas qu'ils le prenaient jusque sur le champ de bataille.

Le sergent le mena à un lieutenant à lunettes qui paraissait familier avec la langue de Louis-Joseph Papineau. Quand il eut compris que Xavier cherchait les quartiers-généraux de son bataillon canadien, il lui fit remarquer qu'il s'était écarté de sa route et qu'il était rendu dans le secteur britannique de l'attaque; il lui donna une direction vers la gauche. Il lui indiqua ensuite, avec le zèle et la minutie d'un policier londonien, quelques points de repère. Il dit enfin :

— Now, you can't miss it, my lad. You just can't. »

Puis il offrit courtoisement au soldat canadien de prendre le thé avec ses hommes, lui prêtant même un gobelet.

Xavier n'en revenait pas.

Une demi-heure après, il avait retrouvé l'itinéraire suivi le matin par la compagnie « B » et fut bientôt devant le nouveau poste de secours régimentaire, installé sous une tente au pied d'une colline. Il y entra, expliqua rapidement la situation. Il obtint un jeep muni de deux civières. C'était le seul jeep dont on pût disposer à ce moment. C'était suffisant pour évacuer les neuf blessés en trois voyages consécutifs — il y en avait bien trois qu'on pouvait asseoir sur le siège — à condition de faire vite pour ne pas laisser les derniers attendre trop longtemps.

Comme Xavier ne savait pas conduire un véhicule-moteur et qu'il fallait, de toute façon, être deux hommes, le médecin-major lui prêta aussi son chauffeur. Ils partirent.

Ils durent s'arrêter au bout de cinq minutes : ils s'étaient engagés, d'après les indications reçues, sur une piste étroite tracée par les sapeurs au milieu d'une route minée; le chemin « nettoyé » s'arrêtait court et il n'y en avait pas d'autre. Tous les abords de la frontière dans cette région, soupçonnait-on, étaient plus ou moins minés. Si des hommes à pied avaient pu la passer, c'était une autre histoire avec un jeep.

Un sapeur était posté à l'endroit où lui et ses compagnons avaient interrompu leur travail, faute de temps pour aller plus loin, et il expliquait la situation à Xavier. Quelques blindés avaient bien franchi la frontière, avant

l'aube, dans un autre secteur; mais il ne savait pas où. Il aurait fallu communiquer avec l'Echelon de Brigade ou de Division. Cela aurait pris beaucoup de temps. Il réaffirma que le terrain n'était aucunement garanti au delà de la lisière de coton blanc, et qu'un jeep ne pourrait s'y aventurer qu'à ses risques et périls. Il montra enfin un écriteau, posé par les Allemands eux-mêmes au temps où ils étaient maîtres du champ de mines dont ils avaient emporté la clef. On pouvait y voir peint en jaune, avec une suggestive tête de mort, le mot : « *Minen !* »

Xavier, après de vains pourparlers, crut avoir une idée géniale. Il se tourna vers le chauffeur :

— Ben sûr que la route doit être minée; toutes les routes sont minées, le général Alexander l'a dit en Italie. (1) Mais . . . on peut piquer à travers le champ. — Qu'est-ce que t'en penses ?

— J'sais pas, dit le chauffeur avec beaucoup de réserve. Le champ est peut-être miné aussi . . . C'est maudit, tu sais . . .

— Eh ben, quand même tu risquerais ta peau une fois par année, maudit chauffeur de major ! Es-tu game pour prendre une chance ? On meurt rien qu'une fois, Câlice ! »

Le jeep quitta la piste étroite, puis la route elle-même, et s'engagea dans le champ. Plusieurs paires d'yeux étaient braquées sur lui.

Ils n'avaient pas roulé dix secondes qu'une formidable explosion retentit. On vit le jeep se cabrer comme un cheval, perdre une de ses roues qui alla frapper un

(1) "Tous les chemins mènent à Rome, mais tous les chemins sont minés."

arbre, puis tomber sur le flanc, en perdant une seconde roue qui vint rouler jusqu'à la route.

* * *

Xavier, à plat ventre, se soulevait sur ses coudes. Il avait la figure pleine de sang. Il s'y passa la main, palpa lentement son nez et sa bouche, parut étonné de les avoir encore. Il se mit ensuite à quatre pattes, réussit à se lever fit trois pas vers le chemin; il retomba à plat, tenta en vain de se relever, et finit par s'immobiliser sur le ventre.

Le chauffeur était le plus gravement atteint. Il avait une jambe arrachée et il hurlait à la mort. Deux brancardiers portant une civière vinrent à lui; les cris du malheureux redoublèrent.

Xavier les observa tous les trois, brancardiers et chauffeur, pendant une minute. Puis son oeil professionnel, si riche d'expérience, constata avec regret que la figure exsangue du chauffeur était celle d'un homme fini. Les deux brancardiers, eux, ne se doutaient de rien. Ils portaient leur patient avec une gaucherie et une lenteur ridicules, comme s'ils eussent défilé dans une procession. C'étaient deux jeunes nouveaux.

Xavier, exaspéré, leur cria :

— Tâchez donc de vous faire aller le cul plus vite que ça ! Vous voyez pas qu'y achève de vivre, le pauvre câlisse ? »

L'un des jeunes brancardiers, si vert qu'il ne devait pas avoir le nombril sec, fut scandalisé. Il lança à Xavier, d'une voix ineffable :

— Qu'est-ce que vous diriez si on vous disait que vous achevez de vivre, vous ?

— J'suis pas fini, moé, Câlce ! explosa Xavier. Vous connaissez donc rien, vous autres ? »

* * *

On vint chercher Xavier vingt minutes après, — employant, pour se rendre jusqu'à lui, un détecteur de mines — et on le déposa dans le poste de secours. Lorsque le médecin s'approcha pour se rendre compte de son état, Xavier lui parla d'abord des blessés de la plaine qu'il fallait secourir d'urgence; puis ayant obtenu la promesse qu'on ne perdrait pas une minute, Xavier parut ne plus avoir un seul souci au monde. Le médecin l'examina. Il avait une jambe fort enflée et de multiples contusions; mais rien de grave. Il prétendit cependant qu'il souffrait beaucoup, afin de mériter l'injection de morphine dont il rêvait depuis des mois comme couronnement à sa carrière militaire.

Une heure plus tard, il somnolait dans une ambulance qui filait rapidement vers le sud. Il fit beaucoup de chemin, jusqu'au soir, d'un endroit à un autre endroit qui était toujours plus important que le précédent. Enfin, le lendemain, il ouvrit les yeux dans un hôpital de Belgique. Il y retrouva, entre autres connaissances, Hurtubise, tout à la fois paisible et exalté comme une accouchée triomphante.

CHAPITRE XIII

Après la capture du village, le capitaine Dumont reçut l'ordre par sans-fil de mener la compagnie dans un lieu boisé, à une certaine distance de là, et de l'y faire retrancher pour la nuit. Le major quittait lui-même son poste de la colline. Il venait établir son nouvel H-Q dans le village conquis.

Connaissant la réputation dont il jouissait, il demanda avec humour s'il y avait des caves solides dans cette municipalité.

Les derniers hommes sortirent du village au moment où les premiers obus d'un retour du barrage ennemi commençaient à y tomber. Le capitaine, pince-sans-rire, dit aux gars qui fermaient la marche :

— Celui de vous autres qui irait me faire sauter cette damnée batterie-là, je lui ferais avoir la Médaille Militaire !

— Où est-ce qu'elle est, la batterie ? demanda très sérieusement un jeune conscrit.

— Ah ça, mon gars, dit le capitaine, il faudrait aussi que tu la trouves ! J'te demanderai pas ça ce soir.

— A ma connaissance, dit le lance-caporal Vachon, y'a rien qu'un homme de la compagnie « B » qu'a déjà accompli un pareil exploit : le caporal Hurtubise en Normandie.

— A Dives, avec un *Piat* (1), précisa le capitaine.

— Et est-ce qu'il l'a eue, la Médaille Militaire ? demanda le jeune conscrit.

— Non . . . avoua le capitaine. Je l'ai recommandé de toutes mes forces, mais j'ai pas réussi à la lui obtenir. J'avais pas assez d'influence à l'Echelon de Brigade.

— Si tu t'es enrôlé pour gagner des médailles, dit sèchement Vachon, c'est pas icitte qu'y fallait venir, mon gars. T'aurais dû t'arranger pour rester su' le staff du camp de Salesquartiers et te faire pistonner major . . . N'est-ce pas, capitaine ?

— Vous en faites pas, les gars, dit le capitaine Dumont avec une amertume subite. Quand ils vous rencontreront après la guerre avec l'Etoile de France-Allemagne sur votre poitrine, ils auront envie de les cacher, leurs rubans de l'arrière.

Le capitaine s'éloigna pour aller marcher à la tête de la compagnie.

Les gars ne parlaient plus; ils marchaient en regardant distraitemment leurs pieds. Le jeune conscrit releva tout à coup la tête. Il demanda à Vachon, sur un ton confidentiel :

— Qu'est-ce qu'y faut faire pour mériter . . . *Une vraie décoration* ?

Il attendait, la bouche entr'ouverte par l'attente. Vachon l'observa de côté, un assez long moment. (Il l'avait

(1) Antichar portatif.

rejoint, pour marcher auprès de lui.) Il découvrait, dans le son de voix et la figure tendue du néophyte, d'inquiétants signes avant-coureurs du mysticisme des martyrs. Vachon secoua les épaules pour replacer son havresac, prenant son temps. Puis il parut s'être décidé tout à coup à parler.

— D'abord, commença-t-il, si t'es simple soldat ou lance-capote comme moé et que tu le restes jusqu'à la fin de la guerre — et l'on va rester tous les deux tels que l'on est, si tu veux dire comme moé — t'as à peu près autant de chances de gagner une médaille de bravoure que d'obtenir ta discharge. Tu peux te faire tuer dix fois de suite : t'auras jamais de médaille à moins d'avoir sauvé ton régiment et tué cent Allemands devant un brigadier comme témoin. Mais c'est tellement rare qu'on voye un brigadier au front, que t'as à peu près autant de chances d'en voir un d'ici à la fin de la guerre que t'en as de sauver ton régiment. — Tu me suis ?

—

— Si t'as des témoins moins pésants qu'un brigadier, t'as un p'tit moyen de compenser au désavantage de la situation, en te faisant arracher un bras ou une jambe pendant que tu sauves ton régiment. Et si tes témoins étaient même pas des officiers, ta dernière chance est de te faire tuer en sauvant ton régiment; dans ce cas-là, y vont envoyer la médaille à ton plus proche parent. Moé, ça serait ma femme; toé, ça serait probablement ta mère qui braillerait toutes les larmes de son corps. — O-K ?

— Oui, dit faiblement le jeune conscrit.

Vachon savait de quoi il parlait. Il avait décidé de donner une leçon d'esprit critique à ce jeune, dont le zèle périlleux l'avait ému. Il continua impitoyablement :

— Et encôre, faut pas que tu te fasses trop d'illusions, tu sais : t'as besoin de l'avoir sauvé d'après toutes les règles militaires, ton régiment ! Y'a un gars, une fois, qu'a sauvé le sien au camp de Whitley, en Angleterre; le commandant de ce régiment-là était tellement content qu'y a recommandé le gars pour la Croix Victoria.

— Et qu'est-ce qu'est arrivé ? demanda le conscrit, que la mention de la Croix Victoria avait fait tressaillir.

— Eh ben, y'a un comité de généraux qui sont arrivés le lendemain au camp pour siéger. Y z'ont parlementé pendant un mois.

— Et après ?

— Après, le gars a pas eu la Croix Victoria, et y'a eu rien en toute.

— Pourquoi ?

— Y z'ont décidé que si le gars avait bel et bien, d'après le témoignage irréfutable de son commandant, sauvé le régiment, il l'avait pas fait d'une manière suffisamment conforme au Code militaire; tu saisis ? Aurait fallu créer ce qu'y z'ont appelé : « un précédent dangereux ».

— Ah ? . . . Et pis qu'est-ce qu'y avait faite, toujours, le gars, pour sauver son régiment ?

— Y'avait empoisonné le cuisinier.

Le jeune conscrit fit un écart comme un cheval. Puis la stupeur s'effaça lentement de ses traits, et il éclata de rire. Il venait de découvrir que le sombre lance-caporal Vachon était un humoriste.

— Si t'es un gars comme moé, » continua imperturbablement Vachon.....

* * *

L'histoire du caporal suppléant Vachon, telle qu'ébauchée au début de ce récit, était fort incomplète; peut-être

le lecteur pardonnera-t-il, quand il l'aura connue, la digression qu'elle nécessite.

Il était exact que Vachon était originaire de Montréal, qu'il avait trente-deux ans, qu'il était marié et père de deux filles dont la plus vieille allait faire sa première communion; il était également exact qu'il regrettait la vie bourgeoise et qu'il était anti-militariste; il était trop exact, enfin, qu'il méprisait le métier des armes au point de s'être avéré un soldat méprisable.

Mais Albéric Vachon n'avait pas toujours appartenu à la grise phalange des intimistes et des sentimentaux refoulés. Il avait été le boute-en-train de son peloton en Angleterre. Il n'avait jamais eu besoin, à cette époque, de tâter son argent dans sa poche quand il lui prenait envie d'aller rejoindre ses camarades à la cantine à bière; il avait été considéré comme le modèle des soldats insouciantes et heureux. Il avait à cette époque autant de verve que Xavier Gagnon, et il parlait mieux que lui. Il avait un authentique talent de comédien de race. Il aurait pu faire la guerre, si les hasards de son existence l'eussent permis, dans un de ces « Army Shows » qui plaisaient tant à des troupes privées de distractions.

Mais Army show ou non, Vachon, Roi des Comiques, avait été traité comme un roi par ses camarades. On l'avait célébré comme l'archétype de cette phalange de ceux pour qui la riche époque de l'armée canadienne en Angleterre avait été, malgré leurs soupirs d'exilés, non seulement la plus heureuse de la guerre, mais la plus heureuse de leur vie.

Puis l'époque heureuse avait connu une fin abrupte pour cette phalange-là. La nouvelle arriva, un jour de juin de l'année 1944, que l'invasion de la Normandie

était commencée; le bataillon fit ses préparatifs de départ.

C'est alors qu'on eut la révélation, à la compagnie « B », d'un Vachon qu'on n'avait jamais connu ni soupçonné. Peut-être, en fait, ne s'était-il jamais connu lui-même; peut-être avait-il été un prodigieux Paillasse. Toujours est-il que la nouvelle du départ pour le front le prit tellement au dépourvu qu'il en devint à moitié fou. Il cessa de plaisanter à propos de tout, comme il l'avait toujours fait, ne plaisanta plus de rien; il devint silencieux comme un sépulcre et on le vit se promener avec des airs tragiques.

Enfin, la veille du départ, il s'enivra follement, au risque d'en mourir, en vidant une bouteille de lotion à barbe. Puis il tint les hommes de sa chambrée en alerte jusqu'au milieu de la nuit par des discours excentriques où il proclamait sur tous les tons sa haine de l'Armée, l'absurdité de la guerre, le désir frénétique qu'il avait de revoir les siens, et la peur sous-humaine que lui causait la pensée du front. Il fallut finalement que Bolduc, à trois heures du matin, l'endormît de foudroyante manière; ce fut le décès moral du double Vachon qu'on avait connu à la compagnie « B », le premier pendant deux ans, le second pendant une demi-nuit.

On ne parlait plus de cette histoire depuis longtemps. De telles choses étaient bien lointaines, après huit mois de front et trois pays traversés. Le bataillon s'était défait et refait plusieurs fois, comme une boule de neige lancée sur une pente de montagne semée d'obstacles. Le nombre de ceux, à la compagnie « B » actuelle, qui avaient participé aux vrais jours heureux d'Angleterre, était fort restreint.

Vachon, lui, avait subi un choc nerveux dès la deuxième attaque. Il ne lui était plus rien arrivé par la suite.

Il s'était tiré sans une égratignure de toute la campagne de Normandie.

A la bataille de Dunkerque, un coup de bazooka, tiré par deux Allemands perfides, avait défoncé à deux pieds de sa tête un mur de pierre auquel il faisait face, accomplissant une chose plus naturelle que les actions d'éclat. Ce choc psychologique, aux retentissements considérables, avait eu sur Albéric Vachon l'effet d'un signe amical du destin : il avait compris qu'il n'avait pas été envoyé à la guerre pour qu'il y mourût.

Le bataillon, plus tard, avait eu du bon temps en Belgique, entre les premiers « rounds » de cette campagne de l'Escaut qui eurent lieu près des grandes villes. Ensuite, les longs mois cruels d'automne, dans la partie inondée de la Hollande, n'étaient pas parvenus à humecter le nouveau moral du lance-caporal Vachon; pas même à l'Ile de Walcheren, où il avait failli se noyer dans un verger, en essayant de pêcher des pommes flottantes que le courant emportait trop rapidement.

Vachon, favorisé par la chance et par un amical destin, s'était lentement « remplacé ». Ses anciens admirateurs, après l'avoir honni de peu charitable manière, l'avaient même « retrouvé », jusqu'à un certain point, à certains jours; mais il n'était plus le farceur intarissable qui les avait tant amusés autrefois. En fait, il n'était plus le même homme. Ses boutades, maintenant, donnaient un choc au coeur plus souvent qu'elles ne déclenchaient les rires. Vachon, physiquement, avait été épargné par la guerre; mais il avait traversé une crise spirituelle qui avait détruit des

fibres vitales dans son coeur, et il était devenu humoriste.

* * *

« Si t'es un gars comme moé, continua Vachon, tu gagneras jamais de médaille, à moins qu'ils en inventent une pour donner à ceux qui en veulent pas. J'en mérite pas, non plus. J'ai jamais rien fait pour ça, moé. — Mais regarde Lanthier et Dubuc, qui viennent de mourir en héros : penses-tu qu'y vont en avoère, une médaille, eux autres ? Pourtant, c'étaient les meilleurs sous-officiers, j'peux te dire ça. Y'ont rendu plus de services au bataillon que le colonel. Mais y'ont pas été chanceux.

« A moins . . . , » ajouta Vachon dans un mystérieux a-parté, « à moins qu'y soient plus heureux, au fond, d'avoir fini comme ça. Y peuvent pas le savoère, ben sûr. Mais quand même : y passeront pour des héros au Canada, au moins, parmi ceux qui les ont connus. Si y'étaient revenus, y'auraient passé pour des gazés.

« Si t'es un bon sous-officier, reprit Vachon en retrouvant son allegro, aussi bon que Lanthier et Dubuc l'étaient mais mauditement plus chanceux, tu peux revenir un matin d'une patrouille avec cinq cents prisonniers, un seul de tes hommes survivant pour te servir de témoin oculaire et cinq balles dans le corps. Et y faudra que tu prouves que t'as ben risqué ta vie pour l'Armée, en plus de ça; pour le prouver, y faudra que t'ayes un maudit bon lieutenant de peloton qui se donnera la peine d'aller plaider ta cause à l'Echelon pendant quinze jours de suite. Et s'il est pas un ange, ton lieutenant de peloton, tu le reverras au bout d'un mois — comme ça s'est vu — avec des couronnes de major su' les épaules, au lieu de la

Médaille Militaire à épingler su' ton estomac à la hauteur du coeur. Quant à toé, tu deviendras le choix numéro un du commandant pour diriger les patrouilles de nuit jusqu'à la fin de la guerre.

— C'est-y comme ça dans toutes les armées ? demanda le conscrit. (Il était redevenu aussi sérieux que Vachon lui-même.)

— Ben non. Nous autres, vois-tu, y z'ont pour leu' dire qu'on est une armée de volontaires. Autrement dit : des mangeurs de marde professionnels. Si t'étais dans l'armée américaine, par exemple, tu serais mieux usé. (1) Dans c't'armée-là, y commencent par te donner une médaille en entrant. Gratis, pour te donner le goût d'en gagner d'autres. Après, t'as pus qu'à continuer. Y te donnent une deuxième médaille comme prix d'assiduité quand t'as fait trois semaines complètes de Basic Training sans désertter, une troisième quand tu t'es offert trois fois de suite comme volontaire pour laver la vaisselle dans la cuisine, une quatrième après un mois de bonne conduite si t'as pas traité ton commandant de « sonofabitch » quand y'était assez près pour t'entendre, une cinquième su' le champ de tir quand t'as réussi à placer deux balles sur cinq dans la cible à trente verges. Une sixième le jour de l'anniversaire du commandant du camp. Une septième quand tu reviens de ta première permission, et une huitième si ta femme achète dans l'année. — Un « Purple Heart » quand tu t'es coupé un doigt en épluchant les patates et un deuxième Purple Heart quand tu t'es donné une entorse en faisant un about-turn su' le terrain de parade.

(1) traité.

Et ainsi de suite jusqu'à la fin, par paires, par couples de paires, par demi-douzaines et par douzaines, treize à la douzaine et tant qu'y en a dans le magasin du quartier-maître, — ce qui fait que ces gars-là, quand y retournent chez eux, y'a seulement que les gros pansus qu'ont assez de place su' l'estomac pour porter toutes leurs médailles à la fois. Tant qu'aux autres, à moins de se décider à s'épingler des décorations dans le fessier, y sont obligés d'en mettre dans leurs poches. »

Vachon, si refoulé et si taciturne depuis si longtemps, était devenu semblable à une bouteille d'eau gazeuse qui a été trop brassée, et qui ne finit plus de déborder sur la table et jusqu'au plancher en répandant cinq fois son contenu.

« Pour en revenir à notre armée à nous autres, ça devient évidemment plus facile de gagner des médailles si t'es lieutenant ou capitaine, mais pas excessivement. Ben entendu, j'parle des officiers qui font la guerre au front; j'parle pas de ceux qui font du travail de bureau à Londres et qui en connaissent moins su' le métier militaire qu'un lance-caporal en charge des latrines au camp de Whitley. Y'en faut comme ça, c'est entendu. Mais tu peux te dire qu'un lieutenant ou un capitaine au front, en général, y'a besoin d'être plus qu'un bon officier ordinaire pour gagner une médaille. Y'a besoin d'être chanceux, aussi. Les lieutenants et les capitaines sont moins nombreux que les sous-officiers et les soldats dans une brigade, mais y sont encore trop nombreux pour que le brigadier les connaisse tous personnellement. (Et c'est ça qui compte, mon potte.)

Quand t'es major commandant de compagnie au front, là, c'est vraiment intéressant, — mais c'est une

maudite job aussi — et t'as une bonne chance de gagner la D.S.O. si tu risques ta peau une fois ou deux. (1) J'pense pas que not' major à nous autres gagne la D.S.O. d'icitte à la fin de la guerre, j'pense pas qu'il l'ambitionne non plus. C'est un intellectuel qu'est resté au front depuis le commencement de la campagne en Normandie, y'est marié, et c'est la Croix Victoria qu'y lui donneraient, si y savaient le mérite qu'y a, c't'homme-là. Mais prends des hommes comme le major Larue de la compagnie « A », le major Ostiguy ou le major Bibeau du Régiment de Maisonneuve, ou le major Dextraze des F.M.R., — sans parler de Triquet en Italie — c'est plus soldat que le tabarnaque qu'a inventé la guerre, ces gars-là, et tu peux te dire qu'y z'ont mérité la D.S.O. ben des fois quand y l'ont eue une fois. Tant qu'aux lieutenants-colonels, y'en a, comme le commandant du Vingt-Deuxième en Italie, qui sont plus plucky que n'importe quel homme de leur régiment.

« Plus haut que lieutenant-colonel dans l'échelle des rangs, c'est pus la même chose. Là, tu tombes dans la catégorie du Red Tape. Des hommes qu'ont pour leu' dire que le calcul vaut le travail, et qui sont décorés pour c'qui savent plutôt que pour c'qu'y font. Y'en faut comme ça, c'est entendu.

« Ensuite de ça, tu sors de la vraie armée. Tu tombes dans la classe des officiers qui restent au Canada pour figurer dans les parades militaires, les cérémonies du Onze Novembre et des Emprunts d'la Victoire, les bals, les parties de cartes organisées par les dames patronesses au profit des soldats, la défense du Canada, et coetera. Y'a

(1) Vachon, sur ce point comme sur certains autres, exagère légèrement.

des bons yables là-dedans comme partout ailleurs, c'est entendu. Y'a les vieux officiers de carrière qu'ont dépassé l'âge militaire et qui restent dans l'armée parce qu'y savent pas où aller. Y'a aussi parmi les plus jeunes ceux qui sont mariés et qui sont retenus par le devoir d'état; ceux-là, j'les blâme pas trop. — Mais moé, comprends-tu, j'ai eu affaire à des jolis enfants-de-chiennes ! Des officiers pour le fun qui s'étaient enrôlés pour se montrer en uniforme dans les salons d'Outremont à Montréal et d'la Haute Ville à Québec. Ça portait des corsets et ça se parfumait comme des putains. Y'en avait une couple, quand j'ai fait mon Basic Training, qui portaient chacun un petit mouchoir dans le poignet de leur battle-dress : y l'agitaient au-dessus de leur tête quand ça marchait pas à leur goût. Ces gars-là, y'ont même pas besoin de la paye de l'Armée, c'est des membres de la haute société. Ça jouit de toutes sortes d'influences et de protections parce que ça a d'l'argent et ça s'est enrôlé pour faire de la villégiature dans les camps de l'Armée aux frais du Gouvernement. Y se font nommer commandants de compagnies dans les camps de westipoufs (1) : y reçoivent la médaille de l'Ordre du Haut Mérite quand y z'ont décidé cinquante westipoufs à signer pour l'autre bord. »

Vachon se tut et devint songeur. Il pensait au major du Canada qui avait réussi, à force de l'humilier par ses manoeuvres psychologiques, à le faire signer pour le service outremer.

Vachon avait baissé la tête pour se souvenir; il la releva.

« Y paraît qu'il en faut aussi comme ça dans une

(1) Mobilisés n'ayant pas signé pour le service outremer.

armée, dit-il d'une voix mélancolique. Vois-tu, mon p'tit gars . . . y disent qu'une armée, c'est comme un grand corps . . . un organisme complet. — Eh ben, c'est pas parce que t'as une tête, des yeux, des oreilles, un nez et une margoulette, un coeur, des jambes, des bras, un dos et un ventre, que tu pourrais te dispenser d'avoir un trou du cul, pas vrai ? »

CHAPITRE XIV

La compagnie atteignit le bois et s'y engagea. C'était apparemment un bois considérable, car les arbres étaient hauts et forts et paraissaient vieux, on ne voyait presque plus le jour dès qu'on y entrait. — On n'avait pas vu de pareils pins depuis qu'on avait quitté le Canada.

Les deux premiers pelotons, à la suite du capitaine et de leurs lieutenants, disparurent dans la sombre profondeur. Lanoue arriva ensuite avec le demi-peloton quatre. Il ordonna aux hommes de commencer immédiatement à se creuser des tranchées individuelles; puis il revint à l'orée du bois avec la Bren de Dubuc, dont il pointa la gueule vers la plaine. Il avait décidé de faire lui-même le premier quart de garde afin que chacun des hommes pût creuser son abri sans délai.

D'après la position du front, on ne risquait guère d'être attaqué de ce côté par une troupe ennemie : le peloton quatre demeurait le peloton de réserve. Mais Richard songeait à la « prière du soir ». Il ne se souvenait pas d'un soir d'après-bataille, surtout avec un ennemi délogé de ses positions, qui n'eût été salué par ses obus. L'ennemi était aigri, vindicatif et sournois comme une fille de vingt-neuf ans qui a perdu une bataille contre le sexe opposé.

Richard entreprit de creuser l'abri du poste de garde. Il décrocha de son dos la pelle de terrassier dont le manche, tout le jour, lui avait battu les reins, puis il se mit à l'oeuvre avec ardeur. C'était Lanthier — à une époque où l'on changeait de camp deux ou trois fois par jour ou par nuit — qui lui avait appris à creuser une tranchée avec des mouvements parfaits, sans perdre une minute ni gaspiller une once d'énergie. Peu de gens soupçonnaient comme c'était un métier, presque un art.

Tout en fouillant l'humus du sous-bois comme s'il y eût cherché un trésor perdu, Richard songeait à la fille de vingt-neuf ans qui lui avait donné, jadis, un avant-goût des tactiques ennemies.

Mais il y avait si longtemps de cela, du moins le semblait-il ! . .

* * *

C'était, en Albion la Blanche, l'époque où le coeur des soldats en exil était une forteresse si démunie. Il y avait à cette époque tourmentée de l'Histoire le coeur d'une ambitieuse fille qui rêvait d'épouser un héros, et c'était, en Europe, l'époque où l'on ne parlait que de l'Ouverture du Second Front. Beaucoup d'autres filles, d'un lignage plus modeste que l'héroïne de ce récit, se contentaient de rêver des héros en supputant la pension des Veuves de Guerre; c'était une époque très tourmentée de l'Histoire.

Et Richard avait le coeur si dépourvu qu'il avait failli le perdre à tout jamais, ou pour longtemps, lorsque la belle ensorceleuse lui avait proposé un lien sacré.

Elle concédait sans ambages vains avoir dépassé l'âge de l'innocence. Elle disait bien « dépassé » (« over-

grown ») et non « perdu » (« lost »); elle eût pu se contenté de « passé » (« past »).

C'était un cycle tourmenté de l'Histoire; un Richard ne pouvait raisonnablement s'attendre qu'une fille de vingt-neuf ans eût attendu un Richard tombé du ciel (« God-sent-Richard ») pour connaître les joies de l'existence suivies de leurs tristesses.

Elle possédait par contre une culture de l'esprit, une connaissance archiducal des usages, des manières qui avaient la finesse des choses patinées par le temps. Elle avait également (mais c'était là une observation très intime de Richard lui-même) un langage si doux à saveur de miel que Richard eût voulu l'écouter avec sa bouche. Elle détenait enfin le goût du beau, celui des sphères sociales où l'air est semblable à celui des montagnes, et des relations qui pourraient pousser loin, dans un monde étourdi d'après-guerre, un garçon consumé d'idéal et de jeunesse intacte (« unspoilt youth ») comme l'était un Richard.

« Tout être humain intelligent », préconisait-elle, « pouvait effectuer son escalade des sommets (« climbing toward the top »), si seulement il se décidait à oublier (« to get the hell away from ») ce monde de poires et de petits margoulins (« suckers and small fry ») que constitue le vulgum pecus (« vulgum pecus »). »

La supériorité d'une fille comme Margie avait eu son premier principe dans son intelligence, c'était certain. Mais cette intelligence ayant évolué harmonieusement d'après les lois de la vie moderne, la supériorité résidait avant tout désormais dans un affranchissement victorieux des scrupules du vulgum pecus.

Bien qu'on fût en mai et que le chant du coucou fût divin en Angleterre, Margie ne concevait pas, expliquait-elle, la vie comme un éternel printemps. Elle aspirait franchement au chaud été de la vie (« *Life's warm summer* »). Tout ce qu'il lui manquait vraiment pour atteindre son idéal était un époux jeune et sympathique qu'elle pût guider dans les sentiers estivaux. (Car elle n'était après tout, concédait-elle aussi, qu'une faible femme; elle ne se sentait pas de la trempe d'une Jeanne d'Arc pour marcher seule à la conquête de son idéal.)

Margie était, disait-elle délicieusement, « trop féminine ».

Elle avait aussi, au cours de ses entretiens avec Richard, prononcé à trois ou quatre reprises, comme surgi des plus grandes profondeurs de son subconscient, le mot « *security* » (« *sécurité* »). Richard avait bien été effleuré par l'impression de mystérieux rapports (« *phoney connections* ») qui pussent exister entre l'idéal d'une célibataire de vingt-neuf ans, qui ne semblait pas très prédisposée à l'amour sentimental, et la « *security* »; c'était une étape si tourmentée de l'Histoire. Mais le jeune Richard ne s'était pas arrêté suffisamment à cette impression, — ou l'impression ne s'était pas suffisamment arrêtée à lui, — de sorte que, — ou toujours était-il que...

Un héros issu de cette guerre constituerait un mari idéal dans un an ou deux. La société d'après-guerre serait à ces conquérants intrépides. La guerre aurait même été, d'une certaine manière, une bonne chose; en tout cas elle aurait eu du bon (« *something good about it* »). Margie offrait tout cela, avec son corps en plus. Tout cela en échange d'une simple signature sur un vieux registre d'une

vieille ville, un vieux registre de mariage, et Richard ne pouvait faire qu'il ne partît à rêver.

Il n'aurait pas été exact, sans doute, de croire notre héros consumé par les ambitions d'après-guerre. Il l'était même si peu, en fait, qu'il craignait de décevoir un peu Margie sur le plan social; mais il devait posséder des qualités susceptibles de compenser cette lacune morale de sa nature, songeait-il. Il ne décevrait pas la belle Margie sur tous les plans.

Ce qu'il n'avait pas encore osé dire à Margie est qu'il était surtout séduit, dans le marché qu'elle lui proposait, par ce qu'elle y offrait « en plus ». C'était un « en plus » qui le fascinait plus que le « tout cela »; — à tel point qu'il avait résolu, au cours de l'interminable nuit de mai qui suivit l'avance, de lui avouer la chose dès leur prochaine rencontre.

Il était vrai qu'elle avait semblé parler avec une certaine réticence — une fois seulement en fit-elle mention — de cet « en plus ». Mais elle avait pu être mal disposée (« indisposed ») cette fois-là; enfin, si elle aimait Richard comme elle disait le faire, comment pourrait-elle s'offusquer (« to feel offended by ») d'un désir si flatteur ?

Car elle avait vraiment un beau corps, la garce. Richard n'était pas de ceux qui n'attachent pas la plus grande importance du monde à ce que son Créateur a réussi le mieux. Margie n'était plus, certes, d'une jeunesse de mai; mais elle ne cherchait pas vraiment à nier l'évidence. Elle était simplement coquette comme toutes les femmes quand elle se plaignait d'un printemps trop prolongé de sa vie. Elle faisait même, à bien y réfléchir, preuve d'innocence : elle ignorait le plus puissant de ses atouts. Les parfums d'août étaient si capiteux !...

Margie mettait toujours une belle robe quand elle avait rendez-vous avec Richard, et Richard avait fini par identifier Margie avec ses robes. Elle était toujours parfaitement soignée et elle sentait toujours bon. Elle devait verser de précieux sels de bain dans sa baignoire (« bath tub ») et employer un luxueux shampoing quand elle lavait sa brune chevelure. Son souffle était toujours de menthe (« Spearmint »), son sein trahissait l'existence d'un parfum extrait du muguet. Sa peau était exquise : elle paraissait avoir baigné dans tous les lacs limpides d'Ecosse (« cold cream »), avoir reçu la caresse de tous les zéphyrus ensoleillés des jardins d'Angleterre (« face powder »). Elle respirait enfin une fraîcheur qui se trouvait rarement dans les endroits où les jeunes soldats consumés de jeunesse intacte allaient rechercher (« search for ») l'amour, et le jeune Richard, imaginant l'été de la vie du fond de sa nuit printanière, avait murmuré : « All This, and Heaven too !... » (C'était un moment diablement tourmenté de l'Histoire.)

Richard n'avait demandé que trois jours pour réfléchir. C'était un minimum né des ardeurs de la jeunesse et des nécessités d'une ère tourmentée. (Le Second Front allait s'ouvrir sous peu.)

Puis l'ange gardien de Richard ou le padre du bataillon — à moins que ce n'eussent été les deux à la fois — avaient suggéré au jeune homme de demander à la jeune fille si son passé était aussi propre que son langage et que ses robes de mai; si, par hasard, elle n'avait pas déjà entamé considérablement son « warm summer ».

C'était, de but en blanc, une suggestion surprenante. De plus, on était déjà à la fin du deuxième des trois jours

exigés par Richard pour réfléchir. Il ne lui restait vraiment qu'une nuit pour interroger les voix diverses de son coeur innombrable. Pour abrégéer une histoire simple que défloreraient par trop des longueurs oiseuses, révélons tout de suite qu'à l'aube, Richard avait pris le parti d'écouter la voix de l'Ange

Il fut même plus simple encore que ne l'avaient été l'Ange et le Padre conjugués : il était un ingénu égaré au milieu d'un règne tourmenté. Il demanda tout uniment à la belle Margie si elle était vierge

.....
Quelle suite donner à une histoire pourvue d'un tel dénouement « ipso facto » (« ipso facto ») ? Le littérateur Charles Baudelaire, auteur d'un recueil poétique où le jeune Richard eût retrouvé sa Margie s'il eût possédé plus de lettres, a dénoncé, jadis, les préfaces, par l'exclamation : « Ah, l'ennui d'une préface ! . . . » Il a malheureusement négligé d'inspirer l'horreur des épilogues.

Si l'image d'un canon de 105 millimètres qui exploserait tout à coup dans la figure d'un artilleur, ou celle d'une bombe-robot qui reviendrait inopinément (comme cela s'est vu en Allemagne vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, et c'était une bombe-robot du type V-2) tomber sur sa rampe de lancement (« launching ramp ») — à moins qu'on ne se rende jusqu'en Australie chercher la comparaison du boomerang — paraissent trop élaborées, la réaction première de la belle Margie à la question de l'ingénu Richard fut du moins comparable, par la force et l'instantanéité, au recul d'une carabine Ross 303 dont le canon n'aurait pas été décrassé depuis la fin de la Première Guerre mondiale.

Margie s'était ensuite emparée d'une arme à feu d'un type particulier, encore inconnu des armées, pour mitrailler Richard de si magistrale manière que sa pétarade verbale valut à l'ingénu une leçon gratuite d'Oxford English, une de Cookhouse English (anglais de cuisine), et deux de Blind-Alley English. La fureur de la Pénélope frustrée qui n'était qu'une pute débusquée n'avait vraiment pas connu de borne.

Elle alla jusqu'à dire à Richard que s'il avait l'impudence (« the impudence ») de ne pas être tué lors de l'Ouverture du Second Front, elle se chargerait elle-même de l'abattre (« to shoot him cold ») à son retour. Qu'il n'était d'ailleurs bon qu'à creuser des tranchées avec d'ignorants voyous (« ignorant bums ») dans les champs (« in the fields ») et qu'il était enfin un « néant intellectuel » (« intellectual nothingness »). Qu'elle allait incontinent épouser son vieux beau, qui, s'il n'avait rien d'un homme d'avenir et encore moins d'un héros, savait au moins parler aux dames (« ladies »).

La demoiselle était secrétaire (« secretary ») de sa profession (« vocation ») pour un homme du monde (« shit »), et si cela expliquait mal que Richard se fût trouvé sur son chemin, cela expliquait du moins la propension de la demoiselle à la culture, qu'elle disait d'ailleurs avoir payée fort cher (« a very high price indeed »).

Elle avait finalement appris à Richard qu'il ne méritait pas (« he was not worthy »⁽¹⁾) de baiser son (« en plus »).

(1) "He was not worthy": on dirait plus correctement, dans le cas présent, "he was not worth". ("He was not worth kissing her" ⁽²⁾). (Note de l'Auteur)

(2) On pourrait peut-être ici risquer le mot "moreover". Mais "moreover", pour être élégant, voire élégiaque à l'oreille d'un auteur lyrique, manquerait peut-être de réalisme et de véracité dans le cas qui nous préoccupe. (Note de l'Auteur).

C'avait été une heure tragique de l'Histoire.

* * *

Richard ralentit son travail pour lorgner le paysage. La nuit était quasi totale maintenant. Deux maisons, qui achevaient de flamber dans le village, donnaient une sinistre paire d'yeux à la plaine.

Richard réfléchit. Le dernier bombardement avait été trop bref et il n'aimait pas cela. Il n'aimait pas le silence au front. Il n'aimait que les choses naturelles. Il se pouvait que l'ennemi, après la chute de ses premières lignes de défense, se fût replié assez loin sur de nouvelles positions; il se pouvait qu'il fût en route à cette heure.

Mais on n'était jamais à l'aise dans le silence au front. Avant ou après une bataille, on préférait le grondement de l'artillerie. Elle avait fourni depuis huit mois le décor sonore presque ininterrompu de cette campagne. Et lorsqu'un silence subit pénétrait les hommes, ils lâchaient leurs travaux pour jeter autour d'eux des regards étonnés, comme s'ils eussent craint d'être devenus sourds.

Richard reprit son travail avec une opiniâtreté mécanique. Il n'avait pas d'idée précise encore, mais son instinct l'avertissait qu'il fallait finir au plus tôt les tranchées. Après, il irait voir le capitaine, lui demanderait des renseignements. Le major devait être arrivé dans le village; il était probable qu'il n'attendait pas, lui non plus, les événements en se tournant les pouces.

Richard s'arrêta de nouveau de creuser. Son abri était profond d'un pied et demi, ce qui était suffisant pour un cas d'urgence. Il décida d'aller voir ses hommes.

Il avait eu raison de ne pas avoir en leur zèle une confiance aveugle. Les deux premiers qu'il rencontra, à une minute de marche, avaient creusé jusqu'à un pied de pro-

fondeur, tout au plus, une tranchée en forme de « V » qu'ils partageaient, puis ils avaient jeté leurs pelles pour fumer et causer tranquillement comme deux manoeuvres payés à l'heure.

Richard les réprimanda avec impatience, leur ordonna de reprendre tout de suite leur travail. Ils ramassèrent leurs pelles en maugréant. C'étaient Vachon et son conscrit.

Richard s'éloigna, un peu songeur. Il savait qu'il avait piqué au vif l'orgueil de Vachon. Le lance-caporal était plus vieux que le caporal. Richard avait hésité un peu, avant de s'éloigner, cherchant vaguement une parole aimable; la parole aimable n'était pas venue à son esprit et il avait tourné brusquement le dos.

Bah, c'était tant pis pour ce mauvais soldat de Vachon. Il n'avait pour excuses ni l'inexpérience ni l'inconscience de la jeunesse. Il était de ceux dont on ne peut rien tirer parce qu'ils ne veulent pas, c'était tout. Le plus remarquable dans son cas était bien qu'il ne lui fût jamais rien arrivé. Était-il croyable que des soldats d'élite, observant toutes les règles prescrites de la prudence, fussent souvent blessés, parfois tués, et que ce cancre de Vachon fût protégé par une indéfectible chance ? — Richard se demanda ensuite, avec un certain amusement, quelle était cette nouvelle association entre Vachon et le conscrit. Le lance-caporal était ordinairement très dédaigneux des jeunes soldats, dont il se plaisait à dire qu'ils n'avaient pas le nombril sec.

Richard n'avait pas assisté à l'épique entretien des nouveaux associés sur les médailles et le service outremer.

Il fit le tour des lignes du peloton quatre. Il se rendit pleinement compte, pour la première fois, qu'il était

devenu chef du peloton. Il s'arrêta un instant pour laisser entrer en lui l'idée. Il sentit qu'il avait changé, à son insu, depuis la mort de Lanthier. Qu'il avait fait, sans l'avoir voulu, un grand pas moralement. Il se sentait devenir aussi différent de ce qu'il était ce matin que de ce qu'il avait été avant la guerre.

Il se retint encore une minute avant de repartir et sut qu'il était capable — il n'y avait jamais pensé — de prendre la place de Lanthier à la tête du peloton quatre. Ce n'était, pour le moment, qu'un demi-peloton; mais on remplirait ses cadres, demain ou après-demain, et ce serait un peloton aussi bon que tout autre. Même un peu meilleur que certains autres; et avec un peu de chance, que plusieurs autres.

Richard décida qu'il irait voir le major dès qu'il en aurait le loisir. Puis il cessa de penser à lui-même et acheva de faire le tour de ses gars, tous occupés à creuser leurs terriers. Il remarqua parmi eux un jeune conscrit qui travaillait avec beaucoup d'ardeur : c'était celui qui lui avait appris que la rue Ste-Catherine était toujours à la même place.

Il repartit vers son propre abri pour l'achever et reprendre sa peu absorbante faction de peloton de l'arrière. Il n'était pas fâché qu'on eût un peu de relâche. On allait achever ces sacrées tranchées pour satisfaire sa conscience, puis se payer une bonne nuit de sommeil réparateur, dans l'ombre tutélaire d'un vieux bois rhénan qui avait dû en voir bien d'autres. Il ne manquait que la bière, ce soir.

Il repassa sans parler devant le « V » de Vachon et du conscrit. (Ce dernier se nommait Vadeboncoeur et Richard savait Vachon assez puéril, malgré ses airs, pour

avoir suggéré au jeune de faire une tranchée dont la forme représenterait leur initiale commune.) Il avait surtout remarqué que les deux comparses ne s'étaient remis à travailler qu'en le voyant revenir. La profondeur de leur « V » n'avait bénéficié d'aucune amélioration en vingt minutes.

Richard fut en colère contre Vachon, tout à coup, et eut envie de retourner l'engueuler. Sa colère même l'en empêcha. Il était à mi-chemin, sous les arbres, entre le « V » et son poste de garde.

Le bombardement arriva comme un orage : longtemps pressenti, et annoncé par un coup de tonnerre. Richard se jeta à plat ventre et attendit la deuxième bordée : la première était tombée au bord de la plaine.

La deuxième bordée ne tarda pas et arriva très drue, en plein sur le bois. Elle fut suivie de plusieurs autres. Richard entendit tout autour de lui, pendant de longues minutes, des crépitements divers et des craquements d'arbres massacrés. Tout à coup, après une explosion plus retentissante que les autres, un assez volumineux paquet de feuillage lui tomba sur le dos.

Le bombardement avait au moins beaucoup de violence. Richard nota aussi, au son des obus fendant l'air, que c'étaient des 88 comme dans le barrage de la plaine, — où ils avaient dominé malgré l'accompagnement de mortiers.

Où était cette infatigable batterie allemande ? Richard songea que si Hurtubise avait été là, ce soir, il lui aurait proposé d'aller faire avec lui une reconnaissance. Hurtubise était un grand spécialiste des patrouilles de reconnaissance, qu'il préférait, comme tout le monde, aux patrouilles de combat. Richard lui-même s'était taillé une

assez belle réputation dans cet art.

Où était Hurtubise, ce soir, — le mystique Hurtubise ? Dans un lit d'hôpital, sans doute, dans le silence et la paix de l'arrière, touchant la main douce d'une nurse, s'appêtant à dormir dans la blancheur des draps, — le bienheureux, — ce maudit bossu d'Hurtubise !...

La vision de Richard fut brusquement interrompue par des cris qui n'avaient rien de commun avec la paix de l'arrière. Ils reconnut la voix de Vachon, comme détrempée par la panique :

— Au secours !... J'suis blessé !...

La voix du conscrit s'éleva aussitôt derrière :

— Moé itou, j'suis blessé !

Richard leur cria de ne pas s'exciter et d'attendre la fin du « shelling », qui diminuait d'ailleurs. Quelques instants après, il fut à leurs côtés : ils étaient en effet, blessés tous les deux. Tout en arrachant les pansements de leurs casques, Richard leur demanda pourquoi ils ne s'étaient pas mieux abrités dans leur tranchée. Ils répondirent qu'ils avaient bien essayé, mais que leur tranchée n'était pas assez profonde.

Les blessures du conscrit étaient légères. Vachon, atteint à la poitrine, était plus mal en point. Il était livide, un peu d'écume rosée aux lèvres, et il respirait avec un drôle de sifflement. Un mince fragment de métal avait dû lui perforer un poumon. Richard avait déjà vu des cas semblables. Vachon serait opéré ce soir même dans un hôpital et ne mourrait probablement pas. Pour le moment, il murmurait :

— Maudite guerre enfant-de-chienne, calvaire d'Armée maudite !...

Ils furent évacués une demi-heure après, dans un jeep dépêché du village par le major. Richard échangea quelques mots avec le capitaine Dumont et apprit qu'on se trouvait dans la Forêt de Reichswald. Il apprit aussi que les rations chaudes arriveraient au milieu de la nuit — avec une grande caisse de munitions pour le lendemain.

* * *

Quand il revint à l'abri du poste de garde, Richard eut d'abord l'ahurissement de ne le pas trouver. La Bren était toujours là, à la lisière du bois, mais pas l'abri.

Après cinq minutes de recherches au cours desquelles il se traita vingt fois d'idiot, il finit par retrouver sa tranchée; ou plutôt il en retrouva l'emplacement. Un arbre, ou une branche d'arbre, presque aussi large que la tranchée elle-même, était tombé exactement dessus pour la démolir. L'ahurissement de Richard fit place à un sentiment encore plus fort. Il demeura un long moment immobile à regarder sa tranchée.

Il se ressaisit. Il comprit comment, et à quel point, il venait une fois de plus d'échapper à la mort. S'il avait été dans sa tranchée pendant le bombardement, il était écrasé par l'arbre. S'il fût resté une minute de plus à la tranchée de Vachon, ou s'il y fût retourné pour engueuler le lance-caporal, comme il avait été près de le faire, il aurait probablement subi le même sort que lui, peut-être un pire. Il aurait pu également être tué à l'endroit où l'avait surpris le bombardement.

«Quel diable protège ce Lanoue ?» se demandait déjà le capitaine Dumont en Normandie. Richard enleva son casque et gratta sa chevelure mouillée de sueur. Puis il retrouva sa pelle de terrassier, qui aurait pu aussi bien être une pelle de fossoyeur, et commença à creuser une nouvelle tranchée.

CHAPITRE XV

L'amitié issue de ce « terrain de vérité » de la guerre où s'étaient révélés les hommes, songeait Richard, avait été une belle grande chose. L'union morale des soldats surgissait d'une nécessité pragmatique. Elle se bâclait sous forme de pactes utilitaires, à l'ombre du péril commun. Mais quand le péril était passé et la nécessité disparue, il était rare qu'il n'en restât pas quelque chose. On risquait sa vie ensemble; ou consécutivement en attendant son tour, ce qui revenait au même; on la risquait parfois l'un pour l'autre.

Et ils se seraient perdus, lui, Lanthier, Hurtubise et Dubuc. Ils se seraient perdus de vue au tournant d'un chemin, au lendemain ou au surlendemain de la guerre, un matin ou un soir. Au début d'une fin de semaine. Partant, ou comme partant en permission. Après un banal « Salut, vieille botte !... Bonne chance !... Fais attention à toé !... » Et pour l'éternité On se revoyait parfois après la guerre, dans ce monde qui est petit; mais rarement, dans ce monde qui est divers.

C'était pourquoi d'anciens soldats, qui avaient vu beaucoup partir et beaucoup mourir, beaucoup disparaître, deviendraient des hommes très détachés. L'Armée était une société artificielle à laquelle ils avaient dû

s'adapter, la guerre une drôle d'aventure pour laquelle ils avaient dû se munir; mais ils s'étaient adaptés à la première et munis pour la seconde au point de les identifier avec la Vie. La jeunesse n'attendait pas.

La guerre, songeait Richard, est de toute évidence le plus mauvais terrain qu'on puisse choisir pour y semer des attachements. Mais la jeunesse est la seule grâce qui ne passe vraiment qu'une fois dans une vie d'homme. Et les jeunes soldats, faute de choix, avaient dû semer la leur dans la guerre.

C'était pourquoi ç'avait été une telle aventure. La vie ordinaire n'eût pas fait se rencontrer des garçons comme Lanoue, Lanthier, Dubuc, Hurtubise et Gagnon. L'eut-elle fait qu'ils se seraient à peine regardés et auraient passé leur chemin. Mais la guerre avait fait qu'ils dussent se regarder longtemps vivre, avant de passer leur chemin. La guerre avait happé leurs destins pour les associer. Ils avaient vécu ensemble les meilleures années de leur jeunesse, les plus riches, les plus fortes et les plus généreuses. Les irrétractables; les parties-à-jamais; les irremplaçables.

Combien de temps eût survécu une telle association au Jour de la Victoire ? . . . Elle n'en avait pas moins été aussi forte que la vie et la mort.

Richard, guettant ce soir dans la tranchée du poste de garde au bord de la Forêt de Reichswald, songeait qu'il fallait avoir beaucoup guetté à la guerre — pour apprendre comme la vie et la mort, de même que le comique et le tragique, sont les deux faces d'une seule médaille.

Il cessa de fixer les deux brasiers sinistres du village. Il leva les yeux vers le firmament qui se repeuplait d'étoiles, au-dessus de la plaine; puis il les rabattit. Il

essaya de regarder en lui-même de toutes ses forces, comme faisaient tous les soldats quand ils étaient seuls.

Et il décida qu'il ne mourrait pas à la guerre.

Il était assis dans la peu profonde tranchée comme il l'eût été dans une de ces baignoires que possédaient les civils. Il venait de lancer, en direction de la plaine, une boîte vide de bully-beef et quelques biscuits secs, reliefs de son repas; et il essayait de comprendre quelque chose à la vie. Il y avait si longtemps qu'il vivait comme une bête.

Mais ce soir, des choses nouvelles se passaient en lui. Un étrange paysage, lui semblait-il, apparaissait au fond de lui-même, comme dessiné par une puissante main. Richard croyait sentir la main de la Destinée traçant sur lui des signes. Les orphelins dont la jeunesse avait été trop bafouée, ceux-là avaient dû venir de très loin pour forcer une telle main à se faire connaître.

— « Advance to be recognized ! » disait-on à un inconnu dans l'ombre lorsqu'on était de garde.

On en voyait aussi, comme Hurtubise, dont la jeunesse avait été trop belle, trop heureuse. Et on aurait dit que ceux-là venaient chercher la même chose qu'un Richard Lanoue. On en voyait d'autres dont c'était la carrière d'homme qui avait été comblée, au point de n'avoir rien de plus à demander à la Vie. Comme le major De Repentigny. — Il venait de recevoir sa deuxième D.S.O. de la guerre, « pour bravoure exceptionnelle et constante. » Son « hobby » consistait, depuis huit mois de front, à aller faire sauter des nids de mitrailleuses à coups de grenades.

Et le petit major De Repentigny (il ne mesurait guère plus que cinq pieds) était un millionnaire de Montréal qui aurait pu payer dix avocats et autant de médecins pour

se faire exempter du service militaire, s'il y avait eu la mobilisation à l'époque où il s'était engagé.

La vie était un bien grand mystère. La guerre, un mystère non moins considérable, pour ceux qui s'y penchaient et qui étaient venus y chercher le sens de la vie. Plusieurs étaient morts aujourd'hui et ils avaient cessé de chercher, sans que Richard, qui pensait à eux en ce moment, pût savoir s'ils avaient trouvé quelque chose. D'autres allaient mourir demain, après-demain ou la semaine prochaine, et chaque semaine ensuite, jusqu'à la fin de cette effrayante aventure. Certains d'entre eux, rêvant en ce moment dans leur tranchée derrière une Bren, comme Richard, le savaient déjà, par un sens mystérieux qui est donné aux hommes de guerre; et ils avaient mortellement peur, ce soir. Ils avaient dit à leur destin : « Advance to be recognized ! », il obéissait à leur sommation; ils avaient peur parce qu'ils se révoltaient contre un verdict inéluctable.

Et lui, Richard, n'allait pas mourir. Il le savait vraiment depuis ce soir. Depuis une heure, à peu près. C'était atrocement injuste, quand il pensait à Lanthier et à Dubuc, à d'autres qui laissaient des veuves et des orphelins; mais c'était la Main qui le voulait ainsi et il n'y pouvait rien.

Il aurait voulu interroger Dieu, dans ce ciel impénétrable qu'animaient les étoiles; mais il ne connaissait pas Dieu. D'autres prétendaient communiquer avec Lui. Richard n'avait jamais su le faire. Il avait essayé plusieurs fois, jadis, au séminaire; il avait eu recours, de toutes ses forces, à l'autosuggestion. Il avait toujours fini par sortir dégoûté de ces séances d'autosuggestion qu'on appelait la prière. Il n'était pas mystique.

Si Dieu existait, il le jugeait inconnaissable et méprisait maintenant toutes les inventions et ratiocinations des théologiens. Si on croyait en Dieu, il valait beaucoup mieux le laisser tranquille. Ceux qui prétendaient expliquer la conduite de Dieu à l'égard des hommes méritaient le fouet.

Il y avait l'homme seul avec son destin, puissance ténébreuse. Il y avait le courage de cet homme, sa grandeur à bouche fermée. (Même quand il était bavard pour parler des choses futiles.) Avoir marché au devant de son destin pour soumettre sa vie à l'épreuve suprême; s'être trouvé, tel que prévu, face à la Mort; l'avoir défiée en combat singulier, s'être battu comme Jacob avec l'ange; — Qu'on eût vaincu ou perdu, cela, peut-être, était digne d'un homme ?

Beaucoup de gens réprouveraient cet acte, c'était leur droit. On ne s'était pas battu, somme toute, pour défendre ses foyers. Si on avait libéré des peuples dont la gratitude, à elle seule, était une récompense suffisante, les idéologies politiques n'étaient pas toujours claires, dans la tête de tous ces soldats qui connaissaient surtout leur devoir.

Mais ceux qui affecteraient de mépriser cet acte, il y avait de bonnes chances pour qu'ils fussent les médiocres ou la canaille. Pour exposer sa vie en y trouvant une satisfaction de l'âme, il fallait valoir quelque chose.

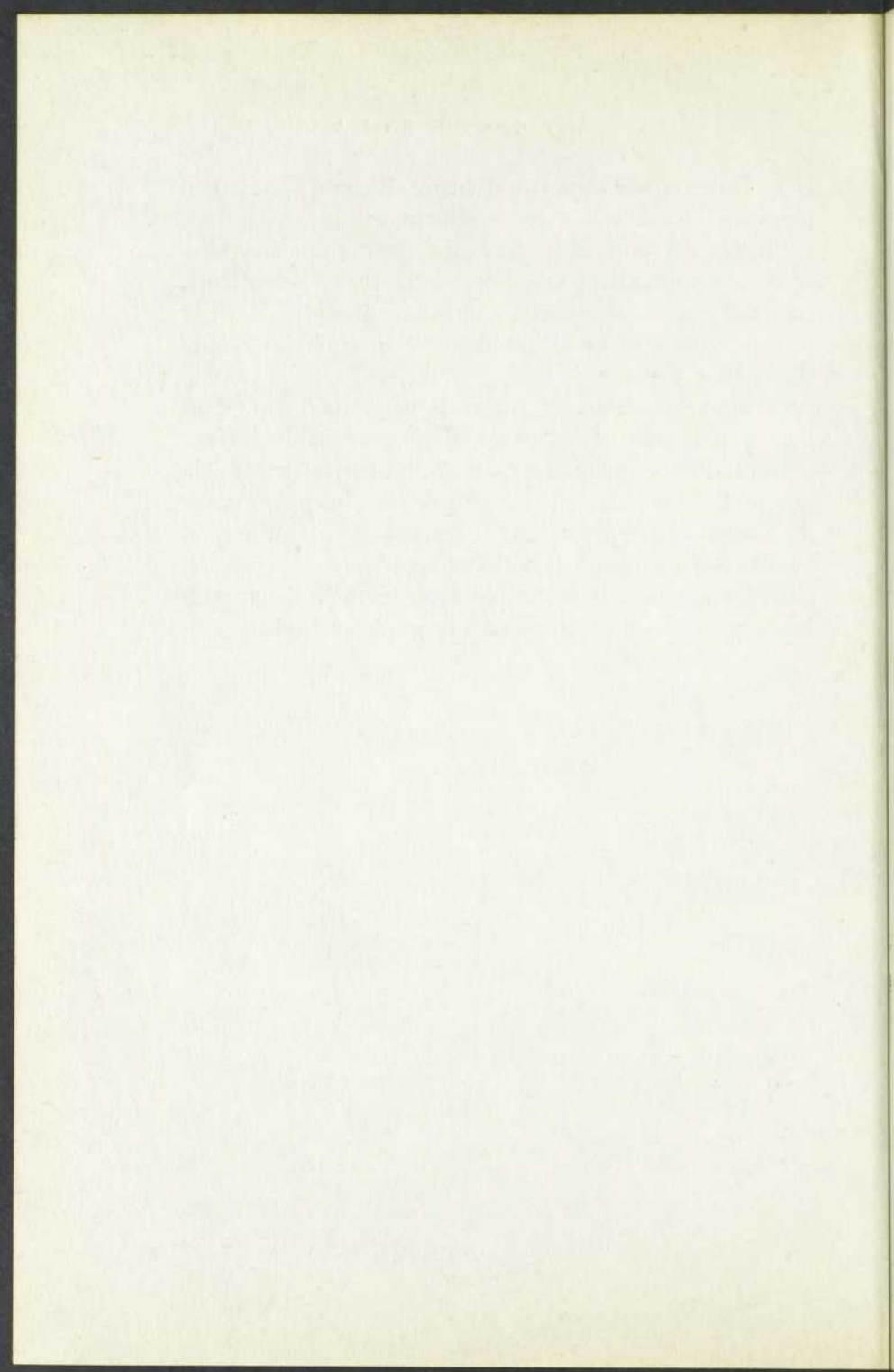
Richard, d'ailleurs, savait qu'il n'aurait jamais envie de discuter de ces choses avec qui que ce fût. Un homme ne parlait pas plus de son âme que de son honneur.

A minuit, Richard se mit debout dans sa tranchée, secouant la fatigue et le froid qui avaient pris possession de lui. Les dernières lueurs des deux brasiers du village avaient fini par disparaître, la nuit était très noire. Le

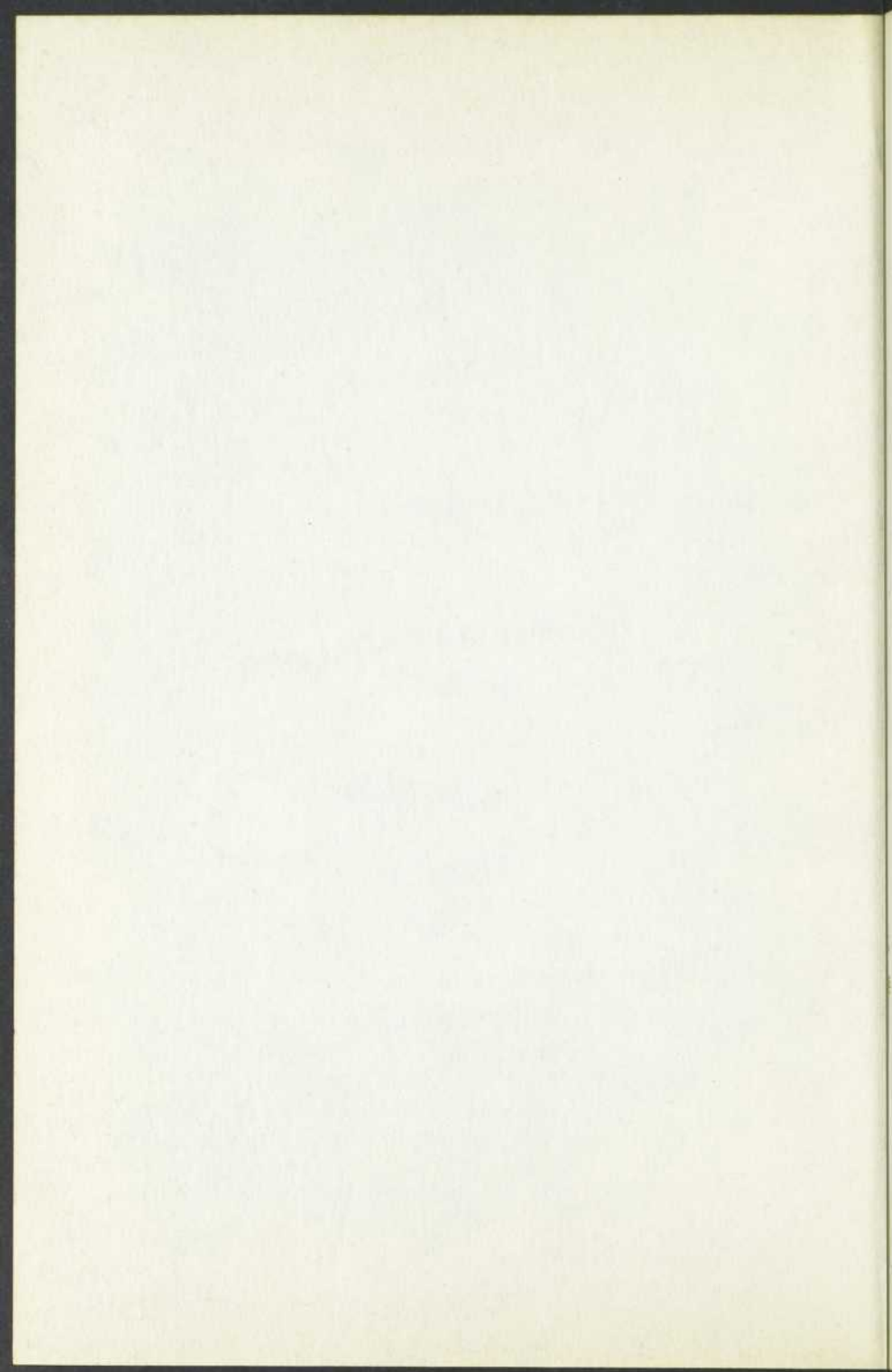
ciel s'était couvert depuis une heure. Richard se dit qu'il pleuvrait probablement le lendemain.

Il jeta sur son épaule son équipement et sa couverture, accorda un dernier coup d'oeil à la plaine silencieuse, quitta la tranchée en laissant la Bren où elle était, et se dirigea lentement vers l'intérieur de la forêt pour aller chercher le conscrit.

Il songeait à tous les quarts de garde qu'il avait faits depuis qu'il était dans l'armée. Il songeait qu'il souffrait souvent d'insomnie parce qu'il était bien fatigué de la guerre. Il allait chasser le conscrit de son abri pour essayer d'y dormir quatre heures; et il pensa à la difficulté qu'il aurait probablement à réveiller ce tout jeune nouveau soldat, si jeune qu'il ne devait pas avoir le nombril sec, pour lui faire faire son premier quart de garde au front.



INTERLUDE



Les deux appareils de radio étaient des obnubilateurs de consciences. Ils avaient, tout le jour, rempli leur fonction officielle dans la salle. Ils projetaient encore de chaque extrémité, à 21 heures 36, deux programmes différents de jazz, qui se heurtaient vers le milieu de l'immense pièce oblongue pour engendrer un indescriptible mascaret cacophonique.

Ils se turent presque simultanément à 21 heures 37, lorsqu'entra une femme très imposante. Plus tôt dans la soirée une équipe de quatre jeunes femmes, à la tête surmontée d'un voile blanc mais vêtues de bleu, s'étaient partagé une tournée technique de la salle, divisée pour le service en secteurs. Elles s'étaient affairées longuement avec un zèle d'abeilles.

Celle qui venait d'entrer avait pour fonction de répandre la paix nocturne. Elle était entièrement vêtue de blanc et elle était très grande, avec une tête extrêmement gracieuse. On aurait dit une tête d'adolescente qui va au bal, posée par erreur sur le corps d'un champion olympique. (Elle était aussi très mince.) Son voile blanc tombait jusqu'au milieu de son dos et elle marchait lentement. Un sourire errait sur sa figure d'éternelle débutante. Ce qu'on voyait de ses cheveux était gris.

La plupart des habitants de la salle semblaient l'avoir accueillie avec l'indifférence de l'habitude. Elle demandait :

« Are you all right ? — How are you tonight ? »

Ils répondaient en la regardant dans les yeux, ou sans la regarder :

— « Yes, 'am all right. » ou : « Yes, I'll be all right, sister. Thank you. »

Elle ne réveillait pas ceux qui dormaient déjà. Devant d'autres, elle s'arrêtait assez longuement. Ils avaient des choses à dire. Elle les écoutait avec attention, griffonnait des notes sur un petit bloc de papier, posait diverses questions en parlant avec rapidité; sa voix était si musicale qu'on remarquait à peine qu'elle était un peu bègue. Elle passait. La paix semblait l'accompagner en ondes concentriques.

La promeneuse blanche était repartie comme elle était venue et les lumières avaient été éteintes. La salle entière s'était éteinte. Les deux battants de la porte, donnant sur des corridors invisibles, avaient été fermés.

* * *

Le soldat, immobile sur son dos, ouvrit les yeux. Un peu de lumière lunaire filtrait d'une fenêtre dont le rideau n'avait pas été tiré à fond, donnant à un lit qu'elle captait un air de spectre paisible. Les yeux du soldat captèrent la tache blanche dans les ténèbres et y restèrent attachés pendant de longues minutes. Sa conscience avait été obnubilée tout le jour.

Son esprit naquit peu à peu à sa conscience. Il revenait de loin. Il revenait de la nuit du temps aboli, il en émergeait. Il fut une heure sans penser à autre chose que la nuit du temps aboli. Ce n'était pas vraiment une pensée.

C'était plutôt, dans sa conscience, quelque chose comme du pain qu'il mangeait.

Il y avait quatre jours qu'il se nourrissait, presque à l'exclusion de tout autre aliment, du pain de l'idée qu'il n'était pas mort. Et sa conscience avait encore faim. Il y avait quatre jours qu'elle mangeait sans arrêt; mais elle avait souffert sérieusement de la famine et elle était comme un rongeur qui s'est introduit dans une boulangerie au milieu de l'hiver.

Au bout d'une heure, le soldat se demanda soudain si tous les hommes goûtaient comme lui le pain d'être vivant. Le réveil à la vie montait en lui d'un gouffre très profond. La mort lui était devenue plus familière que la vie; il se dit qu'il faudrait aussi guérir de cela au cours des nombreux mois qu'il passerait dans cet hôpital.

De sa main libre il accrocha le rebord gauche du lit. Il y concentra toute la force qu'il pouvait mobiliser, puis tira lentement de façon à soulever son corps. Il attendit dans une tension pétrifiée de tout son être. Il avait encore dans la tête de vagues échos de la voix d'un chanteur de charme de la B.B.C., qui avait susurré quatre fois, au cours de la journée : « Amor !... Amor !... Amor !... » Il les chassa de sa tête pour y faire le vide. Il tendit d'un degré de plus son effort physique.

La douleur se manifesta, soudaine et féroce. Elle mordit d'abord à la jambe, parcourut la cuisse et se rua dans la hanche, où elle s'enfla comme un flot endigué. Le soldat devint haletant. Son dos était piqué par mille pointes de sueur. Il ne conserva qu'un instant la position conquise et l'étroite portion de son dos qu'il avait réussi à soulever se recolla au lit.

Il respirait fortement. Il allongea ensuite son bras libre sous le drap chargé de couvertures de laine et sa main atteignit, à la hauteur du genou, la surface dure et bosselée de la gangue de plâtre où était emprisonnée sa jambe. Il suivit lentement de ses doigts le contour énorme de la gangue en remontant jusqu'au sommet de la cuisse, puis il palpa la gangue du corps. Et enfin celle de son bras droit. Son bras à demi plié était supporté par une tige de fer qui le reliait à sa poitrine.

Il était prisonnier d'un mur de plâtre dans lequel on avait enclavé les deux-tiers de lui-même. La nature l'avait doté d'un corps léger comme celui d'un elfe, et on l'avait rendu massif comme une statue d'église. Mais la douleur avait parlé. C'était tout ce qui importait.

* * *

Richard entraît dans sa cinquième nuit d'hôpital militaire. On avait criblé son bras de piqûres de pénicilline, la drogue merveilleuse qui était si nouvelle alors, et on allait l'amener demain matin à la salle d'opération. On voulait savoir si la gangrène s'attaquait à sa jambe. Si la chair était demeurée vivante autour des plaies, on opérerait proprement dans le tibia. On mettrait ensuite le membre dans un appareil compliqué, pour l'empêcher de se crochir; Richard pourrait marcher dans quelques mois. Mais si la gangrène avait commencé son oeuvre, c'était autre chose. Les chirurgiens opéreraient d'une façon toute différente, probablement plus simple; puis on le pousserait peut-être dans le coin du sergent-major allemand.

Son voisin de gauche, un soldat originaire de St-Boniface, avait eu la jambe amputée quelques jours auparavant, à la hauteur du genou. Il avait expliqué à Richard comment la gangrène s'était installée dans sa jambe au

cours de la cinquième nuit, ce qui avait nécessité l'opération simple. La gangrène était, disait-il, un mal bien vicieux; cela se manifestait d'abord par la disparition de la douleur. On était ainsi condamné au moment où l'on commençait à se croire guéri.

Richard n'avait rien dit. Il s'était rappelé les questions drôlement insistantes que lui posaient chaque jour — deux fois par jour — les deux médecins-chirurgiens qui faisaient des tournées de la salle :

— Does it hurt ? Still hurts ? . . . Does it hurt *really* bad ? . . . »

Ils faisaient, en le questionnant ainsi, des grimaces expressives qui prouvaient jusqu'à quel point ils comprenaient la douleur d'un tibia fracassé à quelques lignes de la cheville; Richard avait été perplexe, jusqu'au moment où son voisin de gauche l'avait instruit.

Il avait alors tourné ses regards vers le coin du sergent-major allemand.

On avait poussé ce malheureux jusqu'à l'extrémité de la salle parce qu'il sentait trop mauvais. Des brancardiers l'avaient ramassé en Normandie, après une attaque, il y avait huit mois de cela; il sentait de plus en plus mauvais. On l'isolait autant que possible. Il était le seul occupant de cette salle qui ne pût, à cause de l'espace, parler à mi-voix à son plus proche voisin. Ce dernier, un autre Allemand, était un petit homme souffreteux d'un aspect extrêmement misérable. Il avait les deux pieds amputés et des blessures au ventre. Il se mettait parfois à gémir, pendant des heures, comme un enfant malade; la souffrance avait usé peu à peu toutes ses forces.

L'odeur fade de la pourriture gangreneuse du sergent-major ne ressemblait à aucune odeur de cadavre que Ri-

chard avait connue à la guerre. Elle était pire. C'était une chose qu'il serait capable, plus tard, de ressusciter à volonté dans son imagination olfactive. On avait déjà amputé quatre fois des parties de la jambe du sergent-major et il allait mourir bientôt. On ne pourrait pas amputer des tranches de chair gangrenée à même le tronc d'un homme.

C'était un vieux Nazi qui avait été partout. Il avait déjà parlé à un infirmier de la Guerre Civile espagnole, à laquelle il avait participé, de l'Afrika Korps, du maréchal Rommel, qu'il connaissait personnellement, et du front de Russie. Il avait aussi confié à une nurse que son seul désir était de revoir son pays avant de mourir. Mais il était ordinairement silencieux. Il avait un pathétique regard grave, toujours fixé sur le même point du plafond au-dessus de lui. Il n'interrompait sa méditation que pour tourner la tête, parfois, vers son voisin que les tortures faisaient gémir; il lui parlait alors en allemand sur un ton qui paraissait fort sévère.

* * *

Vers minuit, l'infirmière de nuit fit son entrée dans la salle. Elle portait un plateau chargé de divers objets médicaux et un projecteur électrique. (Ce dernier objet, dans ce pays, se nommait « a torch ».) Après s'être affairée autour de deux ou trois lits de malades, elle s'approcha de celui où veillait Richard.

— How are you tonight, corporal Lanoue ? » demanda-t-elle à voix basse. (Elle prononçait si drôlement « Lanoue ».)

— I am all right, thank you, sister.

— You're not sleeping tonight ?

— No, I'm not sleeping tonight.

— How does the leg feel ?

— It feels, sister . . . Thank you.

Elle se pencha sur la table de nuit où elle avait déposé son plateau et se mit à manipuler quelques-uns des articles qui s'y trouvaient, avec de petits bruits secs de verre heurté. Le projecteur allumé, sur la table, l'éclairait de profil; Richard en profita pour la regarder longuement, comme il faisait chaque fois qu'elle venait depuis cinq nuits.

Elle était plutôt petite et grassouillette et elle avait des cheveux très bruns, une peau très blanche, une figure ronde et douce qu'égayait un nez bref, sans arête apparente. On eût dit une apparition lunaire. Le corsage empesé de son uniforme ne dissimulait pas tout à fait une douce rondeur de poitrine. Ses yeux étaient noirs. — Ces yeux-là avaient toujours l'air de s'amuser. Ils démentaient, chaque fois qu'elle parlait, le ton « businesslike » de la voix.

Elle découvrit l'épaule libre de Richard pour y planter l'aiguille de la seringue qu'elle venait de préparer. Richard lui demanda tout à coup :

— Are you married, sister ?

— No . . . Why ?

— Because I would like to marry you after the war.

— And why would you like to marry me after the war ? » demanda-t-elle en faisant rire ses yeux. « You've become penicilline-minded and you would like to keep on with the treatment till the end of your life ?

— No. I have become love-minded and have not started the treatment yet. »

Elle pinça le bras de Richard pour y planter l'aiguille. (Toutes les infirmières d'hôpitaux militaires, à cette époque troublée, recueillaient des confidences de cette

nature.) Elle planta l'aiguille, en un tournemain unique qu'elle avait — Richard avait déjà beaucoup d'expérience des piqûres de pénicilline — d'une manière qui enleva toute douleur à l'opération. Puis elle redescendit la manche du pyjama sur le bras de Richard et elle dit :

— Now, you sleep like a good boy. »

Elle le borda dans son lit et s'éloigna. Richard la regarda aller, dans la lumière ténue et dansante du projecteur qu'elle balançait dans sa main. Il savait qu'elle reviendrait encore deux fois, pour lui donner d'autres piqûres de pénicilline. Mais il avait décidé qu'il ne lui parlerait plus et ferait semblant de dormir. Autrement, elle lui eût donné un somnifère. Il avait des raisons personnelles de craindre les somnifères cette nuit.

* * *

Il se sentit néanmoins fort triste lorsqu'elle eut refermé la porte derrière elle, dans un petit claquement sec. Il se sentit comme abandonné. C'était, au coeur, un bizarre pincement, nouveau pour lui.

Cela menaçait même, s'il n'y prenait garde, de devenir aussi aigu que la douleur de sa jambe. Il se raidit contre cette nouvelle douleur. Il pensa à toutes les jeunes filles dont il avait rêvé pendant son adolescence et tout au long de la guerre. Puis à toutes celles qu'il aurait aimées, puis à celle qu'il aurait épousée; probablement n'importe laquelle. Il aurait simplement fallu qu'elle l'aimât. Il se demanda si un soldat pouvait épouser son infirmière ailleurs que dans les romans. (Il avait lu très peu de romans.) Il se demanda comment une jeune fille pouvait devenir amoureuse d'un vagabond comme lui, ne se connaissant même pas assez pour parler de lui-même. Il se demanda ensuite ce qu'il connaissait de l'amour : il fut

surpris du peu qu'il connaissait de ce mystère. Il n'y avait vraiment eu, à sa connaissance personnelle et directe, que l'histoire du petit Beaudoin; ce n'était pas une histoire drôle.

Le petit Beaudoin, dit « Bouboule », avait été un bon soldat en Normandie. Il parlait peu, ne faisait guère de tapage; il levait toujours la main quand on demandait des volontaires pour aller en patrouille. Il était âgé de dix-neuf ans, haut comme trois pommes et rond comme une boule de billard. On disait de lui, comme dans la chanson du petit Grégoire, qu'il n'y avait pas de danger qu'il se fasse tuer parce que les balles et les éclats d'obus lui passaient toujours par-dessus la tête.

C'était, sans doute, un peu exagéré; Bouboule n'était jamais le dernier à s'aplatir, comme l'avait remarqué plusieurs fois Lanoue, lorsque sifflait la mitraille. Quoi qu'il en fût, il avait traversé tout l'enfer de la Normandie sans faire mentir la chanson. Il était aussi intrépide qu'alerte. On avait fini par dire simplement de lui qu'il était « un bon petit homme » — ce qui, au front, constituait à peu près le plus grand des éloges.

Après la Normandie, il y avait eu « les Ports de la Manche ». La première bataille importante de cette nouvelle campagne s'était appelée : « Bourbourg » (ou « Bourbourg-Ville »). Après la libération de la ville, il y avait eu un glorieux congé de cinq jours qui avait permis aux soldats d'être fêtés par les habitants.

C'était alors que Bouboule avait rencontré son destin.

Ce destin s'appelait « Alix » : un drôle de nom pour des oreilles canadiennes. Il n'en désignait pas moins une charmante demoiselle de seize ou dix-sept ans dont le soldat était devenu amoureux fou. La petite Bourbourienne

était blonde aux yeux bleus, jolie, tournée comme une petite femme précoce; ce qu'elle était d'ailleurs. Elle avait arrêté Richard dans une rue de la ville, le soir du départ du bataillon. Elle lui avait demandé, en levant sur lui des yeux inoubliables, « où était monsieur Beaudoin ce soir. » Richard avait dû lui répondre que monsieur Beaudoin était en corvée et qu'elle avait peu de chances d'avoir avec lui une entrevue intime avant le départ du bataillon. (Il s'était retenu d'ajouter : « et encore moins après. ») Elle avait paru grandement contrariée, puis plus que contrariée. Elle s'était mise à poser à Richard diverses questions quant à la destination du régiment, la date du prochain congé, les fonctions exactes de monsieur Beaudoin « lorsqu'on se battait » et « quand reviendrait-on à Bourbourg. » Elle se serait adressée à un général qu'elle ne lui aurait pas posé des questions plus simples. Richard (il venait d'être promu caporal) lui avait révélé que monsieur Beaudoin était dans sa section et qu'il tâcherait de veiller sur lui « lorsqu'on se battrait »; — mais à son grand regret, il ne pouvait faire davantage.

Il avait appris avec stupéfaction, un peu plus tard, que les deux moineaux avaient trouvé le moyen, durant les cinq jours de congé, de se fiancer sur parole et de se jurer la fidélité éternelle.

Le soldat Beaudoin, depuis, vivait en rêve. On commença à dire, à la compagnie « B », qu'il « dormait debout »; c'était à peu près vrai. Richard l'avertit à plusieurs reprises de se réveiller, s'il ne voulait pas être tué sans s'en apercevoir; rien n'y faisait. Bouboule avait cessé d'être un soldat. Son coeur et sa tête étaient désormais ailleurs, sans retour. Il marchait dans son rêve.

De telles choses, au front, ne pardonnent pas. Certains psychologues affirment même que des soldats frappés de la sorte, tout comme ceux qui sont « avertis » de leur mort prochaine, devraient être retirés du front sans délai.

Toujours est-il que le petit Beaudoin fut tué un mois plus tard en Belgique, à la bataille du Canal Albert. Un obus de mortier était tombé sur l'arrière de la section de Lanoue. Les gars, en l'entendant venir, s'étaient précipités au sol et deux d'entre eux s'en étaient tirés avec des blessures légères; le petit Beaudoin, lui, était resté debout. Il n'avait même pas entendu l'obus. Il marchait toujours en rêve depuis Bourbourg. Il avait été tué raide d'un éclat en plein front.

Richard, repensant cette nuit à l'histoire du petit Beaudoin, songeait qu'elle pouvait susciter bien des commentaires de la part des psychologues; il se souvint que des poètes avaient parlé du « mal d'amour ».

Il était environ une heure du matin. Richard repensa à sa jambe. Il entreprit, une fois de plus, de la faire parler : il y réussit à merveille. Crispé d'une main à la charpente de fer de son lit, le dos à demi soulevé, il obtint, tout à coup, une réponse si éclatante qu'il fut sur le point de crier. Il lâcha prise juste à temps. Il était en nage; il s'était mordu jusqu'au sang la lèvre inférieure et demeurait tout frémissant. Il songea à ces hommes, nommés masochistes, qui aimaient la douleur physique. Il avait déjà lu un article à ce sujet. Des Nazis de Berlin, disait-on, des « S.S. » et des « S.A. » allaient, dans certains établissements, se faire fouetter pour le plaisir de la chose. Quand donc Richard finirait-il de se creuser la cervelle avec tous les mystères de la vie ?

Il ne s'attarda pas au mystère masochiste, qui ne l'intéressait pas, se refusa de penser de nouveau à celui de l'amour; il se dit qu'il voyait des mystères partout, sans doute, parce qu'il était très ignorant, et qu'il avait peu de chances de trouver toutes les solutions en lui-même. Il se demanda un instant pourquoi il avait quitté, jadis, le séminaire, où il avait une si belle chance de s'instruire; mais cet instant fut bref. Il avait depuis longtemps répondu à cette question-là.

Il se demanda ce qu'il ferait à son retour de la guerre. Il songea qu'il aimerait bien — si de tels miracles étaient possibles — revoir un capitaine qu'il avait connu, jadis, à l'époque de l'entraînement des troupes.

C'était, pour Richard, un assez mystérieux capitaine. Il l'avait rencontré dans le sud de l'Angleterre, au cours d'un exercice de nuit. (Qui n'était pas plus sérieux que d'habitude mais qu'il fallait, comme toujours, faire semblant de prendre au sérieux.) L'exercice terminé, les gars des autres pelotons, sur le bord de la route, avaient commencé à fumer. Le lieutenant du peloton quatre, lui, oubliait de donner la permission à ses hommes; Richard, sans réfléchir, avait allumé une cigarette. Le lieutenant lui avait fait « une charge ».

Plus tôt dans la soirée, il avait marché pendant près d'une demi-heure auprès de ce capitaine, grand et d'allure aristocratique, qu'il ne connaissait pas. (Le bataillon n'était de passage dans ce maudit camp que pour y faire des exercices spéciaux pendant une semaine. Les exercices étaient dirigés par des officiers du camp.) Le capitaine, par hasard, était venu marcher auprès de Richard et avait engagé la conversation. Richard ne pouvait se rappeler de quelle manière ils en étaient venus à parler de livres; il se

souvenait seulement d'avoir appris à son interlocuteur, tout d'un coup, qu'il aimait beaucoup les livres et consacrait à la lecture la plupart de ses soirées.

Le capitaine l'avait quitté pour rejoindre la section suivante du peloton.

Le lendemain, tel que prévu, Richard avait été « paradé » devant le commandant du camp pour recevoir sa sentence. La perspective de passer quelques jours au cachot — à supposer qu'on allât jusque-là, ne l'effrayait pas, mais il avait honte parce que c'était la première fois, en trois ans de service, qu'on lui faisait « une charge ». De plus, il avait été humilié, en franchissant le seuil du bureau, par un sergent-major plein de vent qui lui hurlait, avec un accent du Faubourg Québécois :

— Pick up that step !

Flanqué de deux gardes qui semblaient vouloir s'étrangler, tant ils se tenaient raides, Richard s'était mis au garde-à-vous — décoiffé par le sergent-major — devant un vieux colonel aux cheveux blancs qui s'éclaircissait la voix pour lui faire une semonce.

C'était à ce moment qu'il avait entendu un léger craquement dans le fond du bureau, sur sa gauche, et il avait jeté un rapide coup d'oeil : il avait reconnu son mystérieux capitaine de la nuit précédente — qui se tenait à l'écart en attendant de témoigner.

Richard avait pensé aussitôt : « S'il est contre moi lui aussi, j'suis pas sorti du bois. »

Le capitaine avait témoigné avec tant de conviction en faveur du soldat Richard Lanoue que le colonel, pris de court, avait paru sur le point de lui demander si l'inculpé était son fils ou son frère cadet. Richard s'en était tiré avec un « Case dismissed ! » qui laissait intacte sa

feuille de conduite. Il n'avait pas pu, n'aurait pas osé remercier le capitaine. Il ne lui avait adressé qu'un bref regard avant d'être éconduit par le sergent-major et ses sbires. Il avait souvent, par la suite, pensé à son mystérieux protecteur, mais il ne l'avait jamais revu. Il se demandait si le capitaine s'était seulement douté du bien moral qu'il lui avait fait.

* * *

Il était deux heures du matin. La nurse de nuit revint dans la salle pour distribuer ses piqûres de pénicilline. Quand elle arriva au lit du caporal Lanoue, il fit semblant de dormir et d'être à peine réveillé par la piqûre.

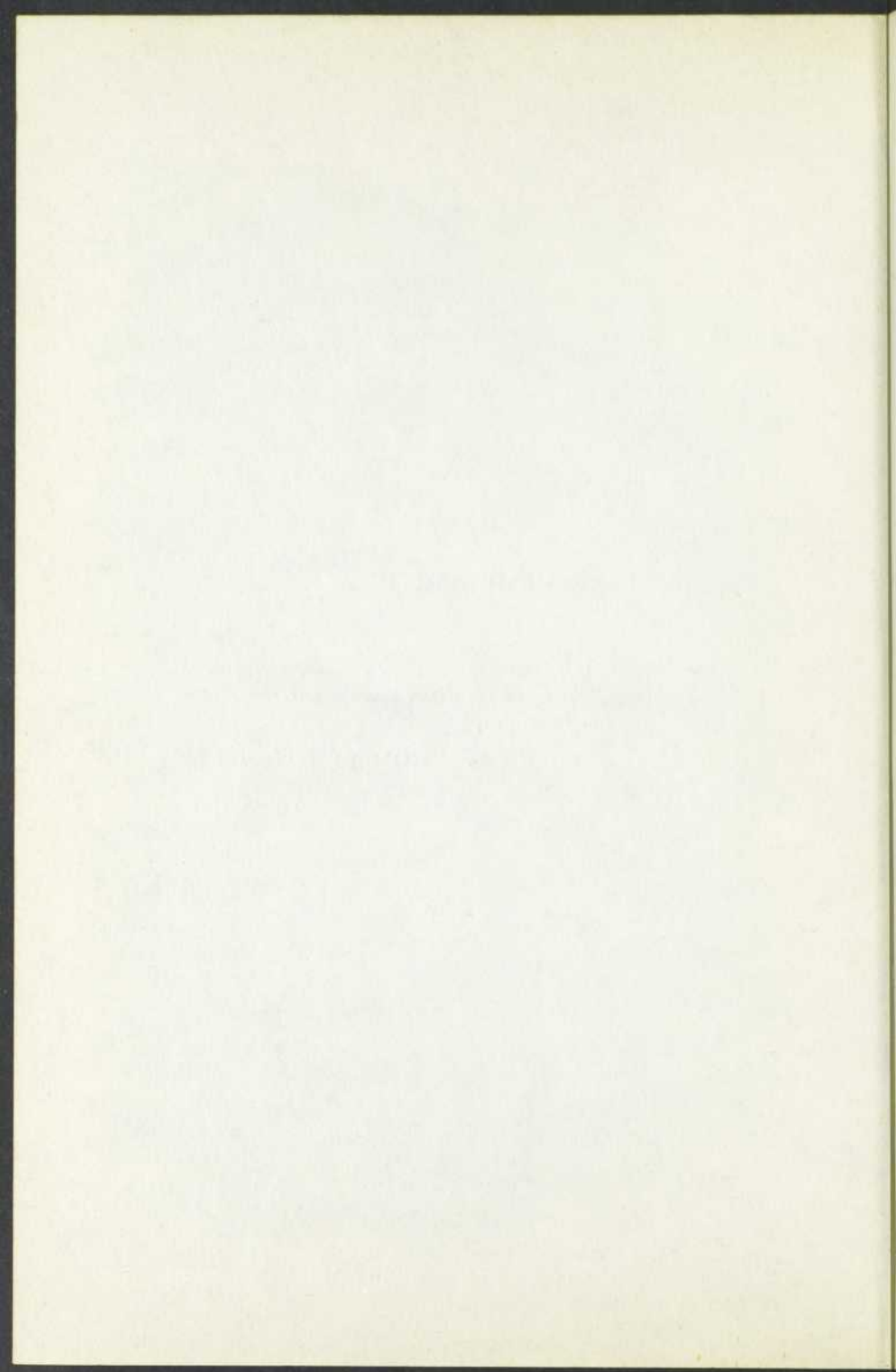
Il n'eut pas besoin de livrer d'autres assauts à la douleur de sa jambe pour la faire parler. Ce fut elle qui commença, peu après le passage de la nurse, à lui livrer des assauts, qui crûrent en fréquence et en intensité. C'était vraiment durant la nuit que vivaient les malades.

La douleur tint compagnie au caporal Lanoue, jusqu'à la fin de son long guet, avec une fidélité irréprochable. Il s'endormit enfin au moment où l'aube transformait les lits de la salle en une phalange de gardes blancs.

TROISIEME PARTIE

*"Mais quand la roue du temps eut amené
l'année où les dieux avaient filé son retour
au foyer . . ."*

HOMERE (*Odysée*)



CHAPITRE I

Le sergent du Corps médical avait eu une expression perplexe. Il avait aperçu les chevrons de blessures sur la manche de son patient; mais ce qu'il avait noté en premier lieu était les deux chevrons de caporal. Il semblait partagé entre des sentiments hiérarchiques et des sentiments plus obscurs.

— Tu me feras une charge », avait dit doucement le caporal sur un ton de réconfort. « Tu diras que j'ai désobéi à tes ordres et tu me feras une charge en bonne et due forme pour désertion, — puis tu me paraderas devant ton colon. »

Il avait ajouté :

« Au fait, comment y s'appelle, le colon d'icitte ? Faudra que tu me le présentes, parce que je le connais pas. »

Le sergent ne paraissait aucunement familier avec la mentalité des caporaux d'outremer; il avait eu une drôle de tête en écartant ses jambes pour prendre la position « Stand at ease ». Il n'était pas antipathique. Le caporal avait fouillé d'une main dans son havresac et il en avait extrait un paquet de cigarettes anglaises de marque « Woodbine », qu'il avait donné au sergent; le sergent avait pris la position « Stand easy », pour sortir une ciga-

rette du paquet et l'allumer. Il avait eu ensuite l'air absorbé en éprouvant, sur son palais et dans les fosses de sa bouche, la saveur de la cigarette britannique. Il avait dit tout à coup :

— C'est ça qu'ils vous faisaient fumer en Angleterre ?

Le caporal d'outremer avait répondu « oui ». La politesse, alors, avait paru empêcher le sergent de dire ce qu'il en pensait. Le caporal avait seulement cru voir flotter, sur ses lèvres, l'envie de proférer un juron xavériste⁽¹⁾. Le sergent avait enfin laissé échapper un soupir de Pilate; puis il avait fait un « about turn ».

* * *

Richard Lanoue était revenu d'Angleterre à bord d'un navire-hôpital et il devait, en arrivant, être conduit dans une ambulance au « Queen Mary Road Military Hospital ». On était en mars. Le printemps était dans l'air. La seule idée de l'hôpital avait suggéré à Richard qu'il n'y retournerait pas.

Lorsque le sergent du Corps médical préposé au wagon dans lequel il avait voyagé depuis Halifax annonça qu'on allait entrer en gare Bonaventure dans vingt minutes, il sortit discrètement de sous son oreiller le battle-dress neuf qu'on lui avait remis peu avant le départ de Grande-Bretagne, puis il tira sa canne de sous sa couverture. C'était une grosse canne noueuse. Elle lui avait été donnée par le docteur Roberts en Angleterre. Le major Roberts l'avait opéré trois fois dans la jambe. Il lui avait dit un matin, vers le milieu du huitième mois :

(1) à la manière de Xavier Gagnon.

— You'll have a good foot, my boy. You're a sturdy youth. Just keep your chin up. »

Cette canne était devenue le symbole de sa liberté recouvrée, de la victoire de sa volonté de vivre sur les forces de destruction, son viatique.

Richard, du deuxième lit de l'édifice de trois où il avait fait le long voyage, sauta sur sa jambe solide au milieu du wagon. S'appuyant de l'épaule sur l'édifice de lits, il entreprit de se vêtir. Il avait mis sa canne par terre et il avait un pied dessus. Le sergent accourut et lui intima, liste en main, qu'il était un cas de civière et n'était pas de ceux qui devaient descendre à la gare; Richard, en passant son pantalon, lui demanda s'il recourrait à la force pour l'empêcher de descendre à la gare. Il lui était déjà arrivé, un jour qu'il était plus mal en point qu'aujourd'hui, d'être dépouillé par deux sous-officiers du Corps médical de son Browning belge. Aussi d'une rarissime baïonnette d'argent, dans un fourreau doublé de velours rouge, qu'il avait confisquée à un officier SS en Normandie et traînée dans son havresac jusqu'en Allemagne.

Il lui était aussi arrivé de retourner au front, quinze jours après une blessure, avec des plaies mal refermées et une épaule à moitié paralysée. Et maintenant que la guerre était finie et qu'on arrivait à Montréal, on lui apprenait qu'il n'était pas de ceux qui pouvaient descendre à la gare.

— Ecoute, vieux, dit Richard d'une voix très amicale. J'ai rencontré des gars du Corps médical avant aujourd'hui et, sauf deux, c'étaient des chics types. Tu voudrais pas gâter mon souvenir ?

— Quand tu t'es enrôlé dans l'armée, dit le sergent, t'as signé pour y rester un an après la guerre, si nécessaire.

— Oui, répondit Richard. Ça me ferait encore une couple de mois. J'ai appris le calcul rapide dans l'armée. »

Il avait considéré, en finissant de boutonner son pantalon, le sergent qui semblait versé dans les sciences pré-historiques, puis il s'était retourné vers l'édifice de lits pour endosser sa tunique. Il n'écoutait plus le sergent. Il s'aperçut par hasard qu'il s'était arrêté de parler. Il tourna la tête : il vit que le sergent l'avait quitté temporairement. Il revenait d'ailleurs. Il tenait, dans ses mains, un volumineux dossier militaire que Lanoue reconnut comme étant le sien.

— T'as été 76 mois dans l'armée ? demanda le sergent sur un ton bête.

— Ben oui, répondit le caporal sur un ton conciliant. Tu comprends que j'en ai vu, des affaires, hein ?

Le sergent médical avait eu son expression perplexe, puis les sentiments de son autorité hiérarchique suivis de sentiments plus obscurs; Lanoue lui avait confié qu'il désirait désertre puis il lui avait fait goûter une cigarette d'outremer de marque « Woodbine ». Il lui avait laissé le paquet. Le sergent avait enfin laissé échapper un soupir de Pilate qui eût désarmé dix prétoires.

Richard était descendu du wagon à la suite des « cas marchants ». Il s'était porté, utilisant sa canne comme une troisième jambe, jusqu'à la barrière de la gare, puis dans la rue. Il marchait sans élégance, mais sans difficulté réelle. Il était, depuis quelques semaines, un virtuose de la canne.

Il était onze heures du matin.

Il marcha très longtemps dans la ville en s'arrêtant à de nombreux endroits, poussé par la curiosité d'un coeur avide.

— Comme ça . . . , ça te fait 74 mois d'outre-mer ? . . . » avait demandé sur un ton désarmé le sergent du Corps médical.

CHAPITRE II

— Bach est mort en 1755, ma chère.

— Hum, je crois que c'est pas tout à fait ça, ma vieille . . . Attends un peu . . . Le professeur d'histoire de la musique en parlait il y a quelque temps.

— Oui, c'est la fois qu'il nous a fait son fameux panégyrique de Bach, j'me souviens bien. Il disait que de « véritables » musiciens pouvaient se contenter toute leur vie de la musique de Bach. — Tu crois ça, toi ?

— Hum . . . « se contenter » . . . Il faut toujours revenir à Bach, sans doute. Mais je crois qu'on peut se permettre de l'oublier pendant d'assez longues périodes. Quand j'interprète Beethoven, moi, je n'ai pas besoin de penser que Bach est derrière pour l'aimer. J'suis capable de me *perdre* en Beethoven, d'oublier tout le reste . . . Sa musique est assez grande pour ça.

— Oui, mais Beethoven devait beaucoup à Bach . . .

— Toute comparaison est odieuse ! — Bach, c'est peut-être toute la musique, mais Beethoven, c'est tout l'homme !

— Oh ! Oh ! Tu parles comme un grand livre, aujourd'hui !

— J'ai pas besoin de grands livres. J'ai mes oreilles pour entendre et mon coeur pour juger. »

Le printemps était jeune à Montréal. Le soleil, en ce milieu d'après-midi de samedi, dansait comme des étudiantes libérées. Les jeunes filles se mettaient au diapason de cette belle journée en babillant comme des oiseaux. C'étaient des étudiantes en musique, partitions sous le bras, qui attendaient le tramway St-Denis à l'angle Ontario. Leurs propos allaient leur train dans un rythme de fusées un soir de St-Jean-Baptiste.

Un peu à l'écart, sur le trottoir, se tenait le maigre Richard qui les observait. Elles jetaient parfois des coups d'oeil vers lui et il n'osait pas rencontrer leurs regards. Elles parlaient de la musique aussi familièrement qu'on parle de la température, avec l'élan et la simplicité de ceux qui en vivent. L'une était grande, l'autre petite. La première incarnait dans tous ses gestes l'instabilité du mouvement perpétuel. Elle aurait pu interpréter Paganini si elle avait été violoniste. Sa compagne, plus petite et plus robuste, paraissait plus réfléchie. Elle avait des yeux sombres et calmes comme des lacs de montagne, ombragés par une forêt de longs cils.

L'autre avait de petits yeux gris sans mystère où naissaient à tout instant des scintillements d'étoile dansante.

* * *

« Ce sont de vraies jeunes filles », songeait le garçon fasciné qui les observait immobile.

La conversation des vraies jeunes filles s'était déplacée aussi vite que le vol d'un papillon échappé dans un pré en fleur. Elles en étaient maintenant à la musique contemporaine. L'une parla de Dohnanyi, l'autre mentionna Prokofieff. Puis la première parla tout à coup du maître Jean Dessureault, qui ne composait pas parce qu'il se donnait tout entier à ses élèves. Il avait eu la patience vraiment apostolique, la semaine dernière, de sacrifier deux heures de son temps après la classe, son temps à lui, pour apprendre à l'une d'elles un secret de pédale. (Elles étaient toutes deux étudiantes en piano.) Son jeu s'en trouvait si transformé qu'elle n'en croyait plus ses oreilles en interprétant un certain passage du « *Poète parle* » de Schumann. Elle en vouait au maître une reconnaissance qu'elle inculquerait un jour à ses enfants. Un maître comme lui était plus important, pour l'avenir du jeune peuple canadien-français, que cent politiciens siégeant pour modifier une loi électorale.

Les jeunes filles semblaient avoir une conscience aigue des problèmes nationaux.

Bach et Beethoven, pourtant, les tracassaient encore comme ils pouvaient tracasser des musiciens et des musiciennes; la musique était vraiment le port d'attache dont elles partaient toujours pour explorer le monde.

— Dis donc, Estelle, quel âge avait Bach quand il est mort ? reprit tout à coup la plus grande des deux musiciennes.

— Je le sais pas au juste, dit Estelle d'une voix très coupable, et c'est vraiment honteux !

— Et quel âge as-tu, toi ? reprit la première en riant.

— Dix-neuf ans . . . »

« Ce sont de vraies jeunes filles canadiennes-françaises de la Province de Québec, et j'ai jamais parlé à une depuis que j'suis au monde », songeait le silencieux Richard avec des sentiments extraordinaires. « J'pourrais parler à ces deux-là avant qu'y s'en aillent, si je l'osais. Si j'étais pas un tramp. Si j'savais seulement comment on parle à ces filles-là. Si j'parlais pas depuis six ans la langue française comme on marche dans le fumier et comme on sent l'écurie. Si j'étais pas si gêné devant des filles d'icitte et si j'avais pas si câlicement raison de l'être. Si j'étais pas un revenant. Si j'avais pas peûre de leur faire peûre et si j'savais seulement quoi leu' dire, — si j'avais pas peûre qu'y rient de moé, ces filles qu'ont jamais rien vu. »

* * *

Un tramway arrivait, poussif et haletant après la montée de la rue St-Denis, bondé comme toujours. Des gens se précipitaient déjà vers lui. Ils étaient effrayés par le signal vert de la rue Ontario, qui semblait donner au conducteur la tentation immorale de ficher le camp tout de suite. Les portières s'ouvrirent néanmoins, dans un claquement impérieux; on entendit la voix du contrôleur exciter la ruée moutonnante des passagers. On aurait dit un chef de troupeau qui injurie ses bêtes.

Estelle, qui contemplait le spectacle tout en continuant de bavarder, jeta un coup d'oeil à sa montre : elle eut un air de petite fille qui s'est attardée après la classe. « Maman qui m'attend pour faire le ménage ! » s'exclama-t-elle. Agrippant son amie par la manche de son manteau, elle dit : « viens ! » Puis elle l'entraîna jusqu'à la grappe de bras et de jambes, où elles se confondirent bientôt.

Richard était resté immobile à sa place. La grappe se vidait lentement dans l'intérieur du tram. Au moment où la portière du véhicule immonde allait être refermée, comprimant des humains comme s'ils eussent été des êtres compressibles, Richard aperçut un petit bras énergique qui jaillissait; le bras fut suivi aussitôt d'une tête de gazelle prise au piège. Richard reconnut Estelle, — elle le cherchait des yeux. Il ne bougea pas; mais il avança un peu la tête et sentit ses propres yeux qui s'ouvraient grands. Leurs regards se rencontrèrent. L'illumination de Richard ne dura qu'un bref instant. La jeune fille lui fit un petit signe de la main, puis elle lui lança un « bonjour ! » amusé, et disparut.

Richard leva lentement, vaguement, sa main droite contre son crâne. Il avait presque fait un salut militaire.

Il resta là encore une minute, à regarder le parcours montant de la rue St-Denis . . . puis il baissa la tête. Il regarda sa jambe, qui recommençait à le faire souffrir. Il avait promis au sergent médical de se présenter le lundi matin, pour un examen, à l'hôpital militaire; en attendant, il devait se chercher un gîte.

Il commença à redescendre la côte, mesurant son pas et se forçant, pour ne pas trop boiter, à une lenteur rythmée de grande machine.

CHAPITRE III

Il arriva à la rue Ste-Catherine. La circulation avait beaucoup augmenté depuis la première fois qu'il avait traversé cette rue. Il s'arrêta, effrayé comme une âme qui revient des limbes. C'était, sur la chaussée, un tohu-bohu de tramways grinçants et d'automobiles embouteillées. Sur le trottoir, le fouillis en marche des piétons, auquel il fallait s'incorporer comme à une procession dont on ne connaît ni le commencement ni la fin.

Le triste fleuve d'asphalte charriait indifféremment les machines et les hommes, comme l'autre fleuve, là-bas, charriait en mugissant des masses de glaçons fracassés, vers on ne savait quel destin.

Richard ne repartit pas tout de suite. Il s'était retourné et avait aperçu, devant lui dans le ciel, la grande flèche de St-Jacques. Il se perdit dans sa contemplation. Une autre vision, soudain, surgissait pour lui seul. Il revoyait de pareilles flèches qu'il avait contemplées, jadis, dans les cités sans âge de l'éternelle Europe. Il rêva de la flèche sans mesure de la cathédrale d'Anvers.

Il pensa à ses amis de là-bas. Les habitants de ces villes lointaines, ces hommes et ces femmes d'un autre monde qu'il avait rencontrés, connus, visités. Ils l'avaient reçu comme le voyageur qui passe. C'étaient les Thomas de Londres; les Styles d'Edimbourg; les van Buyst d'Anvers; les Lamers de Cuyk-Vianen, ces bonnes gens d'un petit hameau hollandais chez qui on l'avait appelé « fils » au cours d'un long hiver de guerre. Et ces Français de Caen et de Rouen. Ces citadins et ces paysans de la province ancestrale qui les avaient acclamés, ses compagnons et lui, comme des libérateurs et des sauveurs. Ce boulanger de Caen, nommé Lefrançois comme tant de Canadiens, qui lui avait présenté ses trois filles en leur disant : « Embrassez-le, c'est notre frère ! »

Cela seul valait d'avoir fait la guerre !

Les reverrait-il jamais ? Tous lui avaient fait promettre de retourner les voir et à tous il avait promis, à grand renfort de poignées de main. Folles promesses, folle guerre, folle jeunesse ! . .

Richard secoua la tête comme un homme qui a pris trop d'alcool. Il jeta les yeux autour de lui et s'aperçut qu'il bloquait prosaïquement la circulation, sur le trottoir nord de la rue Ste-Catherine. Les civils s'écartaient et le contournaient comme un drôle d'îlot sur ce drôle de fleuve, par égard sans doute pour cette canne qui ne ressemblait pas à un joujou d'élégance, ces décorations qui disaient moins l'honneur et la gloire que la sueur et le sang. Richard rit en lui-même à l'idée de la tête qu'il devait faire depuis quelques minutes. Puis une horreur soudaine d'attirer l'attention sur lui, sa misère de boiteux et

son odeur de revenant, eût tôt fait de le dégriser de son rêve idiot. Il traversa la procession et disparut.

* * *

Rien n'avait changé dans son allure, mais tout changeait en Richard. Il était extrêmement las, subitement. Il lui semblait que l'univers venait de se déplacer d'une ligne sur son axe pour modifier la forme de toutes ses parties. Le vent de mars n'était plus léger, il était glacial. Le soleil déclinant ne paraissait plus gonflé du sang de la vie. Il ressemblait à un gros raisin vidé de son jus et qui va tantôt se dessécher. Les petits nuages blancs gonflés en boule, dans le ciel, n'évoquaient plus un troupeau de moutons joyeux, lâchés dans les prés de la vie insouciant. Ils s'étaient déformés et fondus tous ensemble en une lourde nue qui s'avavançait vers le soleil : dans un quart d'heure, il serait englouti. Le jour s'achevait déjà. Il avait trop dansé.

Richard avait quitté la rue Ste-Catherine et descendait vers la rue Clarke, là-bas, dans les entrailles du quartier sombre. Il avait eu une vision tout le jour. Il avait revécu dans son âme le premier matin de la Création. La ville, maintenant, lui apparaissait sous sa forme réelle et ineffaçable de vieille prostituée, délivrée de sa robe blanche de fausse vierge pour réchauffer, au soleil du printemps, sa vieille peau. Il y avait, sur ce corps avili, des bosses informes et des creux plus informes encore. Des pustules et des marques de coups. D'anciennes et de plus fraîches blessures. Des cicatrices de morsures et une blancheur mate de lèpre permanente. Sur les trottoirs, des récipients

débordants d'immondices évoquaient les matins qui se lèvent sur les nuits de débauche. Des chats et des chiens qu'on ne voyait pas se chamaillaient dans une ruelle. Un ivrogne rentré au logis pour souper injuriait sa famille, derrière un volet clos, et des bruits discordants de machinerie en action jaillissaient des fenêtres ouvertes d'une manufacture voisine. La ville malade, dévêtue pour se détendre après les pelotonnements de l'hiver, s'étalait au soleil pour saluer le Printemps de sa voix aigre. Solliciter des caresses de ce nouvel amant qui ne savait pas, des baisers frais de ce jeune innocent.

* * *

Le vent, pourtant, continuait à porter sur ses ailes un indestructible enchantement de renouveau.

* * *

Richard sentit ses muscles broyés par une lassitude sans nom. Depuis le matin, il avait cru s'incorporer au printemps de la nature, de la vie et du monde. Il s'était pris, lui-même, pour un nouveau-né. Maintenant, il sentait cinq années de guerre, un an d'hôpital, et vingt ans d'il ne savait encore quoi — et qui était le pire — s'accumuler sur son dos, au cours de cette descente dans les entrailles de la ville et cette descente en lui-même. Son corps, chargé de plomb soudain, s'appuyait un peu plus lourdement à chaque pas sur la canne qui gémissait. Son dos se courbait un peu plus sous chaque coup de fouet du désenchantement, du dégoût de la vie et de l'horreur de lui-

même. Ses épaules se refermaient comme le hunier d'un voilier démâté, voilier faisant eau de toutes parts, qui donne de la bande et va sombrer.

Il fit encore quelques pas et arriva devant une maison qui portait un écriteau : « Rooms to let, by day or week. » Il gravit l'escalier en titubant.

A peine entré dans la chambre — la première qu'on lui eût offerte — il jeta sa canne, épongea son front suant, puis il s'écroula sur le lit et ferma les yeux. Combien de temps dura cette douleur, il n'aurait pu le percevoir. Il se sentait sombrer au fond d'un gouffre de misère infinie de l'âme et du corps, navire avarié, navire défoncé, navire abandonné et perdu. Il aurait voulu mourir là, tout de suite, pour ne plus avoir à bouger une seule fibre de cette carcasse trop misérable. Et pourquoi pas mourir, en un tel moment et au terme d'une telle journée, mourir tout de suite ou jamais ? La mort, à laquelle il avait échappé tant de fois, était-elle si effrayante ?

C'était un « choc en retour » de la guerre qu'il aurait dû prévoir. Il avait cru qu'on pouvait revenir avec son âme intacte de la guerre : il se sentait tout à coup à l'agonie.

Une machine de la Voirie était à l'oeuvre dans la rue, enlevant les derniers débris de l'hiver. La maison en tremblait, on aurait dit que le monstre allait emporter la rue entière dans sa gueule béante. C'était pis que les tanks de Normandie. Richard fut effleuré, un instant, de l'idée que la guerre était passée sur sa jeunesse comme un tank sur un épi de blé vert. Il chassa aussitôt cette idée.

Son véritable et unique mal était sa solitude. On n'avait pas idée de sortir de l'Armée quand on avait un passé comme le sien. D'où venait-il ? — Il se sentait comme un de ces étranges météorites, détachés un jour de leur planète, égarés dans les ténèbres d'un espace incommensurable et condamnés à errer dans ce néant.

Il essaya, de toutes ses forces, de s'endormir; il finit par y arriver.

CHAPITRE IV

— Next ! . . . Suivant ! . . .

Le jeune homme aux traits tirés; celui qui avait attendu si longtemps, sur la banquette d'attente, qu'il avait fini par s'endormir à demi; se leva en entendant la voix de l'espèce de policier-greffier. Il jeta sous la banquette une canne qu'il avait, jusque-là, tenue sur ses genoux; puis il se dirigea d'un pas mal assuré vers le bureau de l'Interviewer en Chef.

Il était vêtu d'un mauvais complet de vente de sous-sol dont la veste lui pendait des épaules avec l'élégance d'un sac de farine teint. Son pantalon était assez court pour laisser voir la partie supérieure des espadrilles, dites « running shoes », dont il était chaussé; on voyait surtout qu'il était un retour-du-front à la patience dont il avait fait preuve. L'horloge sur le mur marquait quatre heures vingt-cinq. Il n'était même pas sorti de la salle, par crainte de perdre sa place, pour aller dîner.

Il avait l'air sombre. Quelques semaines de vie civile, dont les désillusions avaient fourni la substance, semblaient l'avoir plus modifié que de nombreux mois de

guerre. Il avait l'air jeune et vieux à la fois. Il y avait, dans son allure, quelque chose de furtif.

D'ailleurs, il semblait se soucier aussi peu de son apparence que de tous les employés, masculins et féminins, qui travaillaient dans cette salle, de tous les autres retour-du-front qui s'y livraient, par simple désœuvrement, à la physiognomonie; on eût juré qu'il ignorait le monde entier en bloc.

Il pénétra dans le bureau. Sans en avoir été prié, il ferma la porte derrière lui. Il se trouva en face d'un Interviewer en Chef qui était renversé sur une chaise à bascule, ses jambes voluptueusement allongées sous la table.

Il déplut tout de suite au retour-du-front. Un sourire sans âme, semblable à une grimace, s'était composé sur sa figure, comme si le personnage eût tiré sur une ficelle placée à cet effet derrière son dos. Il avait la figure cramoisie, un regard remarquablement vitreux. Il était vêtu d'un élégant uniforme noir d'officier de marine qui devait, par contraste, donner un aspect vraiment minable à tous les battle-dresses qui défilaient, chaque jour, devant lui.

Le retour-du-front ne put déterminer le grade de son interviewer maritime parce qu'il ne connaissait rien aux choses de la mer. Il remarqua seulement qu'il ne portait aucune décoration de service actif.

L'homme de la mer, lui, l'examinait sans discrétion. Devant un être qui dérangeait son univers, il en profitait pour s'instruire : du bas du pantalon trop court

à la chevelure trop longue, son regard naviguait « to and for ».

— Y paraît que t'es une noix dure à casser ! aborda-t-il enfin.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? demanda le jeune homme en rivant ses yeux sur lui.

— Eh ben, on me dit que ça fait plusieurs fois depuis quèque temps que tu viens icitte pour chercher à te réhabiliter⁽¹⁾ dans le monde civil. Tu sembles pas être un oiseau qui sait où se poser.

— Tu trouves que j'ai l'air d'un oiseau ?

Sans le quitter des yeux, l'interviewer sortit un paquet de cigarettes de sa poche, en prit une et l'alluma, puis il remit le paquet dans sa poche.

« Un de mes collègues, poursuivit-il, t'a déjà offert queuques bons emplois, — conducteur de tramway, pompier, garde de prison, facteur, et ça n'a pas l'air de te satisfaire.

— Ton « collègue », c'est un lieutenant d'armée que j'ai connu en Angleterre, mon vieux. C'est un maudit bon diable. Si j'ai pas accepté ce qu'il avait à m'offrir, c'est parce que j'pouvais pas. Je l'ai remercié de tout mon coeur.

— Qu'est-ce que tu veux avoère ? Veux-tu ma job ? Si c'est ma job qui t'intéresse, j'peux te la passer tout de suite, tu sais ! Ça paye pas assez, va ! ...

(1) Sic.

— J'veux pas ta job, et j'veux pas la job de personne, répliqua le jeune homme. Tu dois avoir du temps à perdre, parce que j'veus ai déjà dit c'que j'voulais. »

Son air furtif l'avait un peu quitté. Il songeait même à la manière dont il eût rabattu le caquet à ce joli merle s'il l'avait rencontré dans l'armée, n'importe où dans l'armée; mais il était ici dans le monde civil, un monde qu'il ne connaissait pas. Il appelait en vain, du fond de son âme, le brave soldat qu'il avait été et le brave soldat ne répondait pas à l'appel; il était parti A.W.L.⁽¹⁾

* * *

— C'est une idée fixe que t'as ? dit l'interviewer avec humour.

— Oui, dit le retour-du-front sans humour. C'est une idée fixe.

— Tu m'as l'air d'un homme à idées fixes ! reprit l'interviewer avec humour.

Le retour-du-front ne répliqua pas et le regarda. L'interviewer changea de clef; il eut l'air sérieux, tout à coup.

— Et qu'est-ce que tu voudrais faire à l'université ?

— Etudier.

— Etudier quoi ? » L'humour revenait sur le mot « quoi ».

(1) "Absent with leave". Absent avec permission.

— N'importe quoi. J'veux étudier, c'est toute. J'veux être étudiant. J'me sens aussi sérieux que n'importe quel étudiant que j'ai jamais rencontré et aussi enragé de m'développer l'esprit. Peut-être plus. J'me sens assez sérieux et assez décidé pour étudier n'importe quoi et réussir. »

Il ajouta, tremblant presque : « Y m'semble que je l'ai mérité ?... »

Un philosophe lui eût probablement appris qu'il croyait à la justice immanente.

— Y'est pas question de mérite là-dedans, rétorqua l'interviewer. T'as pas le back-ground nécessaire pour entrer à l'université, c'est toute. T'as pas de diplôme, t'as rien.

— Peux-tu dire que tu sais ce que j'ai dans la tête ? demanda le retour-du-front d'une voix où perçait un désespoir sous-jacent. J'me pense pas plus fin qu'un autre, mais tu sais pas comme j'suis capable d'aimer l'étude. J'ai lu plus de livres depuis un an que t'en as lu dans toute ta vie et j'ai toujours été comme ça. — Maudit, si tu savais !... Depuis un mois y'a pus rien d'autre qui m'intéresse au monde, rien !... J'vivrais avec quinze piastres par semaine pendant cinq ans pour être étudiant ! J'saute-rais un repas sur deux, et quand j'aurais pus une once de graisse su' les os, j'vivrais à même mes os !...

— Ouais... » dit l'interviewer avec plus d'ennui qu'autre chose. « Y m'avaient ben prévenu que t'étais une noix dure à casser ! »

Il avait manifestement envie de mettre fin à sa journée de travail. Qu'ils étaient achalants, ces retour-du-front, qu'il y en avait parmi eux qui avaient de sacrées idées !...

— Donne-moé une chance, dit sombrement le retour-du-front. J'ai jamais demandé de faveur à l'Armée dans le passé, mais aujourd'hui, j'ai besoin de quelque chose qui m'intéresse plus que mes os. Tu sais pas ce que c'est qu'un homme qui veut ? — Oh, j'te demande pas des choses impossibles, j'suis pas fou; j'te demande pas le Droit ou la Médecine. Mais donne-moé trois mois d'essai à la Faculté des Lettres, et si j'me qualifie pas, vous m'enlèverez tous mes privilèges de vétéran. J'ai six ans de service, tu sais.

— Et comment le sais-tu que t'es capable ? Tu t'imagines que c'est facile de suivre des cours à l'université ? J'avais un chum qu'en suivait pendant la guerre et y'est mort d'une embolie au cerveau !

Le retour-du-front brûlait de lui répliquer, de lui dire des choses dont il refoulait le torrent dans sa poitrine jusqu'à haleter un peu. Mais il ne se le permettait pas. Il était un homme de discipline. Il n'osait pas provoquer ce misérable dont son avenir dépendait en ce moment. Il expliqua patiemment :

— Donne-moé une chance : la Faculté des Lettres, c'est pas une faculté comme les autres. C'est pas des études qui mènent à une profession payante. T'as pas besoin d'être jaloux. Donne-moé trois mois d'essai à la Faculté des Lettres, et si j'me qualifie pas, j'paierai les trois mois de ma poche à l'Université. — Qu'est-ce que t'en penses ?

Sa figure était devenue si ardente de désir, tout à coup, allumée par une telle attente, — une espèce de foi farouche — , que l'interviewer le contempla un assez long

moment sans rien dire. Puis il posa son front dans la paume de sa main et se gratta lentement le cuir chevelu.

Qu'ils étaient embêtants et qu'ils en avaient, des idées ! . . . Mais il fallait les traiter avec certains égards, les ordres d'Ottawa étaient formels à ce sujet. Ils avaient été, après tout, les plus importants serviteurs du pays; on leur avait promis mer et monde pendant cinq années de guerre, à tous ces pauvres bâtards qui revenaient par petits groupes, avec des allures et des faces qui ne ressemblaient presque plus à celles du monde civil.

L'interviewer, ruminant ces choses en se grattant le cuir chevelu, était fatigué. Il songea à tous les autres endroits où il aurait pu être en ce moment. Il se voyait sur le pont d'un croiseur de Sa Majesté, à la hauteur des Iles Hawaï, regardant de belles négresses dans une jumelle en attendant de les voir de plus près; il allait rendre visite au premier maître dans sa cabine et lui achetait, sous le manteau, une bouteille de rhum de la Martinique.

S'il n'avait pas été un marin de bureau. Chacun avait son rêve; les marins avaient droit au leur comme les soldats; mais que ces retour-du-front étaient naïfs ! Cet air de toujours s'imaginer que leur cas était plus spécial que les autres. Il n'était, lui, qu'un officier de réhabilitation d'après-guerre, et on voulait le considérer comme une sorte de Père Noël, n'ayant qu'à fouiller dans son grand sac pour satisfaire tous les rêves. Quand on ne le prenait pas, tout simplement, pour un directeur de conscience fourni par Ottawa. Vraiment, pour une job qui payait moins que celle d'un contremaître vidangeur qui fait des heures supplémentaires ! . .

L'interviewer aux yeux fatigués n'était pas un méchant homme, à une certaine profondeur de lui-même. Mais il commençait à se rendre compte qu'il en avait plein le dos de sa job. Ces retour-du-front n'avaient pas de sens commun. C'était la chose qu'ils semblaient le plus souvent avoir perdue là-bas.

Comment diable avait-ce bien pu être à ce maudit front ?

Et Rita « Cocktail-Happy » Lamirette, qui l'attendait ce soir pour qu'il l'amène à un autre « crazy party » chez Tom Banjoe ! Comme si elle n'avait pas eu assez de celui d'avant-hier chez Charlie MacBullick. — Et le portefeuille qui était presque à sec, une semaine avant la prochaine paye. La sacrée garce devait s'imaginer qu'il gagnait quatre fois plus d'argent qu'il n'en gagnait, avec sa maudite job du Gouvernement . . . Et pas moyen de trouver un racket plus payant, pour vivre à la hauteur de ses goûts et de ses relations ! C'te chienne de vie qu'était si courte, tabarnaque, qu'on n'avait même pas le temps d'avoir son fun avant de crever. Et ce maudit fou d'un autre monde ! Ce maudit fou-là, devant lui, qui se disait disposé à vivre avec quinze piastres par semaine ! — Le plus beau, c'est qu'il en était peut-être capable, l'animal ! — Prêt à se manger les os pour entrer à l'université ! . . .

Il releva la tête et scruta son client pour savoir, une fois pour toutes — car il n'avait pas envie de le revoir — comment il pouvait en finir avec lui.

Son client n'avait pas changé d'air depuis une minute. Il était manifeste qu'il croyait à ses droits.

En fait, c'était pas la lune qu'il demandait; il demandait beaucoup moins, pour un gars de six ans de service outremer, que bien d'autres qui étaient venus ici avant lui, et si ça n'avait pas été une requête aussi incroyable, de la part d'un simple caporal d'infanterie qui revenait de l'autre bord . . . Mais bah, il fallait croire qu'il y en avait, des gazés comme ça. On en voyait de toutes sortes après cette guerre, de toutes les couleurs. On en voyait même de plus frappés. Les pires étaient ceux qui avaient souffert de chocs nerveux et qui se prétendaient guéris, en répétant, une fois toutes les deux minutes, qu'ils étaient pas fous. Celui-là, il ne l'avait dit qu'une fois en vingt minutes d'interview.

Peut-être qu'il était pas si fou, après tout ? Jim Dundel, lui, savait ce qu'il voulait et où il voulait aboutir, quand il avait décidé, en 1942, de lâcher le crazy life des marins stationnés à Montréal pour entreprendre un cours de trois ans à l'université McGill. Il voulait devenir ingénieur aux frais du Gouvernement. Il serait plus tard devenu contracteur, après la guerre, s'il n'était pas mort subitement dans la fleur de l'âge. C'était un wise guy. Il n'y avait vraiment que sa drôle de fin qu'il n'avait pas prévue.

Et celui-ci, ce vétéran de l'armée avec qui il fallait s'arranger d'ici cinq minutes si on ne voulait pas le revoir le lendemain . . . Il réclamait son crédit de réhabilitation pour entrer à l'université de Montréal et prétendait être capable d'y obtenir son admission; il était peut-être pas fou pantoute, après tout; il avait dit tout-à-l'heure : « Peux-tu dire que tu sais ce que j'ai dans la tête ? » Eh bien, c'est ce qu'on allait voir tout de suite.

L'interviewer demanda brusquement :

— Qu'est-ce que t'as appris dans l'Armée ?

— Le squad drill, les small arms, le battle drill, le map-reading, un peu de commando . . . Mais maudit, y me semble que j'suis pas venu icitte pour parler de la guerre ! Alle est finie !

— Oui, c't'entendu, mais j'ai besoin de te poser ces questions-là pour remplir ta demande de crédit de réhabilitation. T'as jamais été sur des cours spéciaux en cinq ans d'armée ?

— Ben oui, ben oui. Un cours de Small Arms dans un camp spécial, deux cours de culture physique, un cours de premiers secours aux blessés, un cours de pompier de guerre à Londres pendant le blitz . . . On appelait ça « aller sur un cours d'eau » et c'était joliment utile dans ce temps-là !

— T'as jamais appris de métier qu'aurait pu te servir après la guerre ?

— J'pense pas, non. J'm'étais enrôlé pour aller au front et j'ai toujours été dans l'infanterie. En Hollande, une fois, j'ai eu la chance d'assister à une démonstration de tanks. Une autre fois, en Belgique, un gars de l'artillerie m'a laissé tirer un coup de twenty-five-pounder. A part de ce que j'ai vu au front, ça été deux de mes expériences les plus intéressantes de l'armée.

— Hum ! . . . Et avant la guerre, à ton séminaire. Quelles étaient les principales matières que t'étudiais ? — Dépêche-toé, y'est cinq heures moins cinq. » (Il écrivait.)

— Le français, le latin, la religion, l'histoire, le grec, l'anglais, la littérature . . . On avait aussi des cours de sciences et de mathématiques, et si j'étais resté plus longtemps, j'aurais appris la philosophie, l'apologétique, la théologie, l'histoire de l'Eglise . . .

— Ouin . . . Et quelle était ta matière préférée dans tout ça ?

— La poésie . . .

L'interviewer maritime s'interrompit abruptement d'écrire et leva la tête dans une espèce de spasme. Le premier sentiment visible sur sa figure en fut un d'ahurissement; qui se transforma rapidement en autre chose . . . Le retour-du-front, l'air un tantinet confus après cet aveu spontané, mais aucunement éhonté, avait un pâle sourire gentil sur sa maigre figure, une espèce de petit sourire mystique.

Il venait de prononcer, sans s'en rendre compte, le mot le plus fatal qu'il eût pu trouver en feuilletant vingt dictionnaires. Et il continuait à sourire doucement pour lui seul.

L'interviewer se renversa encore plus complètement dans sa chaise à bascule qu'il ne l'avait fait en attendant l'entrée du retour-du-front dans son bureau. Il allongea ses jambes encore plus loin devant lui. Puis il joignit ses mains sur son ventre, en regardant son interlocuteur, et dit placidement :

— Sais-tu c'que j'ferais, moé, si j'étais de toé ? J'irais faire le tour des tavernes de la ville et j'me trouverais

une bonne job de waiter. Un bon salaire, la bière fournie . . , et avec les tips, tu peux te faire quasiment un soixante piastres par sem . . . »

Ils roulèrent tous les deux sur le plancher du bureau. Il ne fallut pas moins de deux policiers-greffiers et de deux employés en civil, pour les arracher d'un corps-à-corps si sauvage, qu'il ne semblait pas devoir se terminer autrement que par la mort de l'un des deux.

CHAPITRE V

La vieille souillon retroussa sa jupe isabelle jusqu'à ses cuisses, qui n'étaient pas celles d'un volatile de Jour d'Action de Grâce; elle se faufila une main dans la région de son ventre et en retira prestement un trousseau de clefs, sans que Richard eût su au juste comment elle s'y était prise. Il n'était pas très attentif. Elle fourra ensuite la plus longue de ses clefs dans la serrure d'une porte qui se trouvait juste derrière elle, et l'ouvrit.

La Minerve (elle prononçait « Minoune ») continuait à rire comme une folle durant ce manège et se penchait à l'oreille de la vieille souillon pour lui murmurer des choses qui paraissaient captieuses. La souillon haussait les épaules et levait les yeux au ciel, puis elle regardait Richard d'un air presque maternel; il vit qu'elle avait l'air très honnête.

— Qu'est-ce qu'y a ? demanda-t-il.

— Oh, Minoune qui recommence à faire sa petite folle. Vous comprenez, elle a bu un peu. Mais elle est pas méchante, vous savez. C'est une bonne fille dans le fond.

La Minerve, alias Minoune, rit de plus belle, et une seconde porte s'ouvrit au bout du corridor. Un grand diable hirsute y apparut, se frottant les yeux d'une main et retenant son pantalon de l'autre. Il jeta un coup d'oeil sur la scène, sembla reconnaître la Minoune, puis disparut de nouveau dans sa boîte à Pandore.

La Minoune était une belle grande jument hennissante, du genre qui suffisait à un « God-sent-Richard ». (Elle ignorait probablement la langue d'Albion, bien qu'elle portât une robe blanche). Elle était très hilare, ce qui la rendait plus réjouissante que les martyres qu'on rencontre parfois dans ce corps de métier. Elle pénétra dans la chambre obscure et Richard l'y suivit comme un chien attentif, refermant la porte derrière lui. Il fouilla la chambre des yeux; il repéra la belle, profilée dans l'embrasure de la fenêtre. Un peu de lumière blafarde pénétrait dans le lieu, originaire d'une de ces enseignes Néon qu'on a ainsi nommées, semble-t-il, d'après leur inventeur,⁽¹⁾ et qui firent leur apparition à Montréal, pour l'émerveillement de l'enfant Richard, à une époque où il ne soupçonnait pas la posésie qu'elles verseraient un soir dans sa vie.

La Minoune faisait des mouvements et Richard attendait, planté au milieu de la pièce obscure.

* * *

Elle s'approcha enfin de Richard et lui secoua le bras. Il s'était assis sur le lit pour tromper son attente.

(1) Cocasserie due à l'ignorance de Richard Lanoue.

— Hey ! dit-elle. T'es saoul ? ...

Richard rouvrit les yeux.

— J'vas t'le montrer si j'suis saoul, dit-il. Il avait la figure tuméfiée, ce qui lui donnait peut-être l'apparence de l'état alcoolique.

La belle avait allumé la lampe de chevet et elle examinait Richard. Son oeil vif, noir et très rond, parcourait le garçon et semblait atteindre jusqu'à sa vie intérieure.

— On voit que t'as été de l'autre bord, toé, dit-elle tout à coup.

— Ça paraît ? demanda-t-il simplement.

— Oui, d'une manière ... T'as un p'tit air perdu qui trompe pas. Un p'tit air écarté !

La belle s'était assise sur le lit. Elle ne semblait pas incapable de réflexion.

— T'as eu ben d'la misère de l'autre bord, mon p'tit loup ? demanda-t-elle soudain câline.

— Oh, pas plus que les autres. J'en ai eu sus c'bord-icitte, aussi.

— J'ai été en chambre avec un gars comme toé, y'a quinze jours, qu'avait cinq rubans sus la poitrine, lui. Ça voulait-tu dire qu'y avait vu ben de quoi ?

— Probablement, oui.

— Combien qu'y t'en ont donné à toé ?

— Cinq.

Elle parut méditative. Après un moment, elle demanda :

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

— Ça, c'est une profonde question ! dit Richard avec ironie. Pour le moment, j'fais rien.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire ?

— J'sais pas. Voyager.

— Voyager où ?

Il ne répondit pas tout de suite.

— Y paraît que le monde est grand, dit-il. — A commencer par le Canada.

— T'as pas peur de t'écarter ?

— De quoi veux-tu que je m'écarte ?

Elle ne comprit pas bien et parut se replonger dans un état qui ressemblait, vaguement, à de la méditation. (La jument immobile qui regarde passer un train.)

— Alors, tu vas te coucher ? demanda Richard qui avait achevé sa propre méditation.

Il sentait s'opérer en lui un métabolisme sanguin qui était sa plus vieille connaissance, et il était fort ignorant dans l'art des préliminaires amoureux. Mais la fille Minoune était perverse. Tout à l'heure, au milieu de ses rivales du St. George Café, elle avait trahi un défaut complet de réserve en s'imposant à lui; mais maintenant

qu'elle le sentait possédé de la puissante chaleur, qu'elle voyait ses doigts trembler légèrement, entendait son souffle qui se faisait plus rapide et sa voix qui changeait de timbre, elle avait le goût de s'amuser.

Richard, qui la couvait des yeux, lui vit dans le regard une lueur maléfique.

— J'vas coucher avec toé si tu me dis qu'tu m'aimes, dit-elle.

— J't'aime.

— Faut qu'tu me l'dises trois fois !

— J't'aime, j't'aime, j't'aime, calvaire.

Elle se fit plus câline et plus proche, très proche. Elle murmura dans son oreille :

— Tu donnerais pas un p'tit cinq piastre de plus à la Minoune, mon beau loup ?

— J'ai pas dit que j'voulais t'acheter, calice !

Elle ne fut pas rebiffée par si peu de chose. Elle se fit encore plus proche, intimement proche, et immisça sa main dans la poche intérieure de la veste vente-de-sous-sol de Richard où était son mince portefeuille. Il saisit le poignet de l'ambitieuse et la repoussa. Elle perdit l'équilibre et tomba sur le lit; elle sauta sur le plancher et se mit à injurier Richard dans un langage qui eût fait pâlir un Xavier Gagnon. Richard se leva, l'empoigna, la rejeta sur le lit comme si elle eût été un ballot de marchandises de sous-sol. Elle se mit à gémir en feignant d'avoir été blessée. Elle était une comédienne intéressante à observer, comme la plupart des dames de sa profession.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Richard se pencha sur elle et elle résista à demi, l'injuriant encore. Puis elle eut un long soupir et se détendit totalement.

* * *

A une heure, Richard donna un autre billet de \$5.00 à la Minoune. Il avait oublié la guerre.

* * *

A deux heures, il lui donna un nouveau billet. Il avait oublié la guerre et l'après-guerre.

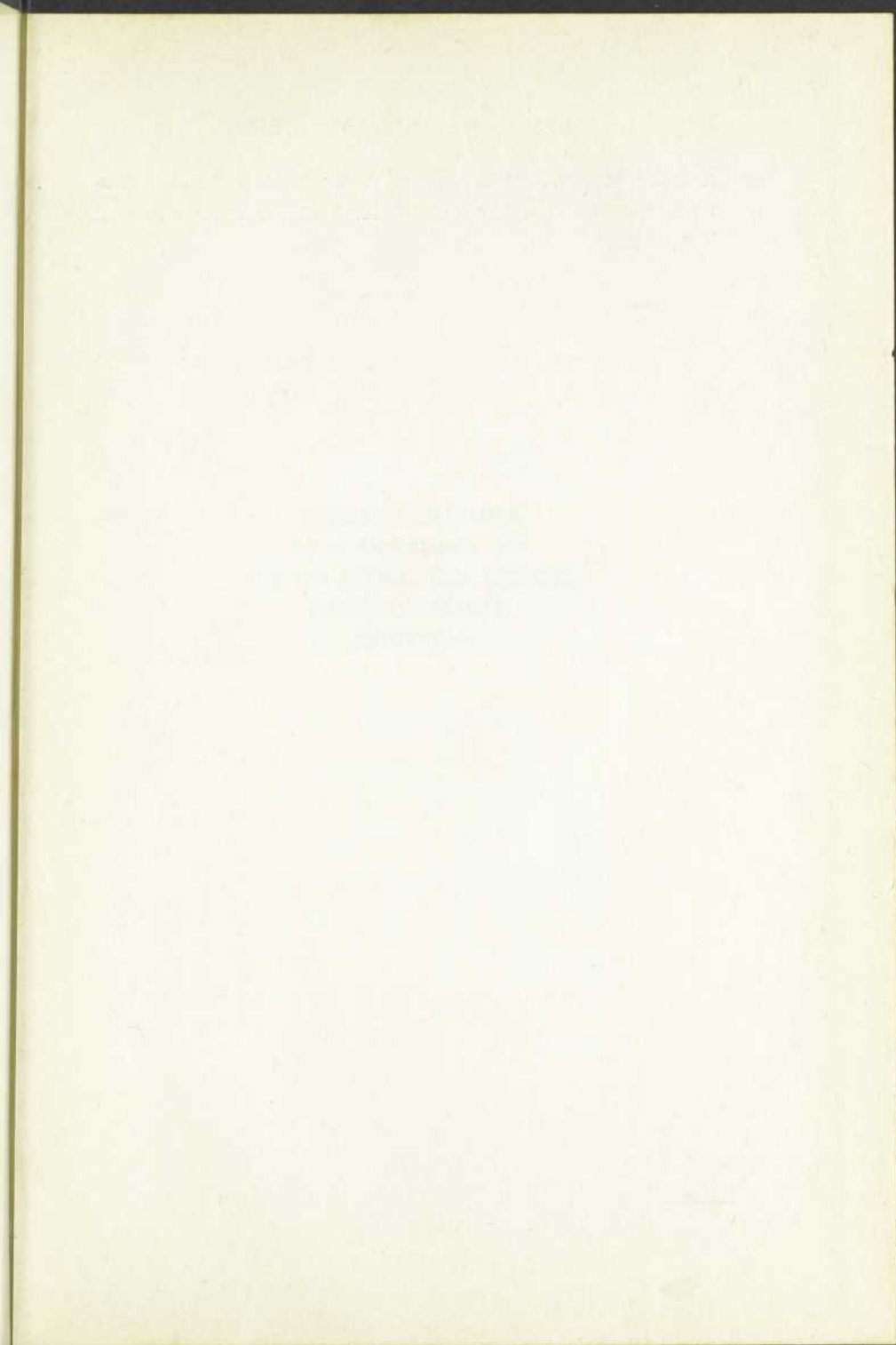
* * *

A trois heures, il lui donna le dernier billet qui restait dans son portefeuille. Il avait oublié la guerre, l'après-guerre, la Vie, et lui-même.

Quant à la Minoune, elle semblait avoir oublié le St. George Café.



300410188
304.112-TM1A2



ACADEMIC EXHIBITION
AT THE UNIVERSITY OF
TORONTO
JANUARY 1911
MONTREAL







BNQ



000 427 760